LE ROMAN COMPLET

1 Fr. 25
LE VOLUME

MARC BOULAN

Mon seul bonheur, c'est vous !

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et Cie
Éditeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

372

C20737

MARC BOULAN

MON SEUL BONHEUR C'EST VOUS!

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE
ARTHÈME FAYARD et Cie
Editeurs
18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation réservés pour tous pays.

LES PILULES PINK

sont le rénovateur des forces dont les personnes affaiblies, anémiées ou simplement délicates, doivent faire usage.

LES PILULES PINK

répondent aux besoins des organismes débilités, parce qu'elles régénèrent le sang et les forces nerveuses, donnent de l'appétit, activent les digestions, stimulent les fonctions vitales.

LES PILULES PINK

sont un médicament toujours employé avec succès contre les affections consécutives à l'appauvrissement du sang et à l'affaiblissement du système nerveux, telles que l'anémie, la neurasthénie, l'affaiblissement général, les troubles de la croissance et du retour d'âge, les maux d'estomac, les maux de tête, l'épuisement nerveux.

ELLES SONT EN VENTE

dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. Frs 7 fr, la boîte; Frs 39, les six boîtes; plus Fr. 0,85 de timbre-taxe par boîte.

MARC BOULAN

Mon seul bonheur, c'est vous !

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, vers cinq heures, une rapide automobile dont les panneaux vernis disparaissaient sous une épaisse couche de poussière déboucha, par la grand'route de Paris, sur la place principale de Vandeuil, charmante petite ville de l'Yonne; puis, exécutant un savant virage, elle vint stopper devant l'hôtel du « Grand-Monarque ».

Aussitôt l'un des deux automobilistes, homme de trente-cinq ans environ, grand et maigre, avec un visage en lame de couteau et des yeux noirs perçants, luisant de façon inquiétante au fond des orbites caves, sauta lestement sur le trottoir.

— Je vous laisse, mon cher, fit-il, je ne vous souhaite pas bonne chance, mais c'est tout comme.

Puis, se penchant vers son compagnon qui demeurait au volant, il ajouta, baissant la voix et scandant les mots :

— Souvenez-vous, Auvray, que, si votre frère ne nous prête pas les cinquante mille francs dont nous avons besoin, c'en est fait de nous et qu'avant la fin de la semaine, la banque Auvray et Pillet de Paris sera mise en faillite, ce qui pourrait nous emmener loin. Votre frère Georges est notre seul espoir...

— Je ne l'oublie point et puisque je me suis résolu à faire cette démarche, soyez assuré qu'il ne dépendra pas de moi qu'elle ne réussisse, réplique Remy Auvray. Je vous téléphonerai vers sept heures, afin de vous tenir au courant.

— Entendu.

Sur ce, Eugène Pillet serra la main de son associé, puis, tandis que l'auto reprenait sa course, gagnant l'autre extrémité de la place où s'amorçait la route d'Avallon, il pénétra dans l'hôtel en grommelant :

— Auvray manque d'estomac, on dirait qu'il a peur de son frère. Ah ! si j'étais à sa place...

Le fait est que Rémy Auvray ne songeait pas sans émotion à l'entrevue qu'il allait avoir avec son aîné.

Il y avait cinq ans passés que les deux frères ne s'étaient point rencontrés, cinq ans que Remy, exigeant sa part dans l'héritage paternel, avait quitté Vandeuil pour aller vivre à Paris.

Une fois dans la Capitale, il avait commencé par s'amuser, écornant sérieusement les quelque trois cent mille francs composant sa petite fortune; puis, il avait fait la rencontre de Pillet, financier peu scrupuleux, mais fort habile. Tous deux étaient faits pour s'entendre et c'est ainsi que, trois ans auparavant, ils avaient ouvert une banque, rue Taitbout, à Paris.

C'est cet établissement qu'il s'agissait de sauver aujourd'hui de la déconfiture.

Mais Georges y consentirait-il ?.. Avait-il pardonné à son cadet la façon brutale dont celui-ci avait réclamé ses comptes et son long silence de cinq années ? Puis, était-il en situation de fournir les fonds nécessaires ?...

C'est ce que se demandait Rémy, tandis que son automobile roulait vers les coteaux boisés fermant l'horizon. A droite, la Torine, petite rivière claire et profonde, roulait ses eaux fraîches sur son lit de cailloux et, de se retrouver ainsi au milieu des paysages de son enfance, cela attendrissait singulièrement le cœur du banquier.

Déjà, au loin, on entrevoyait les hautes constructions de Moulin-Vieux, la minoterie que les Auvray exploitaient depuis plus de cent ans au bord de la Torine. A présent, c'est Georges qui la dirigeait.

— Oui, mon frère est bon, et puis il m'aimait bien, se dit Remy; il est impossible qu'en dépit de mes torts il me laisse couler à pic. Sa minoterie doit lui rapporter de jolis bénéfices et, économe comme je le connais, il a sûrement de l'argent de côté.

Cette conclusion lui rendit confiance et il était tout souriant lorsque, moins de cinq minutes

plus tard, son auto, franchissant la porte charretière du moulin, vint stopper devant le perron du bâtiment principal.

Un instant, Rémy Auvray considéra les contructions nouvelles que son frère avait fait édifier à droite et à gauche de la grande cour : les unes pour les bureaux, les autres servant de magasins, puis, il écouta le bruit que faisait la Torine en se précipitant sous l'énorme roue du moulin.

— Allons, on travaille ici, je n'aurai pas fait un voyage inutile, murmura-t-il en gravissant lestement les degrés.

Déjà, une servante s'avançait au-devant de lui.

— Monsieur Georges Auvray est là ? questionna-t-il.

— Mais certainement, il vient de rentrer...

— Alors, parfait, il est dans son bureau; ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Et plantant là la domestique, ahurie, Rémy Auvray traversa le vestibule, puis un salon d'attente, pour venir frapper à une porte close.

— Entrez, cria-t-on de l'intérieur ?

Vivement, le banquier obéit, pénétrant dans une vaste pièce meublée avec sévérité.

En l'apercevant, un homme qui se tenait assis derrière un bureau se leva, jetant un cri de joie.

— Rémy ?...

— Mon bon Georges.

Déjà les deux frères s'étreignaient les mains.

L'un et l'autre étaient de haute taille, avec des épaules larges et une forte tête couronnée de cheveux blonds. Leurs visages se ressemblaient, mais, chez Georges, on sentait la loyauté, la franchise, tandis, que, chez Rémy, il y avait quelque chose de fourbe, de sournois qui détournait la sympathie.

Cependant, le banquier, tout à ses préoccupations, examinait son frère à la dérobée, le trouvant soucieux.

— On dirait que tu n'es pas satisfait de me voir ? demanda-t-il, une fois les premiers propos échangés.

— Tu ne penses pas sérieusement ce que tu dis, répliqua affectueusement Georges. Ce jour, pour moi, est doublement heureux, car il te ramène ici et comme, d'autre part, j'ai réussi une opération qui va mettre fin à de gros ennuis que j'avais...

— Des ennuis d'argent ?

— Oui, je puis bien te dire cela à toi, les affaires sont dures, très dures; de plus, au cours des hivers précédents, les débordements répétés de la Torine ont ravagé mes établissements. Bref, j'étais très ennuyé au sujet de mon échéance d'après-demain.

Fort heureusement, j'ai touché ce tantôt une créance de soixante mille francs que je croyais à peu près perdue, si bien, que, désormais, me voilà tranquille. Mais je suis là à te conter mes histoires. Es-tu content ? Tes affaires vont elles selon tes désirs ?

De dix ans plus âgé que son cadet, Georges Auvray approchait de la quarantaine; le sérieux de son caractère avait toujours augmenté cette différence d'âge, si bien qu'il considérait Rémy plutôt comme un fils que comme un frère.

Cependant, le financier, en écoutant les confidences du maître de Moulin-Vieux, n'avait pu retenir un geste de contrariété, que son interlocuteur ne remarqua pas. Allons, il tombait bien; ce ne serait point Georges qui sauverait la Banque Auvray et Pillet.

Aussi, renonçant à formuler sa demande, répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre désinvolte. Ses affaires étaient prospères et s'étendaient chaque jour davantage; justement, il revenait d'Auxerre voir un de ses gros clients, lorsque le désir lui était venu de pousser jusqu'à Vandeuil.

— Et tu as bien fait. Ma femme et ma fille vont être vraiment contentes de te voir... s'exclama Georges. Tiens, au reste, les voici.

En effet, des rires d'enfant s'entendaient dans la pièce voisine ; presque aussitôt, une porte, donnant sur les appartements intérieurs, s'ouvrit, livrant passage à une élégante et brune jeune femme de trente-cinq ans qu'accompagnait une jolie fillette d'une douzaine d'années.

— Arrivez-donc, voilà ce bon Rémy qui nous tombe du ciel, s'écriait gaîment Georges.

Et, tandis que le financier, après avoir serré la main de sa belle-sœur, embrassait Irène, sa charmante nièce, comme il disait, Georges Auvray, mis en bonne humeur, exprimait sa joie du retour de l'absent.

— J'espère que tu vas rester longtemps à Moulin-Vieux, mon cher Rémy.

— Impossible. Je repartirai dès demain. D'importantes affaires me réclament à Paris. Crois bien que je suis désolé autant que toi.

A cet instant, une cloche se mit à sonner à toute volée, annonçant six heures, la sortie des ouvriers et, bientôt, on frappa discrètement à la porte.

C'était Govin, le caissier de la minoterie, un vieil employé au service des Auvray depuis vingt ans.

— Je venais voir, monsieur Georges, si vous aviez touché les fonds ? fit-il à mi-voix.

— Mais oui, mon bon Govin, ils sont là, riposta Georges en frappant sur une serviette posée sur son bureau. Comme votre caisse doit être bouclée, ils passeront la nuit dans mon tiroir et je vous les verserai demain. Dites donc bonjour à mon frère Rémy, ne le reconnaissez-vous point ?

— En effet, il me semblait bien que...

Et Govin, tout heureux de serrer la main que lui tendait le banquier, évoquait le temps lointain où celui-ci, alors gamin, venait lui chiper ses porte-plume, ses crayons.

Mais Rémy répondait à peine, l'esprit ailleurs, songeant à la terrible situation dans laquelle il se trouvait. Et puis, que dirait Pillet ?...

— J'aurais un coup de téléphone à donner, fit-il en se tournant vers son frère.

— Rien de plus facile, Govin va te conduire à son bureau, riposta Georges qui, à ce moment, enfermait la précieuse serviette dans un de ses tiroirs. Fais vite et reviens de même.

Déjà, les deux hommes sortaient, mais Rémy n'avait plus sa physionomie ouverte de l'arrivée. Un pli amer creusait son front et, dans ses yeux on lisait une résolution farouche.

La minute suivante, tandis que Govin s'éloi-

gnait discrètement, il demandait la communication avec l'hôtel du « Grand Monarque » ; priant d'appeler M. Pillet à l'appareil.

— Les choses vont mal ici... Ne vous effarez pas, je réponds néanmoins de tout... J'ai une idée qui nous tirera d'affaire... Trouvez-vous cette nuit vers minuit sur la rive gauche de la Torine, juste en face du barrage du moulin. Attendez-moi, je vous rejoindrai sous les arbres.

Et, comme son correspondant insistait, réclamant des précisions, Rémy coupa presque violemment ;

— Je ne puis vous en dire davantage, c'est un coup désespéré que je vais tenter. Mais comme nous n'avons pas le choix des moyens.

Sa physionomie contractée, sa voix brève eussent sérieusement inquiété Georges, s'il eût été là ; mais nul n'observait le banquier qui, moins d'un quart d'heure plus tard, rejoignait ses parents au salon.

Il semblait avoir reconquis toute sa bonne humeur et jouait avec Irène, faisant montre d'une complaisance inlassable. Aussi, durant le dîner, la fillette ne le quittait point, exigeant qu'il visitât sa chambre, examinât toutes ses poupées.

Vers dix heures, on prenait le thé au salon. Assise au piano, Mme Auvray exécutait une sonate de Chopin ; son mari, debout près d'elle, tournait les pages de la partition, cependant qu'Irène, que gagnait le sommeil, s'engourdissait au creux d'un fauteuil.

Alors, s'étant assuré d'un coup d'œil que nul ne l'observait, Rémy laissa tomber dans les tasses une forte dose de poudre blanche qu'il tenait dissimulée dans un sachet de papier. C'était du véronal, un narcotique puissant, dont le banquier usait quotidiennement, afin de combattre ses insomnies prolongées. Bien entendu, il n'avait pas versé de poudre dans la tasse à lui destinée.

— Allons, murmura-t-il, les dents serrées, cette nuit, tout le monde dormira à Moulin-Vieux et je pourrai opérer tout à mon aise,

Cependant, là-bas, à l'autre extrémité du salon, Mme Auvray plaquait les derniers accords sur le piano.

— Bravo, s'exclama Rémy, qui s'était redressé et affectait d'écouter avec la plus vive attention ; ma chère belle-sœur, vous jouez en véritable artiste.

Et, comme la jeune femme, confuse, protestait, le banquier poursuivit, s'adressant à son frère :

— Emilie est trop modeste, mes compliments ne sont nullement exagérés. N'est-ce pas ton avis ?

— Si fait, répliqua le minotier, en souriant.

Mme Auvray referma l'instrument, son mari replaça la partition dans un casier voisin, puis, tous deux, traversant le salon, rejoignirent le banquier qui, tout en causant, s'était levé.

A présent, tout le monde était réuni autour de la table à thé et l'on savourait le breuvage odorant, fumant dans les tasses. Comme dix heures et demie sonnaient à la pendule du salon, Rémy Auvray se leva, disant :

— Le voyage m'a quelque peu fatigué, si vous le permettez, je me retirerai...

— Mais, comment donc ! Au reste, ici, on se couche de bonne heure, déclara Georges. Ainsi que tu me l'as demandé, on t'a fait préparer la chambre que tu occupais alors que tu étais enfant ; cela te rajeunira...

— Parbleu.

On se serrait les mains, se souhaitant le bonsoir, tandis qu'une bonne, appelée par Mme Auvray emmenait Irène qui, tout ensommeillée, répétait :

— N'est-ce pas, mon oncle, que demain vous m'emmènerez faire une promenade en automobile ?

— Bien entendu, ma mignonne, tu peux compter sur moi.

Quelques minutes plus tard, Rémy Auvray gagnait la chambre qui lui était réservée, au premier étage. C'était une vaste pièce ouvrant sur la grande cour de la minoterie et que garnissait un mobilier ancien ; une vague odeur de moisi imprégnant l'atmosphère indiquait que ce lieu n'était jamais habité.

En effet, Georges Auvray et les siens avaient leurs appartements au rez-de-chaussée du corps de logis principal, même il avait fallu que Rémy insistât fortement pour ne pas être logé près d'eux. Quant aux domestiques, leurs chambres se trouvaient au-dessus des communs, dans un pavillon séparé.

— Je suis vraiment content de revoir mon frère, disait cependant Georges, l'air tout heureux, la physionomie épanouie ; il semble grandement amendé et en passe de faire une jolie fortune.

Mme Auvray, qui rangeait quelques bibelots avant de quitter le salon, eut un hochement de tête ; son beau-frère ne lui avait pas produit une bonne impression. Elle lui trouvait quelque chose de sournois, d'inquiétant, dans le regard ; pourtant, ne voulant point chagriner son mari, elle se contenta de répondre évasivement...

— Rémy est évidemment un homme charmant et je suis très satisfaite de vous voir réconciliés

Si Georges Auvray et sa femme avaient pu voir le banquier à cette minute, ils eussent été quelque peu intrigués par son attitude.

En effet, dès qu'il se trouva seul, Rémy Auvray, s'abandonnant à ses préoccupations, cessa d'affecter l'insouciance ; ses sourcils se froncèrent, ses traits se contractèrent, tandis que son regard devenait fixe, implacable.

Ayant fermé la porte de la chambre à double tour, il traversa la pièce d'un pas rapide, pour venir s'arrêter devant une haute armoire à porte pleine garnissant l'un des panneaux.

— Pourvu que l'escalier existe toujours et qu'on ne l'ait point bouché au cours des aménagements auxquels Georges a fait procéder, murmura-t-il. C'est peu probable, puisqu'ici rien n'a été modifié et que je retrouve les meubles que j'ai connus dans ma jeunesse.

Enfin, nous allons bien voir.

Tout en parlant, le banquier, avec des précautions infinies, déplaçait la lourde armoire, la faisant pivoter sur deux de ses pieds et l'écartant de la muraille. Alors, une sorte de placard, pris dans l'épaisseur du mur, apparut.

La clé n'était pas sur la serrure, bien entendu, mais cela n'était pas pour embarrasser Rémy

qui, à l'aide d'un crochet, eut tôt fait d'ouvrir. Une odeur d'humidité s'en exhala aussitôt ; mais Auvray n'y prit point garde et, sa bougie à la main, il entreprit d'explorer le réduit.

Soudain, une exclamation de satisfaction lui échappa.

Le financier ayant appuyé sur une légère aspérité de la pierre, dans l'angle droit, au bas de la cloison de fond, un déclic venait de retentir; presque aussitôt, un panneau métallique pivota sur ses gonds, démasquant une ouverture basse et étroite.

— Allons, tout va bien, le passage existe toujours, murmura Auvray.

En effet, au delà de la petite porte, les premières marches d'un escalier en colimaçon s'entrevoyaient, descendant vers le rez-de-chaussée.

Avec un mauvais sourire, Rémy Auvray remit tout en ordre et, venant s'installer dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, il s'absorba en de profondes réflexions.

— Il me faut attendre minuit, s'était-il dit ; alors tout le monde dormira dans la maison.

Ce n'était point sans motif sérieux que le banquier avait demandé qu'on l'installât dans cette chambre.

Nous l'avons dit, le corps de logis principal de Moulin-Vieux était une très ancienne construction, aux murs épais, ainsi que ceux d'un château fort. Les modifications apportées par ses divers occupants n'avaient en rien changé son architecture primitive.

Or, jadis, lorsqu'il était encore tout enfant, Rémy Auvray, en fouillant dans ce vieux placard où l'on entassait des objets de rébut, Rémy Auvray avait découvert l'escalier dont nous venons de parler, cela par le plus grand des hasards. Grâce à ce passage débouchant dans un office voisin de la salle à manger, on pouvait gagner les appartements du rez-de-chaussée.

Toujours, Rémy avait été sournois et de caractère dissimulé. Aussi, n'avait-il soufflé mot à personne de sa découverte, grâce à laquelle, durant des années, il avait pu, impunément, mettre au pillage l'armoire aux confitures et le fruitier placés dans l'office,

Aujourd'hui, il prétendait s'en servir pour commettre un vol de beaucoup plus important...

En effet, ayant vu son frère Georges enfermer dans le tiroir de son bureau la serviette contenant soixante mille francs, le misérable avait décidé de s'en emparer et maintenant, il attendait l'heure favorable pour perpétrer son crime.

Georges se débrouillerait comme il pourrait, peu lui importait, il lui fallait cet argent, coûte que coûte...

Cependant, les minutes s'écoulaient lentement; à présent un calme absolu enveloppait la demeure. Sans doute terrassés par le narcotique absorbé, M. et Mme Auvray dormaient-ils profondément ainsi que leur fille Irène.

— Allons, je crois qu'il est temps d'agir, murmura Rémy en consultant sa montre, dont les aiguilles marquaient minuit moins le quart. Bientôt, Pillet m'attendra de l'autre coté de la Torine.

Il était un peu pâle, mais très résolu.

De nouveau, il s'introduit dans le placard, fit jouer le ressort de la porte secrète ; puis sans hésiter, son bougeoir au poing, il descendit l'escalier.

Il avançait sur la pointe du pied, frissonnant parfois lorsqu'une marche craquait sous son poids. Parvenu sur le dernier degré, il s'arrêta et, tandis que sa main s'appuyait à la muraille humide, il écouta, le cœur battant.

Rien ne venait troubler le silence profond régnant à l'entour.

— Encore un peu d'audace, murmura le misérable, et les billets de mille sont à moi.

Pourtant, à la dernière minute, il hésitait, pris de peur. La pensée de son associé Pillet, dont il redoutait les sarcasmes, finit cependant par le décider et, essuyant d'un revers de main la sueur glacée inondant son front, il se courba, cherchant d'un doigt tâtonnant le ressort actionnant le panneau clôturant le passage du côté de l'office.

Enfin, son index le rencontra : c'était un petit trou, au fond duquel il suffisait d'appuyer fortement.

Presque aussitôt un claquement sec se fit entendre et la porte secrète, glissant latéralement, s'enfonça dans l'épaisseur du mur.

A présent, Rémy était dans l'office.

Soufflant sa bougie, dont la lueur eût pu être aperçue du dehors, il la déposa sur la dernière marche ; puis, glissant sans bruit sur les semelles de feutre de ses chaussons, il s'avança, retenant son souffle, gagnant la salle à manger.

A droite, c'étaient les chambres occupées par M. et Mme Auvray, à gauche, on trouvait le salon, la chambre d'Irène et, enfin, le bureau de Georges.

Ce fut de ce côté que le banquier se dirigea ; aucune des portes intérieures n'était fermée à double tour ; aussi Rémy n'eut-il pas de peine à les ouvrir.

Durant la soirée, il avait soigneusement repéré l'emplacement des meubles, aussi cheminait-il sans trop hésiter, sondant le vide, de ses bras étendus.

Enfin, il arriva au seuil de la chambre d'Irène; doucement, il tourna le bouton de cuivre et allongea la tête dans l'entre-bâillement de la porte.

En dépit du sang lui bourdonnant aux oreilles, le bandit perçut bientôt le bruit régulier d'une respiration : cela partait du fond de la pièce.

En effet, là-bas, grâce à un rayon de lune filtrant entre les doubles rideaux mal joints, on entrevoyait une masse confuse et blanche qui n'était autre que le lit de l'enfant.

— Le véronal opère, la petite dort à poings fermés, songea Rémy, pleinement rassuré, en se risquant dans la pièce.

Déjà, il avait parcouru la moitié de la distance le séparant de la porte du bureau, lorsque, tout à coup, il sursauta, cependant que ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

Du côté du lit, une exclamation étouffée venait de retentir et Rémy, ayant tourné la tête dans cette direction, entrevit Irène qui, à demi redressée sur ses oreillers, montrait une face épouvantée.

En effet, l'enfant venait de s'éveiller brusque-

ment, et maintenant, d'un regard fixe, halluciné, elle contemplait la silhouette indécise de l'homme qu'elle devinait là, tout près, dans l'ombre.

— Papa, est-ce toi ? murmura-t-elle, voulant se rassurer et se disant que nul, hormis Georges Auvray, ne pouvait se trouver dans sa chambre, à pareille heure ?

Mais sa question demeura sans réponse ; alors, une peur folle, irraisonnée, s'empara d'elle.

Son cerveau, engourdi par l'action du véronal, ne parvenait pas à recouvrer sa lucidité ordinaire, ses idées se brouillaient, lui échappaient, refusant de se coordonner ; quant à ses membres, ils étaient paralysés et elle eût été incapable de faire le moindre geste.

— Je rêve, je suis le jouet d'un cauchemar, songea-t-elle, tentant un suprême effort pour secouer l'espèce de torpeur qui la clouait sur le lit.

Mais elle n'eut point le temps d'achever : l'homme venait de surgir là, tout près.

Sa main saisit les couvertures et, d'un mouvement brutal, les ramena sur l'enfant.

CHAPITRE II

Le geste de Rémy fut d'une brutalité, d'une soudaineté inouïes.

Les nerfs surexcités, tous ses muscles tendus, le bandit était comme fou, n'ayant plus qu'une idée en tête :

Faire taire la fillette, dont le moindre cri, le moindre appel, pouvait être le signal de sa perte.

Le silence environnant lui semblait plein de menaces, un souffle rauque, haletant, s'échappait en sifflant de sa gorge contractée ; ainsi il ressemblait plus à une bête fauve qu'à une créature humaine.

Si Irène avait pu distinguer ses traits, la fillette en eût bien certainement été terrifiée tant l'expression en était sauvage, bestiale.

Mais l'ombre ambiante constituait pour Rémy le plus sûr des masques.

A demi suffoquée, car, à présent, les couvertures lui passaient par-dessus la tête, Irène voulut se débattre, appeler au secours, mais elle ne put y parvenir. De nouveau, le véronal la terrassait et elle sombra définitivement dans un sommeil profond, voisin de celui de la mort.

Durant quelques secondes, Rémy demeura là, près de la couche ; il tremblait de tous ses membres, tant l'alerte avait été chaude et il lui fallait serrer les mâchoires avec énergie pour empêcher ses dents de s'entrechoquer avec violence.

— Le diable emporte cette petite. J'ai bien cru que tout était perdu, maugréait-il. Heureusement, au milieu des ténèbres, elle ne peut m'avoir reconnu et il est probable que, demain, le souvenir même de cette courte scène se sera effacé de sa mémoire...

Néanmoins, le misérable avait hâte d'en finir ; aussi, lorsqu'il fut bien sûr qu'Irène s'était endormie, se dirigea-t-il vivement vers le bureau de son frère.

La minute d'après, il en poussait la porte d'une main fiévreuse ; le bureau était là tout près.

S'étant agenouillé devant le tiroir contenant la précieuse serviette, Rémy, son crochet au doigt, se mit à en examiner la serrure. Cette dernière n'avait rien de commun avec celle d'un coffre-fort et, après quelques tâtonnements, le banquier réussit à faire fonctionner le pène.

La serviette était là, il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir...

En un geste hâtif, il s'en empara et, repoussant le tiroir, le misérable s'enfuit, reprenant le chemin par lequel il était venu.

Bientôt, il se retrouverait dans sa chambre, un coup d'œil jeté sur sa montre lui montra que son expédition n'avait pas duré plus de dix minutes.

— N'importe, le temps m'a paru terriblement long, murmura-t-il. Maintenant, il faut en finir et faire passer le magot à Pillet, afin que demain nul ne puisse se douter que c'est moi qui ai fait le coup.

Son énergie était à bout ; néanmoins, faisant appel à toutes ses forces en un suprême sursaut de volonté, le banquier résolut d'achever son œuvre.

Se glissant hors de sa chambre, il passa dans les pièces ouvrant sur la façade postérieure du bâtiment.

Toutes étaient inhabitées depuis fort longtemps, seuls les souris et les rats les hantaient.

De ce côté, la demeure de Georges Auvray bordait directement la Torine, laquelle baignait de ses eaux glacées le pied de la muraille. Ayant ouvert l'une des fenêtres, Rémy se hasarda sur une étroite corniche de pierre allant d'un bout à l'autre de la façade. Lorsqu'il était enfant souvent il avait emprunté ce chemin pour aller dénicher des nids d'oiseaux placés sous l'avancée du toit ; cela, bien entendu, en dépit de la défense paternelle.

Pourtant, son cœur n'avait jamais battu aussi violemment qu'en cette nuit. Serrant de son bras gauche la précieuse serviette, il avançait lentement, calculant le moindre de ses mouvements, plaquant son dos contre la muraille. En effet, un faux pas et c'était la chute dans les eaux de la Torine, cela d'une hauteur de plus de dix mètres.

De plus, le courant en cet endroit était violent et portait directement, vers la roue du moulin qu'on entendait battre l'eau, là-bas, à l'extrémité des bâtiments, à moins de cinquante mètres en aval.

Rémy savait bien que s'il tombait, c'en était fait de lui ; roulé par le torrent, happé par la

roue, il serait infailliblement broyé, d'autant que personne ne se trouvait là pour se porter à son secours.

Mais, très sportif, le banquier était souple et adroit ; aussi parvint-il à gagner sans encombre l'extrémité des bâtiments opposée à celle où se trouvait la roue.

Maintenant, au dessous de lui, s'étendait un fort barrage fait d'un mur épais coupant la rivière dans toute sa largeur ?

Une petite écluse avait été pratiquée en son milieu et, par ce moyen, Georges Auvray obtenait la chute d'eau nécessaire à son industrie.

S'agenouillant sur la corniche, Rémy allongea une jambe dans le vide, cherchant avec précaution l'un des crampons de fer qu'il savait devoir être scellé dans la muraille. Ainsi, on pouvait descendre jusqu'au niveau du barrage et aller ouvrir ou fermer la vanne.

Bientôt, son pied se posa sur la barre de métal et, se soutenant d'une main au rebord de pierre, le bandit commença la périlleuse descente.

Plus d'une fois, il eut envie de regagner sa chambre, jugeant l'entreprise au-dessus de ses forces. Mais la pensée du péril qu'il courait en gardant les billets de banque, cette pensée lui donna le courage d'aller jusqu'au bout et épuisé, lors d'haleine, il prit enfin pied sur la crête même du barrage.

Heureusement pour lui, les eaux étaient basses et c'est à peine si un mince filet passait doucement par-dessus l'obstacle.

Frissonnant à ce contact glacé, Rémy Auvray s'avança sans plus hésiter. Le mur large d'une trentaine de centimètres offrait un passage suffisant: mais l'eau l'avait rendu visqueux et glissant ; aussi Rémy, bien qu'il eût hâte d'en terminer, ne se déplaçait-il qu'avec une extrême lenteur.

Une brise assez forte s'était levée ; formant de petites vagues à la surface de la Torine et arrachant de longues plaintes aux arbres ombrageant la rive opposée.

De ce côté, en effet, la rivière était bordée par un bois qui, se prolongeant très loin, rejoignait la grande forêt de Barne, laquelle fait à Moulin-Vieux un cadre des plus verdoyants ; c'est à l'abri de ce bois, on s'en souvient, que Pillet devait attendre Auvray, ainsi que celui-ci le lui avait prescrit, par téléphone,

Enfin, le banquier atteignit la berge et un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine oppressée.

— Tout de même, ce n'est pas trop tôt, murmura-t-il.

Vivement, il fit quelques pas sous le couvert, appelant à mi-voix :

— Eh ! Pillet, êtes-vous là ?...

Une voix étouffée, mais distincte, lui répondit presque aussitôt.

— Certes, me voilà, mon cher, mais quelle singulière idée avez-vous eue de me donner rendez-vous en un lieu pareil ?

Ce disant, le long et maigre aventurier surgissait de derrière un chêne à l'abri duquel il se tenait dissimulé ; visiblement, il était de fort méchante humeur.

— Je vous conseille de vous plaindre, grogna Rémy Auvray ; votre rôle, s'il est ennuyeux, n'a rien de dangereux, tandis que le mien...

— Le fait est que je me demande pourquoi vous vous êtes amusé à traverser ce barrage, au risque de piquer une tête dans le torrent. Je me posais cette question en vous regardant vous livrer à vos acrobaties...

Pour le coup, le banquier jeta à son complice un regard de travers.

— Et vous ne vous êtes pas dit que j'avais, pour cela, des raisons graves ?

— Le diable m'emporte si je sais lesquelles... Votre frère, si pingre soit-il, a dû cependant faire les frais d'une porte à sa bicoque et, à moins que vous ne rougissiez de moi au point de ne pas oser me présenter aux vôtres, je serais fort bien venu m'entretenir avec vous à Moulin-Vieux.

— Ah ! vous en faites une question d'amour-propre... Eh bien, mon cher, je vous croyais plus malin, coupa Rémy d'une voix mordante.

Et avant que Pillet, froissé, ait eu le temps de protester, il poursuivit :

— Mais il s'agit bien de tout cela. Mon frère traverse une mauvaise passe et est hors d'état de nous secourir ; c'est pourquoi je ne lui ai pas demandé son avis avant de prélever sur sa caisse les soixante mille francs que voici.

En entendant ces paroles, Pillet eut un haut-le-corps ; mais il se remit vite et une expression de joie diabolique illumina son visage osseux.

— Soixante mille francs ? Que ne le disiez-vous... Allons, donnez-moi des détails, comment cela s'est-il fait ?...

Brièvement, Rémy satisfit sa curiosité.

— Demain, lorsqu'on constatera le vol, je ne pourrai être soupçonné, car la porte faisant communiquer l'appartement de mon frère et des siens avec le vestibule de la maison demeure hermétiquement close durant la nuit. De plus, comme les billets de banque ne seront plus en ma possession, on ne saurait rien arguer contre moi. Comprenez-vous, à présent, pourquoi je ne pouvais vous faire venir à Moulin-Vieux.

— Parfaitement. Mais êtes-vous bien sûr que la petite Irène ne vous ait pas reconnu ?

Une seconde, le bandit hésita à répondre, cependant qu'une expression de crainte assombrissait son visage ; pourtant, il eut un haussement d'épaules et répliqua :

— Si la petite m'avait identifié, elle m'eût appelé par mon nom. Rien de semblable ne s'étant produit, je n'ai pas de raison de m'alarmer. Donc, regagnez Vandeuil, mon cher, et rentrez à Paris par l'express de huit heures du matin ? je m'arrangerai de façon à vous y rejoindre avant la fin de la journée. Maintenant, il faut que je rentre.

— Par le même chemin ?...

— Dame, je n'ai pas le choix. Par là seulement, je puis espérer passer sans être vu.

— Alors, bonne chance et au revoir.

Les deux complices échangèrent une rapide poignée de mains ; puis, tandis que Pillet, la serviette sous le bras, gagnait à grands pas un chemin peu éloigné qui devait le ramener à la ville, Rémy Auvray, redescendant sur la berge, traversait à nouveau le barrage, et, par la corniche, réintégrait sa chambre.

Le retour s'accomplit plus facilement que l'aller, car, cette fois, le banquier n'était pas gêné par le produit de son vol.

Comme sa montre marquait une heure du matin, il se mettait au lit, tout en grommelant :

— Voilà ce qu'on peut appeler du beau travail, je pense, et mon honnête homme de frère sera bien fin s'il trouve par quel moyen se sont volatilisés ses billets de mille.

« Personne ne m'a vu, je puis dormir sur mes deux oreilles et me moquer de la Justice.

Un mauvais sourire errait sur les lèvres du misérable tandis qu'il proférait ces paroles et ce fut sans éprouver le moindre remords ni la moindre crainte qu'il s'endormit.

Remy Auvray se trompait, quand il disait que personne ne l'avait vu : son expédition nocturne avait eu un témoin, lequel en avait suivi les péripéties avec stupeur.

Ce témoin n'était autre qu'un vieux braconnier nommé le père Lampué, qui habitait une cabane à la lisière de la forêt de Barne.

Nestor Lampué était un petit homme d'une cinquantaine d'années, à la physionomie astucieuse et matoise, aux yeux gris, mobiles et fureteurs.

Il n'avait pas son pareil pour tendre un collet ou une ligne de fond, aussi, gardes-pêche ou gardes-chasse le redoutaient-ils et, maintes fois déjà, Lampué avait eu maille à partir avec la Justice.

Mais, en dépit des nombreuses condamnations que lui avait octroyées le tribunal de Vandeuil, continuait-il la série de ses exploits cynégétiques.

Chaque fois qu'il sortait de prison, Nestor Lampué se jurait bien de ne plus recommencer et de se mettre sérieusement au travail : après tout, il avait un bon métier, étant bien le meilleur ouvrier charron de toute la contrée.

S'il avait voulu l'exercer, le bonhomme se fût fait de belles journées, grâce auxquelles il eût pu vivre largement.

Mais voilà, il était bien plus agréable de battre le bois ou les bords de la Torine que de s'installer devant un établi, et les bonnes résolutions du braconnier ne tardaient pas à s'envoler, emportées par le premier souffle de la brise.

Au reste, tant qu'il était libre, Lampué n'était pas malheureux, vendant bien son gibier ou son poisson chez les bourgeois de Vandeuil, où tout le monde le connaissait.

Il va sans dire qu'il était un célibataire endurci.

Cette nuit-là, ayant quitté son domicile vers dix heures, Lampué était venu s'embusquer à un coude de la Torine, à deux ou trois cents mètres en amont de Moulin-Vieux. Il y avait là des trous que le braconnier connaissait bien et où le poisson abondait.

Se coulant dans l'eau à la façon d'une anguille, Nestor s'était mis en devoir de tendre une douzaine de lignes, soigneusement appâtées ; de temps en temps, il s'interrompait, prêtant l'oreille, craignant toujours de voir surgir de de l'ombre la silhouette menaçante de quelque garde ou de quelque gendarme.

Mais le père Lampué jouait de bonheur, car rien de pareil ne se produisit et, sa besogne achevée, il se mettait en devoir d'escalader la berge assez escarpée en cet endroit, afin de regagner son gîte, lorsque son oreille exercée perçut un bruit insolite. C'était comme un grincement assez prolongé qui vibrait dans la nuit silencieuse.

— Oh ! oh ! murmura le père Lampué, en s'accroupissant au fond de la rivière, de façon à ce que sa tête émergeât seule de l'eau, qu'est-ce qui se passe ?

Bientôt, il se rassura ; là-bas, une fenêtre venait de s'ouvrir dans la façade de Moulin-Vieux et, la minute suivante, le braconnier voyait un homme se glisser le long de la corniche régnant à la hauteur du premier étage.

La première pensée du bonhomme fut que c'était un voleur et, déjà, il se disposait à courir au moulin afin de donner l'alarme.

En effet, Nestor Lampué était honnête à sa manière et s'il n'hésitait point à chasser sans permis ou à s'emparer d'un brochet lorsque la pêche était fermée, en revanche, il eût été incapable de s'approprier un sou qui ne lui appartînt point.

Déjà, il se redressait quand, tout à coup, il eut un geste de stupeur. Là-bas, l'individu dont il suivait les évolutions, venait de s'engager sur le barrage et à la pâle clarté des étoiles, le braconnier crut le reconnaître.

— M. Auvray, murmura-t-il, pourquoi diable se promène-t-il ainsi à cette heure ?

De fait, la chose était parfaitement incompréhensible ; aussi le braconnier continuait-il de regarder celui qu'il prenait pour le maître de Moulin-Vieux.

Pour lui, M. Auvray c'était Georges, car, depuis le temps que Rémy avait quitté le pays, nul ne songeait plus à lui.

— Oui, murmurait Lampué, c'est bien sa taille, sa carrure, sa façon de tenir sa tête. Il n'y a pas d'erreur possible.

Nous l'avons dit, la ressemblance entre les deux frères était des plus remarquables. Nestor était donc excusable de s'y tromper.

— Bon, finit-il par conclure, le maître de Moulin-Vieux fait sans doute sa ronde afin de surprendre quelqu'un des siens qu'il croit en défaut.

Qui sait même, si ce n'est pas à moi qu'il en veut ; il a affermé le droit de pêche sur la rivière, ce qui ne veut pas dire que les meilleures pièces soient pour lui, bien au contraire.

Cette dernière réflexion fit sourire le braconnier. Satisfait de l'explication qu'il venait de se donner et, peu soucieux de s'attirer une mauvaise histoire, il se hâta donc de se couler parmi les broussailles tapissant la berge et, la minute suivante, il filait au pas de course loin de la Torine.

— Demain matin, à l'aube, je reviendrai faire un tour par ici, afin de voir si le poisson a mordu et si M. Auvray n'a pas dérangé mes lignes, songeait-il.

Lorsque Georges Auvray s'éveilla, il avait la tête lourde et, durant quelques instants, lui d'ordinaire si lucide, il eut de la peine à retrouver ses esprits. Il lui semblait qu'un voile épais le séparait du passé, que son intelligence était comme engourdie.

— C'est sans doute l'effet du vieux Bourgogne que nous avons bu hier soir afin de fêter le retour de notre bon Rémy. Voilà ce que c'est que de faire des excès... Mais quelle heure est-il donc ?

En effet, du dehors, lui arrivaient certains bruits indiquant que le travail du jour battait son plein à la minoterie ; ayant tourné le commutateur électrique, Georges fit la lumière et consulta la pendulette de voyage placée sur la table de nuit. Presque aussitôt une exclamation de surprise lui échappa :

— Huit heures et demie... Ma parole, elle est raide celle-là...

De fait, Georges Auvray se levait à six heures du matin, hiver comme été, et pas une seule fois, depuis dix ans, il ne s'était pareillement attardé.

D'un bond, il sauta de son lit et passa dans le cabinet de toilette séparant sa chambre de celle occupée par sa femme. Sans doute cette dernière dormait-elle encore, car, chez elle régnait un silence absolu.

Le minotier s'habilla en hâte et, moins de vingt minutes plus tard, il était dehors, commençant son inspection quotidienne à travers les bureaux, les magasins.

L'heure d'après, ayant donné ses ordres pour la journée, il revenait dans son bureau, rapportant son courrier que le caissier Govin venait de lui remettre.

Nous l'avons dit, cette pièce, que précédait un salon d'attente, ouvrait directement sur le grand vestibule. La veille, avant de se coucher, Georges en avait fermé la porte à double tour ; aussi, tirant la clé de la poche, l'ouvrit-il.

Le bureau lui apparut parfaitement rangé, ainsi qu'à l'ordinaire. Gagnant son fauteuil, Georges se mit en devoir de lire ses lettres.

Déjà, il avait presque achevé, lorsqu'un coup discret frappé à la porte lui fit lever la tête.

— Ah ! c'est vous, Govin, s'écria-t-il en reconnaissant le vieux caissier dont la silhouette menue se profilait sur le seuil. Qu'y a-t-il ?...

— Je viens chercher les soixante mille francs que vous avez touchés hier et que l'heure tardive vous a empêché de verser à la caisse.

— C'est juste...

Et Georges Auvray, s'armant de son trousseau de clés, entreprit d'ouvrir le tiroir ; mais presque aussitôt une exclamation étouffée s'étrangla dans sa gorge, cependant qu'une pâleur mortelle envahissait son visage.

— Nom d'un tonnerre !...

La précieuse serviette contenant les banknotes avait disparu ; pourtant, Georges était sûr de l'avoir placée en cet endroit...

Qu'avez-vous, monsieur ? fit Govin en accourant, car il devinait qu'un malheur venait de s'abattre sur son maître.

— Volé, on m'a volé... répliqua l'infortuné en pressant son front entre ses poings, car il lui semblait que sa raison s'égarait, qu'il allait devenir fou.

— Oh ! murmura le caissier, est-ce possible ?... Voyons, monsieur, personne n'a pu entrer ici, cette nuit, regardez dans un autre tiroir.

Pourtant, lui-même se souvenait bien avoir vu Auvray enfermer la serviette dans le tiroir du haut, tandis qu'il causait avec Rémy ; néanmoins, il refusait d'admettre l'évidence et ce fut fiévreusement qu'il aida son patron à procéder aux premières recherches.

Hélas ! celles-ci furent inutiles, les soixante mille francs n'étaient plus là.

Désespéré, Georges Auvray s'était affaissé dans son fauteuil. Cette somme qu'un misérable lui avait dérobée, c'était l'argent nécessaire à ses échéances ; s'il lui faisait défaut, il ne pourrait payer ses traites à la fin du mois. Pour la première fois, la signature de la maison Auvray allait être protestée ; alors, ce serait la faillite, le déshonneur...

De son côté, Govin n'était pas moins atterré et il ne parvenait pas à comprendre comment un malfaiteur avait pu s'introduire en ce bureau.

— C'est inimaginable, répétait-il machinalement.

A la fin, Georges se redressa ; avant tout, c'était un homme énergique, courageux, incapable de se laisser abattre par l'adversité.

— Il faut immédiatement prévenir la Justice ; qui sait si, en agissant sans perdre une minute, nous ne parviendrons pas à arrêter le misérable ?

Donc, mon brave Govin, courez téléphoner de ma part au procureur de la République à Avallon, et contez-lui ce que vous savez.

Surtout, pas un mot à personne ; qu'on ne se doute de rien dans votre entourage.

Le vieux caissier ne comprenait que trop l'utilité d'une pareille recommandation ; aussi, rasséréinant son visage défait par un suprême effort de volonté, s'élança-t-il au dehors en disant :

— Comptez sur moi, monsieur Auvray.

L'instant d'après, de sa caisse située dans le pavillon réservé aux bureaux, il téléphonait au Parquet.

M. Buisson, le procureur de la République près du tribunal d'Avallon, connaissait fort bien Georges Auvray, l'ayant maintes fois rencontré dans des maisons amies ; à l'annonce du vol commis à Moulin-Vieux, il se hâta de répondre qu'il venait de suite en automobile avec un juge d'instruction.

En effet, une demi-heure ne s'était point écoulée qu'une limousine couverte de poussière stoppait devant la maison d'habitation du minotier.

M. Buisson, le procureur, petit homme d'une quarantaine d'années gras et replet, au regard fin et spirituel, en descendit, suivi de M. Daumas, le juge d'instruction, assisté d'un commissaire de police et de deux inspecteurs de la Sûreté.

Georges Auvray, qui attendait leur arrivée avec l'anxiété qu'on devine, les reçut dans le petit salon précédant son bureau et, les politesses une fois échangées, il entreprit de narrer les événements que nous connaissons.

Le juge d'instruction, M. Daumas, venait d'atteindre sa trente-cinquième année. Grand, maigre, les épaules en porte-manteau supportant une tête d'oiseau de proie, au crâne singulièrement petit ; il affectait un attitude glacée, parfaitement en harmonie, selon lui, avec la dignité dont il était revêtu.

Gravement, il écouta le récit de Georges

Auvray ; après quoi, hochant la tête d'un air important, il dit, fixant sur le minotier un regard perçant:

— Donc, monsieur Auvray, il n'y avait pas longtemps que cet argent était en votre possession ?...

— Je l'ai touché à la fin de l'après-midi.

— Je vous ai bien compris, vous n'escomptiez guère cette rentrée ?

— En effet, repartit Georges, mais je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

— Simplement à ceci : que personne, sauf les gens appartenant à votre entourage immédiat, ne savait que vous déteniez pareille somme en votre bureau ?

Georges Auvray s'inclina :

— C'est cela même, monsieur le juge,

Pendant ce temps, les inspecteurs de police examinaient la serrure de la porte donnant dans le vestibule, ainsi que celle donnant accès dans le corps de logis et dominant le perron.

CHAPITRE III

Les policiers vérifièrent les serrures de la porte mettant en communication le bureau de M. Auvray et la chambre d'Irène, puis celle du meuble ayant contenu la serviette.

Toutes étaient en parfait état, aucune n'avait été fracturée.

C'est ce que les agents revinrent dire au juge d'instruction.

Dans ces conditions, l'hypothèse par laquelle le vol aurait été commis par un familier appartenant à l'entourage du minotier recevait une nouvelle confirmation.

Le malfaiteur s'était glissé à l'intérieur des bâtiments en se servant vraisemblablement d'un trousseau de fausses clefs.

Quant à espérer relever ses empreintes sur le chambranle des portes ou sur les meubles, il n'y fallait malheureusement point songer.

En effet, depuis le matin, nombre de personnes avaient circulé dans la pièce en question, bouleversant les tiroirs, déplaçant les meubles.

— Voilà qui est vraiment bizarre, murmura M. Daumas, d'un ton singulier. Qu'en pensez-vous, monsieur Auvray ?...

— Ma foi, monsieur, je ne sais trop, murmura ce dernier.

Le juge eut une moue des lèvres qui voulait être un sourire ironique.

— Pour moi, reprit-il, après un instant, le vol n'a pu être commis que par un de vos intimes.

Georges eut un sursaut :

— Allons donc, monsieur ? Ma femme, ma fille et moi, résidons seuls, la nuit, en cet appartement dont les portes sont hermétiquement closes et, dans ces conditions...

A ce moment on frappa discrètement à la porte et presque aussitôt celle-ci s'ouvrit, livrant passage à Mme Auvray, laquelle tenait sa fille par la main.

La jeune femme, s'étant éveillée depuis peu, venait souhaiter le bonjour matinal à son mari ; en reconnaissant le procureur de la République, elle s'arrêta, quelque peu interdite, cependant qu'Irène considérait les assistants avec de grands yeux étonnés.

— Excusez-moi, messieurs, si je vous dérange...

— Nullement, chère amie, riposta Georges. Seulement un grand malheur vient de nous frapper... Cette nuit, on a cambriolé mon bureau.

— Oh ! murmura Mme Auvray en reculant d'un pas, est-ce possible ?...

M. Daumas, qui ne la perdait pas des yeux, intervint vivement.

— Nous sommes persuadés que le coup a été fait par l'un des familiers de M. Auvray. N'avez-vous rien remarqué qui pût éclairer la Justice, madame ?...

— Non, balbutia la malheureuse femme devenue très pâle, car elle n'ignorait point quel besoin urgent son mari avait besoin de cet argent.

A cet instant, une voix se fit entendre, résonnant timidement dans le grand silence qui s'était fait, et Irène s'avança, disant ;

— Moi, monsieur, je sais quelque chose...

Pour le coup, tous les yeux se portèrent sur la fillette, devenue plus rouge qu'une cerise.

— Quoi, tu connais mon voleur ? demandait M. Auvray, cependant que le procureur de la République laissait échapper un geste d'étonnement.

Seul, M. Daumas était demeuré impassible ; d'un signe impérieux de la main, il imposa silence à Irène.

— Ne répondez pas, ma petite amie ; c'est à moi qu'il appartient de conduire cet interrogatoire. Retirez-vous, monsieur Auvray, ainsi que votre femme, je vous rappellerai quand j'aurai besoin de vous.

Ce fut prononcé d'un ton tranchant qui n'admettait pas de réplique ; aussi, bien que l'attitude du juge d'instruction lui semblât quelque peu dénuée de courtoisie, Georges n'insista-t-il point et, la minute suivante, Irène se trouvait seule avec les magistrats.

— Mon enfant, fit alors M. Daumas, d'un ton sévère, n'oubliez pas que la Justice finit toujours par connaître la vérité et qu'il ne sert de rien de lui mentir. En ne disant pas tout ce que vous savez, vous vous exposez à être conduite en prison...

— Mais je ne demande pas mieux que de vous renseigner, s'écria la fillette. Et puis, monsieur, si vous me connaissiez, vous sauriez que je ne mens jamais. Papa et maman peuvent vous le dire.

Elle était véritablement indignée ; aussi, M. Buisson qui ne comprenait pas très bien où voulait en venir son collaborateur, crut-il devoir la calmer.

— Ma petite, M. Daumas apprendra à vous connaître et, sous peu, il sera convaincu que vous êtes une brave petite fille.

Et, se penchant à l'oreille du magistrat, le procureur ajouta :

— Que diable soupçonnez-vous donc, mon cher, vous traitez les membres de la famille Auvray ainsi que des coupables.

— Vous verrez, laissez-moi faire, sourit le magistrat, d'un air important.

Sur ce, revenant à Irène, il reprit :

— Maintenant, nous vous écoutons.

D'une voix nette, claire, l'enfant conta ce qui s'était passé durant la nuit, c'est-à-dire comment, s'étant éveillée en sursaut, elle avait entrevu un homme debout près de son lit. Elle avait voulu crier, appeler, mais elle n'en avait pas eu la force ; l'étranger lui ayant rabattu les couvertures sur la tête, elle avait dû se rendormir immédiatement, car elle ne se souvenait plus de ce qui s'était passé ensuite.

Tandis qu'elle parlait, les assistants échangeaient des regards étonnés ; à la fin, M. Daumas, dont la satisfaction apparaissait visiblement, questionna :

— Voyons, mon amie, vous savez quel est cet homme ? Dites-nous son nom.

— Ma foi, monsieur, je l'ignore. Si je l'avais reconnu, je vous l'aurais tout de suite nommé, car c'est lui certainement qui a volé mon pauvre papa...

— Vous a-t-il paru grand ?..

Irène réfléchit une seconde.

— Je crois bien que oui, mais je n'oserais l'affirmer. Vous comprenez, monsieur, il n'y avait pas de lumière dans ma chambre...

— Veuillez nous conduire dans cette pièce.

— Rien de plus facile, c'est tout à côté.

Et Irène, passant dans le bureau de son père, ouvrit la porte donnant dans sa chambre.

— De mieux en mieux, murmura M. Daumas, en caressant son menton rasé, ce qui, chez lui, révélait une jubilation intense.

Maintenant, il accablait de questions la fillette, la faisant s'étendre sur son lit, préciser la place qu'occupait l'inconnu.

Il parvint ainsi à établir que ce dernier devait venir du côté du salon voisin, lorsque Irène s'était éveillée.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il enfin. Le voleur n'est pas arrivé de l'extérieur, il était dans l'appartement.

Et se tournant vers les agents :

— Faites rentrer M. et Mme Auvray, ordonna-t-il.

— Mon cher, crut devoir dire le procureur de la République, dont la physionomie se rembrunissait, je crois deviner votre pensée. Prenez garde à ce que vous allez faire, ne concluez pas trop vite ; les apparences sont souvent trompeuses et...

— N'ayez crainte, je sais où je vais, coupa M. Daumas.

Et, comme à cet instant, les parents d'Irène rentraient, il ordonna à Georges :

— Monsieur, mettez-vous ici, là, près de la tête du lit de cette enfant.

Le minotier obéit, non sans marquer quelque stupeur ; alors se courbant vers Irène, toujours étendue sur sa couche, M. Daumas reprit, scandant les mots :

— Allons, ma petite, avouez que c'est votre père que vous avez vu cette nuit.

— Mais non, ce n'est pas papa, cria Irène, en se redressant tout d'une pièce. Mon papa n'a pu se voler lui même.

Quant à Georges Auvray, il recula d'un pas et, fixant sur le juge d'instruction un regard étincelant, il dit, d'une voix tremblante :

— Ah ça ! monsieur, qu'imaginez-vous donc ? J'ai peur de vous comprendre...

— Votre fille vient de formuler ma pensée aussi nettement que j'aurais pu le faire moi-même, riposta M. Daumas. Oui, Monsieur Auvray, c'est vous qui, vous trouvant très gêné, avez simulé un vol, de façon à justifier l'impossibilité dans laquelle vous allez vous trouver de faire face à vos échéances.

En entendant ces terribles paroles, l'infortuné Auvray était demeuré un instant comme abasourdi ; sa maison s'effondrant brusquement sur sa tête l'aurait moins assommé que ne le fit cette déclaration inattendue.

— Oh ! bégaya-t-il enfin, vous ne parlez pas sérieusement. Je suis un honnête homme...

— Jusqu'ici, vous l'avez été, en effet...

— Père, père, ce n'est pas toi, je le jure, clama Irène en se jetant au cou du malheureux.

Quant à Mme Auvray, plus pâle qu'une morte, elle considérait cette scène d'un regard hébété.

— Vous entendez ma fille, monsieur le juge ? Elle vous jure que je suis innocent. Douterez-vous de l'affirmation de cette pauvre petite ? reprenait Georges, d'une voix désespérée.

— Cette enfant est très intelligente, elle a deviné qu'un mot de plus de sa part et vous étiez perdu. Aussi s'efforce-t-elle d'atténuer l'effet de sa déposition, répartit le juge.

— Monsieur, vous vous égarez, vous êtes en train de commettre la plus monstrueuse des erreurs, je vous l'atteste...

Et, se tournant vers Irène, pâle, tremblante, le minotier reprit, serrant entre les siennes les mains glacées de la pauvrette :

— Mon enfant, ma chère petite, je t'en supplie, au nom de l'affection que tu nous portes, à ta mère et à moi, rappelle tes souvenirs, dis toute la vérité.

— Père, je n'ai pas reconnu l'homme, riposta la fillette avec un accent désolé.

Au fond, elle était désespérée, car elle comprenait, mais trop tard, le parti que le juge d'instruction comptait tirer de son incomplète déposition. A cette heure, son père était perdu, déshonoré, et cela par sa faute.

Oui, c'est elle qui allait être la cause de sa ruine.

Cependant, Mme Auvray intervenait à son tour :

— Irène, nomme le coupable, tu ne peux laisser planer un pareil soupçon sur ton père.

Alors en un mouvement spontané, l'enfant se jeta à genoux devant Georges Auvray et, prenant la main paternelle, la couvrit de baisers, en balbutiant d'une voix que les sanglots étranglaient :

— Papa, mon cher papa, toi qui as toujours été si bon pour moi ; pardonne, sans le vouloir je t'ai fait bien du mal...

— Ma chérie, ne regrette rien, interrompit Georges Auvray, dont les yeux s'embuaient de larmes, jamais la vérité ne sera préjudiciable à un innocent. Tu as bien fait de parler, il ne faut pas mentir, car cela est une chose basse et vile.

L'émotion de tous était à son comble; M. Buisson, le procureur de la République, s'efforçait, mais en vain, de garder un air indifférent. Seul, le juge d'instruction demeurait impassible, comtemplant celui que, déjà, il considérait comme un accusé, d'un air triomphant.

Allons, il avait mené rondement cette affaire, et ses supérieurs ne pourraient manquer de le féliciter pour la perspicacité remarquable dont il avait fait preuve.

Certes, M. Daumas était un magistrat intègre et, pour rien au monde, il n'eût consenti à altérer la vérité, à commettre une injustice même si la chose eût dû lui rapporter de gros bénéfices, lui valoir des avantages considérables, mais comme il arrive souvent chez nombre de juges, la recherche du coupable avait amené en lui ce que l'on pourrait appeler une déformation professionnelle.

Son esprit, naturellement soupçonneux, et qui avait déjà tendance à vouloir interpréter les choses en un certain sens, à formuler des conceptions peu favorables au reste de l'humanité, ne l'y incitait que trop.

Il est de ces gens qui, dans les paroles d'un interlocuteur quel qu'il soit, cherchent à deviner ce qu'on ne dit point, ce qu'on n'a jamais pensé, qui, dans une lettre veulent à toute force lire, entre les lignes, des idées, des insinuations que l'auteur de la missive n'avait point songé à y mettre.

M. Daumas était de cette espèce dans laquelle se recrutaient jadis les grands inquisiteurs et le pauvre Georges Auvray jouait vraiment de malheur d'être tombé sur lui.

— Ainsi, monsieur Auvray, vous continuez d'affirmer votre innocence? demanda enfin M. Daumas.

« Soit, je vais donc poursuivre mon enquête.

A ce moment, les gendarmes de Vandeuil, mandés téléphoniquement, arrivaient au nombre de quatre ; deux d'entre eux reçurent l'ordre de veiller sur le minotier que l'on isola dans un bureau situé hors de la maison. Après quoi, le juge d'instruction entreprit d'interroger tous les habitants de Moulin-Vieux.

Quant à Irène, elle avait suivi sa mère dans sa chambre. Comme la pauvre femme, atterrée par le terrible coup qui, à cette heure, frappait son époux, se laissait tomber dans un fauteuil et là le visage caché dans les mains, s'abandonnait à son désespoir, l'enfant vint nouer ses bras autour de son cou, en un geste d'affectueuse câlinerie.

— Petite mère, ne te désole pas ainsi ; il n'est pas possible que ce méchant juge emmène papa en prison. Bien sûr, il s'apercevra qu'il se trompe et nous le rendra, disait Irène, en mêlant ses larmes à celles de sa mère.

— Dieu t'entende, ma mignonne, soupira l'infortunée.

Pendant ce temps, une explication avait lieu entre M. Daumas et le procureur de la République.

Ce dernier, nous l'avons dit, connaissait fort bien Georges Auvray et savait de quelle honorabilité parfaite le minotier jouissait dans la région ; aussi, trouvait-il que son subordonné allait bien vite en besogne. Pour lui, il ne savait que penser.

La déposition d'Irène l'avait profondément impressionné ; de même que le juge d'instruction, il n'était pas éloigné de croire à la culpabilité de Georges Auvray, se disant que, seul, il avait pu circuler nuitamment dans l'appartement.

Pourtant, il aurait donné beaucoup pour qu'une preuve matérielle vînt étayer l'accusation.

C'est ce qu'il essaya de faire comprendre à M. Daumas, Mais celui-ci était trop fier de la perspicacité qu'il s'attribuait pour écouter les conseils de prudence qu'on lui donnait.

— Mon cher procureur, soyez bien convaincu que je procède sans haine et sans passion. Je regrette fort de ne pas être entièrement de votre avis, mais, pour moi, M. Auvray s'est volé lui-même. Mon devoir me commande de l'inculper et je n'y faillirai point, répliqua-t-il.

En dépit des précautions prises, le bruit du cambriolage s'était peu à peu répandu parmi le personnel de la minoterie et, à présent, chacun discutait la chose, les uns tenant pour Georges, les autres le déclarant coupable.

Déjà, les inspecteurs de police avaient réuni un certain nombre de personnes qui prétendaient avoir des révélations à faire : ayant appris que Rémy Auvray avait passé la nuit dans la maison, ils allèrent le chercher de la part du juge d'instruction.

Lorsque le misérable pénétra dans le salon où, la veille, il avait versé le narcotique dans les tasses de thé destinées à ses parents, il ne put, en dépit de toute sa maîtrise sur lui-même, reprimer un léger frisson ; mais il se remit vite et, s'avançant vers les magistrats qui l'attendaient, installés derrière le guéridon central, il dit, en s'inclinant :

— Messieurs, je suis à vos ordres, pourtant, je me hâte de vous dire que je ne sais rien touchant cette malheureuse affaire.

Je suis arrivé ici hier au soir ; il y avait bien des années que je n'avais vu mon frère. J'ai passé la nuit dans une chambre du premier étage, laquelle ne communique point avec cet appartement et n'ai pas entendu le moindre bruit suspect.

— Fort bien, monsieur, fit M. Daumas, mais vous avez vu enfermer les soixante mille francs dans le tiroir du bureau ?

— Certes.

— D'autre part, la situation de M. Georges Auvray était assez difficile ; ses affaires étaient très embrouillées, les dépositions de certains témoins ne laissent aucun doute à cet égard...

— Oh ! monsieur le juge, protesta Rémy, hypocritement, mon pauvre frère est un honnête homme. Je sais bien qu'il a pu se laisser tenter, vouloir gagner du temps en simulant un vol ; mais je ne croirai la chose vraie que lorsqu'elle m'aura été démontrée de façon irréfutable.

Comme on le voit, sous couleur de défendre

son aîné, le bandit allait au-devant de l'accusation et son attitude ne pouvait qu'ancrer le soupçon dans l'esprit du juge.

— C'est bien, monsieur, vous pouvez vous retirer, repliqua celui-ci. Toutefois, je vous prierai de ne point quitter Moulin-Vieux sans mon autorisation.

Sur ce, Rémy sortit dans la cour et, par une porte de service, gagna les bords de la Torine, déserts à cette heure.

Le misérable était en proie à un trouble profond, car il n'avait point prévu que Georges serait rendu responsable de son crime.

Ah! s'il avait été en son pouvoir de remettre l'argent volé où il l'avait pris, peut-être n'eût-il point hésité. Mais à présent c'était chose impossible. Pillet avait dû quitter Vandeuil par le train du matin et devait être déjà à Paris. Quant à supposer qu'il consentirait à le restituer, c'était là une hypothèse que le banquier savait irréalisable.

Non, il fallait que l'affaire suivît son cours, quoi qu'il pût arriver; il ne pouvait rien tenter pour enrayer la marche de la Justice.

— Après tout, tant pis, Georges se débrouillera, murmura-t-il en haussant les épaules.

Et, bien décidé à jouer son rôle infâme jusqu'au bout, il regagna la minoterie.

Durant son absence, un accident inattendu s'était produit: un nouveau témoin s'était présenté, amené par les inspecteurs de police.

C'était le père Lampué.

A l'aube, le braconnier avait relevé ses lignes, puis, porteur du poisson ainsi pêché, il s'était rendu dans un cabaret de Vandeuil où il savait pouvoir le vendre à bon compte.

Là, il avait appris le cambriolage de Moulin-Vieux, car toute la ville s'en entretenait à cette heure.

A mots couverts, le braconnier avait laissé sous-entendre qu'il en savait long sur cette affaire et la chose étant parvenue aux oreilles des policiers, ceux-ci étaient venus le quérir en dépit de ses vaines protestations.

Lorsque Nestor Lampué se trouva en face de M. Daumas, il aurait bien voulu pouvoir rattraper ses sots bavardages; mais, hélas! il était trop tard; aussi faisant contre mauvaise fortune bon cœur, résolut-il de dire la vérité, tout au moins en ce qui concernait ce qu'il avait vu.

— Voilà, monsieur le juge, ne pouvant dormir, j'étais venu me promener au bord de la Torine. C'est alors que j'aperçus M. Georges Auvray qui, sortant par une fenêtre du premier étage, gagnait le barrage en se glissant le long de sa corniche. Il traversa ainsi la rivière et disparut dans le bois, expliqua-t-il. Quelques minutes plus tard, je le vis rentrer chez lui par le même chemin.

— Eh bien! que vous disais-je, s'écria M. Daumas en se tournant vers le procureur de la République, la voilà bien la preuve que vous réclamiez. Georges Auvray est allé cacher l'argent dans quelque taillis. Il ne pouvait prévoir que des yeux l'épiaient dans l'ombre. Je vais le confronter avec cet homme.

M. Buisson poussa un soupir, il n'avait rien à répondre à cela.

Des agents furent envoyés dans le bois avec ordre de l'explorer de fond en comble, puis M. Dumas prescrivit d'amener Georges Auvray qui apparut bientôt entre deux gendarmes.

Lorsqu'il entendit le récit de Lampué, le minotier ne fut pas maître d'un mouvement d'indignation.

— Vous mentez, père Lampué, ce n'est pas moi que vous avez vu, s'exclama-t-il avec violence, je ne vous aurais pas cru capable de commettre une pareille infamie.

— Voyons, mon brave, est-ce bien M. Auvray que vous avez vu? insista le procureur de la République.

Le braconnier resta un instant silencieux, considérant avec attention le prisonnier; il eût de beaucoup préféré être à cent lieues de là; mais M. Dumas veillait et il lui fallait répondre.

— Que voulez-vous, monsieur Auvray, je suis fâché de vous faire tort, mais pour dire la vérité, c'est bien vous que j'ai vu traverser la Torine cette nuit, répliqua-t-il.

Georges eut un geste désespéré; cette fois, il ne le comprenait que trop, sa perte était certaine.

— Faites donc de moi ce que vous voudrez, messieurs, Dieu qui nous voit nous jugera, prononça-t-il avec accablement.

Cependant, M. Buisson venait d'entraîner le juge d'instruction à l'écart, et, là, s'efforçait de lui démontrer qu'il était impossible d'arrêter Georges Auvray, En effet, ce dernier n'avait fait que se voler lui-même; dans ces conditions, la justice ne pouvait guère intervenir, d'autant qu'en dépit de toutes les recherches, on n'avait pu découvrir, dans le bois, l'endroit où l'on supposait que les 60 000 francs avaient été enterrés.

M. Daumas finit par en convenir et, revenant vers le prisonnier :

— Monsieur, par considération pour les vôtres qui ont toujours joui de l'estime générale, nous ne pousserons pas plus loin cette affaire.

Mais je vous en avertis, la justice aura l'œil sur vous, et si vous provoquez une nouvelle intervention de notre part, cela pourrait vous coûter cher.

Georges ne répondit point, il était effondré. Accusé, dépouillé, il sentait bien qu'à présent rien ne pourrait le sauver de la faillite; aussi, laissa-t-il partir les magistrats sans prononcer une parole.

Lorsque Rémy revint au salon, il trouva son frère qu'entouraient Mme Auvray et Irène.

— Mon bon Rémy, fit Georges, j'espère que tu ne doutes point de moi; aussi n'ai-je d'espoir qu'en toi, j'ai besoin d'argent pour mes échéances de fin de mois, sinon...

— Jamais je ne secourrai un homme qui a failli nous déshonorer, coupa le banquier en feignant la colère; désormais, je ne te connais plus. Avant une heure, j'aurai quitté cette maison dont, de ma vie, je ne franchirai le seuil.

Et, tandis que Georges, éperdu, tentait une nouvelle protestation, le misérable, sans vouloir en entendre davantage, quitta l'appartement. Quelques minutes plus tard, il montait en auto et reprenait à toute vitesse le chemin de Paris.

— Oh! père, ne te désole pas, murmura Irène, mon oncle a été méchant, mais nous t'aimons bien, maman et moi. Nous savons que tu n'es pas un voleur.

CHAPITRE IV

— Bonsoir, maman, murmura Irène.

Mme Auvray, qui déjà refermait la porte derrière sa fille, enveloppa cette dernière d'un regard attentif et inquiet comme seules les mères savent en avoir pour leurs enfants.

— Bonsoir, ma chérie, répliqua-t-elle en effleurant d'un baiser le front pur de la jeune fille.

Puis un lourd et douloureux silence s'établit entre les deux femmes.

Avec des gestes lassés, Irène quittait son manteau, son chapeau, les déposant sur un meuble placé sur l'un des panneaux de la minuscule antichambre; après quoi, sans même jeter un coup d'œil à la glace ainsi que l'eût fait la jeune fille la moins coquette, elle rejoignit sa mère qui déjà avait regagné la salle à manger voisine.

Installée en son fauteuil, Mme Auvray avait repris sa broderie et ses doigts diligents s'activaient, afin de rattraper les quelques minutes perdues.

Ah! ces jolies broderies, orgueil des femmes riches, saura-t-on jamais ce qu'elle représentent de veilles, ce qu'elles ont coûté de larmes.

— Allons, ma pauvre enfant, je vois bien à ta physionomie que les nouvelles sont mauvaises et qu'aujourd'hui, pas plus qu'hier, tu n'as trouvé du travail, murmura Mme Auvray.

Il y a sept ans déjà que le mystérieux vol de Moulin-Vieux avait eu lieu et bien des événements s'étaient passés depuis.

En dépit de toutes ses démarches, Georges Auvray n'avait pu éviter la faillite; ceux-là mêmes qui, la veille encore, se disaient ses meilleurs amis, lui avaient fermé leur porte; se rangeant au nombre de ses plus acharnés adversaires.

Traqué par ses créanciers, méprisé de ses concitoyens, le malheureux avait dû vendre sa minoterie à vil prix et, désespéré, il avait quitté le pays, se rendant en Amérique du Sud avec les siens.

Là, au moins, personne ne le connaîtrait et, en travaillant, il espérait refaire sa fortune.

Mais, hélas! le succès n'avait pas couronné ses efforts; après plusieurs années de lutte, Georges Auvray était mort laissant sa femme et fille sans ressources. Mme Auvray avait décidé, alors, de rentrer à Vandeuil; elle n'avait plus de famille, on ne devait point se souvenir d'elle et puis, elle était si changée, elle était si vieillie que nul ne la reconnaîtrait, bien certainement.

Ainsi, elle pourrait tout au moins finir sa vie dans le pays où elle avait vu le jour.

Quant à Irène, c'était à présent une belle jeune fille de dix-neuf ans, un peu frêle et de santé délicate peut-être, mais douée d'une vive intelligence et d'une énergie bien au-dessus de son âge.

Elle n'avait pas cru devoir s'opposer au désir maternel et c'est ainsi que, deux mois auparavant, la mère et la fille étaient revenues à Vandeuil.

Comme l'avait supposé Mme Auvray, personne ne les avait reconnues, d'autant que nul ne se souciait encore des anciens maîtres du Moulin-Vieux.

Mme Auvray, qui se faisait appeler Mme Germain de son nom de jeune fille, avait loué à l'entrée de la ville, une modeste maisonnette composée de trois pièces et entourée d'un jardinet; Irène s'était mise en devoir de trouver un emploi, car le peu d'argent rapporté d'Amérique touchait à sa fin.

Malheureusement, ce n'était point là chose facile et, chaque soir, la pauvrette rentrait, devant avouer l'inutilité de ses tentatives.

Or, ce jour-là elle semblait plus triste, plus accablée que d'ordinaire; de là, la réflexion de Mme Auvray.

Il y eut un instant de pénible silence qu'Irène rompit enfin.

— Ecoute, mère chérie, fit-elle en s'approchant de la bonne dame, c'est à ton cœur que je m'adresse, donne-moi un conseil, j'en ai grand besoin. Tantôt comme je passais devant une exploitation du voisinage; j'ai lu une affiche apposée sur la porte ; on demandait une jeune fille connaissant la comptabilité et la dactylographie.

— Eh bien, fit Mme Auvray, très étonnée, il me semble que ce sont là des choses que tu connais.

— Certes, mais avant de me présenter, j'ai voulu te consulter. La maison en question n'est autre que la minoterie du Moulin-Vieux. Actuellement elle est dirigée par un nommé Pillet, qui acheta l'exploitation dirigée par mon père.

— Je te comprends, ma pauvre enfant, tu avais peur qu'il me soit pénible de te voir en cette maison, où nous avons été malheureux, murmura la mère, cependant qu'une expression douloureuse passait sur son visage pâle qu'encadraient des bandeaux prématurément blanchis.

Que veux-tu? nous n'avons point le choix. Va travailler à Moulin-Vieux, puisque là seulement, tu peux gagner notre pain.

Pourtant, si quelque jour tu entendais mal parler de ton père, jure-moi que tu ne douteras jamais de lui. Vois-tu, il fut toujours le meilleur et le plus honnête des hommes...

— Oh! mère, je partage ta conviction. J'étais bien jeune lorsque nous quittâmes le pays, mais je me souviens de tout ce qui s'est passé comme si c'était hier.

Oui, mon père fut une victime et je te jure

que rien ne viendra effacer le souvenir ému et respecteux que je garde de lui.

— Tu es une brave enfant, murmura Mme Auvray, en effleurant d'un baiser le front d'Irène qui s'était agenouillée près d'elle,

Longtemps, la mère et la fille causèrent ainsi du cher disparu, dont l'image demeurait vivace au fond du cœur; puis, la bonne dame, s'efforçant de prendre un ton enjoué, déclara qu'il était temps de dîner et, se levant, elle mit le couvert.

Ce soir-là, Irène mangea à peine et se retira de bonne heure dans sa chambre; pourtant, elle ne dormit guère. La pensée que, le lendemain, elle se retrouverait dans les lieux où son père avait tant souffert, avait été abreuvé d'outrages, cette pensée lui était infiniment douloureuse.

Cependant, il n'y avait pas moyen de faire autrement, si elle ne voulait point que sa mère adorée connût bientôt la plus affreuse misère.

Au petit jour, elle s'endormit enfin et, vers huit heures, après un bref sommeil fiévreux, elle quittait la maison maternelle.

Moins de vingt minutes plus tard, elle franchissait la grande porte de la minoterie; tout d'abord elle ne se reconnut pas. De nouveaux bâtiments avaient été édifiés en bordure de la cour centrale et le corps de logis principal qui, jadis, servait d'habitation au minotier ainsi qu'à sa famille, avait été transformé en bureau.

Sur le conseil d'un employé qui, la plume à l'oreille, vérifiait le chargement de nombreux camions arrêtés dans la cour, Irène se dirigea de ce côté et le cœur lui battait fort en gravissant le perron de la maison où s'était écoulée sa première enfance.

A présent, elle y entrait en inconnue, les lieux jadis si familiers étaient habités par d'autres.

Dans le vestibule, un garçon de bureau à l'air rogue l'interpella :

— Je viens me présenter en qualité de comptable dactylographe, répliqua Irène d'une voix étranglée.

— Bon, adressez-vous à M. Govin, la deuxième porte à gauche.

Irène Auvray tressaillit en entendant ce nom, allait-elle donc se retrouver en face de l'ancien caissier de son père ?... Une seconde, elle sentit son courage l'abandonner; mais la pensée de sa mère lui rendit toute son énergie et, sans plus hésiter, elle gagna la porte indiquée.

Elle se trouva alors dans une vaste pièce qui, autrefois, servait de lingerie aux hôtes de Moulin-Vieux.

A cette heure, elle était meublée de bureaux et de cartonniers; cinq ou six employés, dont une jeune fille installée devant une machine à écrire, y travaillaient.

A l'entrée de la nouvelle venue tous levèrent la tête.

— M. Govin ? questionna Irène en s'avançant.

Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui annotait le courrier, répondit très aimablement.

— C'est moi, mademoiselle, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Bon, pensa Irène avec soulagement. Le père Govin avait un fils nommé Charles, autant que je m'en souviens. Ce doit être lui.

Charles Govin avait travaillé jadis comme petit commis à la minoterie; sans doute, après le départ de Georges Auvray, avait-il continué à faire partie de la maison. Maintenant, Irène croyait le reconnaître; c'était le même front large, ombragé de cheveux châtains, les mêmes yeux noirs au regard franc et intelligent.

Comme le jeune homme lui souriait, la pauvre Irène Auvray reprit quelque assurance et ce fut très clairement qu'elle exposa le but de sa visite, ajoutant qu'en plus de la comptabilité elle connaissait à fond la langue espagnole.

— Ma foi, mademoiselle, cela pourra nous être très utile ici, car nous faisons pas mal d'affaires avec la Péninsule et l'Argentine, répliqua Charles Govin avec rondeur. Vous aurez 750 francs par mois pour débuter, installez-vous près de moi et, tout à l'heure, je vous présenterai à M. Pillet, notre patron.

Irène s'empressa d'obéir, tout en remerciant; là-bas les autres employés souriaient de sa gaucherie, cependant que la jeune dactylographe murmurait entre ses dents :

— Elle n'a pas l'air bien débrouillarde, celle-là. Nous pouvons nous attendre à ce qu'elle fasse nombre d'erreurs. Bah ! après tout, peu m'importe, si M. Govin se fait secouer par le patron, ce sera bien fait pour lui.

En effet, Cécile Vermont, tel était le nom de la jeune personne en question, jalousait fort Charles Govin. Fille du surveillant en chef de la minoterie, elle était logée dans un pavillon voisin et, très ambitieuse, elle aurait voulu diriger le bureau des comptables.

M. Pillet en ayant décidé autrement, elle ne pardonnait point à Charles la faveur dont il avait été l'objet.

Cependant Irène s'était mise au travail, écoutant avec attention les explications que lui donnait Charles Govin.

Vers dix heures, Eugène Pillet fit son entrée dans le Bureau.

C'était toujours le même long et maigre personnage, à l'inquiétante physionomie, au regard sournois.

Grâce aux 60 000 francs volés par Rémy, la banque de la rue Taitbout avait pu être sauvée du naufrage; même elle avait réalisé quelques bénéfices, si bien que les deux coquins avaient décidé de racheter à bas prix la minoterie de Georges Auvray.

Pillet en prenait la direction, Rémy ne voulant pas figurer en nom; le succès avait souri aux deux misérables, surtout à Rémy Auvray lequel, à présent, occupait à Paris, dans le monde de la finance, une haute situation. Jamais il n'était revenu à Vandeuil, laissant son associé gérer Moulin-Vieux ainsi qu'il l'entendait.

Eugène Pillet jeta à peine un coup d'œil sur la nouvelle employée qu'on lui présentait, se contentant de dire :

— Très bien, monsieur Govin, si cette jeune fille fait votre affaire, gardez-la, mais si elle commet une gaffe, c'est à vous que je m'en prendrai.

Sur ce, pivotant sur ses talons, il quitta le

bureau en sifflotant, laissant Irène quelque peu interdite.

— Bah! le patron n'est pas commode, mais vous vous ferez à ses façons, sourit Charles Govin, d'un air encourageant. J'ai confiance en vous et je suis bien sûr que vous ne m'attirerez pas d'ennuis.

— Oh! je vous le promets, s'exclama Irène, à qui la physionomie franche et ouverte de son compagnon était infiniment sympathique.

Il paraît que celui-ci éprouvait les mêmes sentiments vis-à-vis de sa nouvelle collaboratrice, car il lui tendit amicalement la main.

— C'est entendu, nous serons bons amis, j'en ai la conviction, mademoiselle Germain, déclara t-il d'un ton enjoué.

— Certes, approuva celle-ci, cependant qu'une fugitive rougeur empourprait son visage.

Elle se sentait infiniment troublée sans savoir pourquoi, d'autant que, là-bas, Cécile Vermont ne les quittait pas des yeux, fixant sur elle un regard ironique.

Aussi, Irène se hâta-t-elle de se mettre à la besogne, rompant un entretien qui lui causait une gêne profonde.

Maintenant, Charles Govin lui expliquait ce qu'elle aurait à faire et, peu à peu, la jeune fille se remettait, se laissant bercer par cette voix chaude, au timbre sympathique, se prenant à espérer qu'elle touchait enfin au terme de ses misères.

Certes, elle était pleine de bonne volonté et, si elle ne donnait pas toute satisfaction à son nouveau chef, ce ne serait vraiment point de sa faute...

A dater de ce jour, une vie nouvelle commença pour Irène. Très vite elle s'était mise au courant de la besogne qui lui incombait et elle s'en acquittait fort intelligemment, ce qui avait achevé de lui conquérir l'amitié de Charles Govin.

Maintenant les deux jeunes gens étaient devenus d'excellents camarades et, chaque jour, ils faisaient ensemble le chemin séparant la minoterie de leurs domiciles respectifs.

Pourtant Irène n'avait pas cru devoir révéler à son nouvel ami sa véritable identité et, comme on ne lui avait pas réclamé ses papiers lors de son entrée à Moulin-Vieux, elle continuait à être pour tous Mlle Germain.

D'autre part, Mme Auvray, craignant d'être reconnue par le jeune homme, jamais Irène n'avait prié Charles de venir chez elle.

Peu à peu, par le fils de l'ancien caissier de Georges Auvray, Irène avait appris ce qui s'était passé à Moulin-Vieux durant les sept années où sa mère et elle étaient restées loin de Vandeuil.

Le père Govin était mort depuis quatre ans et sa place était à présent occupée par un nommé Mulot, colosse à la face de brute, que Pillet avait amené de Paris.

Quant au nouveau directeur de Moulin-Vieux, il menait une existence retirée, fréquentant peu de monde et ne quittant guère l'élégant chalet qu'il s'était fait construire à l'extrémité de la propriété.

— Le patron est un original, c'est certain, disait volontiers Charles Govin, en parlant de lui, mais, que voulez-vous, cela ne nous regarde pas. Fréquemment il se rend à Paris, en automobile, pour traiter des affaires; en définitive, je crois qu'il gagne beaucoup d'argent.

Si Pillet allait si souvent dans la capitale, c'était pour se concerter avec Rémy Auvray, auquel il versait la moitié des bénéfices réalisés, mais le chef comptable ignorait, bien entendu, cette particularité.

Irène se faisait parfaitement à sa nouvelle existence et elle se serait déclarée volontiers satisfaite, si elle n'avait pas remarqué la haine sournoise et tenace dont Cécile Vermont semblait la poursuivre.

En effet, si les autres employés du bureau traitaient leur nouvelle collègue en bons camarades, Cécile, elle, par contre, ne manquait jamais une occasion de lui créer des difficultés.

Agée d'une vingtaine d'années, assez jolie avec ses épais cheveux bruns et ses grands yeux marron au regard lumineux, la dactylographe cachait, sous un air insouciant, un caractère aigri et des instincts méchants, surprenants chez une aussi jeune fille.

Elle habitait, avec son père, un ancien douanier d'une probité scrupuleuse, un petit pavillon récemment édifié, un peu au dessus du barrage de la Torine et donnant directement sur la rivière.

Elle nourrissait la même animosité à l'égard de Charles Govin et l'amitié des deux jeunes gens n'avait fait que décupler ses mauvais sentiments.

Cécile s'était juré de les faire renvoyer et, pour commencer, elle s'était attaquée à Irène.

Tout d'abord, cette dernière avait tenté d'amadouer sa collègue, mais vite, elle avait compris qu'elle ne la désarmerait point facilement, aussi, à présent, sur le conseil de Govin, se tenait-elle sur ses gardes.

Cependant, juillet s'achevait; à Moulin-Vieux, on travaillait ferme, car Pillet était en train de conclure de gros achats de blés en Argentine, ce qui valait à Irène, chargée de la correspondance espagnole, un surcroît de besogne.

Ce matin-là, comme neuf heures sonnaient à la grosse horloge suspendue au mur du bureau, Eugène Pillet entra en coup de vent.

— Mademoiselle Germain, s'écria-t-il dès le seuil, qu'avez-vous fait du dossier de la maison Pérez, de Buenos-Ayres? Il y a là une lettre très importante, m'annonçant le prix du blé de la nouvelle récolte, on ne peut mettre la main dessus.

— Mais, monsieur, je vous ai fait tenir ces pièces hier soir, ainsi que vous me l'avez ordonné. Le garçon vous a porté une douzaine de dossiers dont celui de la maison Pérez, répliqua Irène, sans remarquer le mauvais sourire qui, à cet instant, errait sur les lèvres de Cécile Vermont.

En effet, mieux que personne, la dactylographe savait à quoi s'en tenir sur la disparition du dossier, car, la veille, profitant d'un instant où la jeune fille avait le dos tourné, elle l'avait subtilisé dans la pile.

Cependant, Pillet, la face cramoisie de colère, ripostait :

— Apprenez, mademoiselle, que lorsque j'affirme une chose, c'est qu'auparavant je me suis assuré de son exactitude.

« Les pièces manquent, sans celaje ne vous les réclamerais pas. J'entends que vous les ayez retrouvées d'ici ce soir, sinon, je verrai à aviser.

Et, sans en écouter davantage, le patron sortit, claquant les portes.

Irène était restée interdite, car elle comprenait que, si le dossier ne se retrouvait point, elle serait impitoyablement congédiée; son ami Govin, en lui posant la main sur le bras. l'arracha à sa morne stupeur.

— Voyons, mademoiselle, ne vous frappez pas; le dossier ne saurait avoir disparu définitivement. Peut-être s'est-il trouvé pris, par erreur, avec d'autres paperasses. Cherchez-le donc tout de suite.

— Mais j'ai du travail en cours...

— Ne vous en préoccupez pas, ces messieurs et moi le ferons pour vous.

Silencieusement, Irène serra la main de son ami et, aussitôt, commença les recherches.

Mais ce fut en vain qu'elle fouilla tous les cartonniers, elle ne découvrit point le dossier Pérez. Le garçon de bureau, interrogé, déclara ne rien savoir à ce sujet, aussi, en désespoir de cause, la jeune fille finit-elle par monter au premier étage où les archives de la maison étaient conservées.

Il se pouvait, en effet, qu'on l'eût porté là avec d'autres papiers.

Déjà, Irène avait inventorié le contenu de nombreux cartons et visité plusieurs chambres, lorsqu'elle arriva enfin dans une vaste pièce au parquet poussiéreux.

La jeune fille était réellement désolée, car elle commençait à comprendre que ce n'était point là une simple erreur et que, bien certainement, il y avait de la malveillance en tout ceci; à plusieurs reprises, l'image de Cécile Vermont s'évoqua devant ses yeux avec son sourire ambigu, son regard ironique et méchant.

Mais, toujours, elle avait repoussé le soupçon qui l'effleurait.

— Pourquoi cet jeune fille voudrait-elle me faire perdre ma place?

« Elle ne m'aime point, certes, pourtant, de là à conclure qu'elle ait commis une aussi mauvaise action, il y a loin, se répétait-elle, tout en poursuivant fiévreusement sa besogne.

Il était près de six heures; en songeant que bientôt il lui faudrait redescendre et avouer son échec à M. Pillet, Irène sentait une sueur mouiller ses tempes.

Aussi, s'acharnait elle, bouleversant les casiers, les paquets de chemises de carton.

— Rien ici, murmura-t-elle avec découragement, je suis donc maudite.

Ce disant, la malheureuse Irène s'appuyait contre la muraille ; dans ce mouvement, elle remarqua qu'une mince rainure, indiquant la présence d'une porte, coupait le papier de tenture, juste devant elle, dans ce coin à demi obscur. Bien mieux, elle aperçut presque aussitôt le trou de la serrure; évidemment, un placard existait en cet endroit.

— Si par hasard, mon dossier était là... s'exclama Irène, soudain redressée.

Elle n'avait point la clé permettant d'ouvrir cette issue et elle allait descendre la demander au garçon de bureau qui devait la posséder, lorsqu'une idée subite lui traversa son cerveau ; qui sait si celle ouvrant le placard de sa chambre ne s'y adaptait point ?

Toutes ces serrures sont à peu près faites sur le même modèle.

Déjà, Irène faisait l'essai projeté ; celui-ci fut couronné de succès et, instantanément, l'huis tourna sur ses gonds en grinçant.

Le placard était rempli de vieux papiers ; anciens registres de comptabilité, vieilles factures, s'amoncelaient à même le sol. Irène Auvray, s'étant agenouillée, entreprit de les reconnaître ; elle fourrageait à deux mains dans le tas, attirant à elle des piles de vieux bouquins, lorsque, soudain, ses doigts s'appuyant sur une aspérité de la muraille, cette dernière fléchit brusquement.

Presque aussitôt, un claquement sec se fit entendre, indiquant qu'un ressort venait de jouer et une partie du panneau formant le fond du placard pivota sur un axe invisible, découvrant ainsi une ouverture étroite et basse.

— Une porte, murmura la jeune fille stupéfaite, qu'est-ce que cela signifie ?

Jamais elle n'avait ouï-dire par ses parents qu'un passage secret existât, reliant le premier étage et le rez-de-chaussée de leur ancienne demeure ; pourtant, celui-ci ne pouvait être de construction récente.

Le papier et la peinture dont étaient recouverts les murs du placard, remontaient évidemment à bien des années en arrière.

De plus en plus intriguée, Irène allongea le bras dans l'ouverture sombre qui s'offrait et bientôt elle reconnut que les marches d'un escalier s'amorçaient en cet endroit.

— Bizarre, vraiment bizarre, murmura-t-elle en se redressant.

Sa préoccupation était si vive que, pour le moment, elle ne songeait plus au dossier Perez ; sa première pensée fut de courir prévenir M. Pillet.

Brossant, du revers de sa manche, ses vêtements couverts de poussière, elle referma prudemment l'issue secrète, puis le placard lui-même, et descendit chez le directeur.

Mais le garçon de bureau qui veillait à la porte de son cabinet l'arrêta d'un bond.

— M. Pillet vient de partir après vous avoir vainement attendue. J'allais faire de même, car je vous croyais sortie.

Allons, dépêchons-nous de filer, nous sommes les derniers et il me faut encore fermer les portes.

— Mais M. Govin....

— Monsieur Govin et les autres s'en sont allés, il est plus de six heures et demie. Combien de fois faudra-t-il vous répéter la même chose ? grogna le gardien avec humeur.

Dans ces conditions, Irène n'avait plus qu'une chose à faire : rentrer chez elle.

Demain, dès son arrivée à la minoterie, elle informerait M. Pillet de sa découverte.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille prenait à pas lents la direction de sa demeure ; dans les champs bordant la route, des paysans

achevaient de faucher des foins, cependant que dans les grands arbres les oiseaux pépiaient gaiement, semblant souhaiter le bonsoir à la promeneuse solitaire,

Mais Irène Auvray n'y prenait point garde, elle allait, le front incliné, le regard fixe, la pensée évidemment ailleurs.

Tout à coup, elle s'arrêta tout net, en murmurant :

— Mon Dieu, est-ce possible.... Serait-ce, par ce passage que, jadis, un malfaiteur parvint à se glisser dans le bureau de mon père pour voler les soixante mille francs qui s'y trouvaient enfermés ?

Brusquement, le passé s'évoquait à ses yeux, avec toute son horreur tragique.

CHAPITRE V

Durant quelques secondes, la jeune fille demeura immobile et comme hébétée.

Un flot d'aveuglante clarté inondait en quelque sorte son esprit, dissipant les épaisses ténèbres qui, depuis des années, s'y accumulaient lentement.

En un geste machinal, Irène passa sa main tremblante sur son front blême, comme si elle voulait rappeler à elle sa raison défaillante.

En son cerveau, ses idées bouleversées tournoyaient, se faisaient incohérentes et elle ne parvenait point à les coordonner, à les assembler en dépit de tous ses efforts.

A la fin, elle réussit à recouvrer un peu de maîtrise d'elle même et ce fut d'une voix basse, dont l'accent singulier la surprit, qu'elle murmura, constatant à mi-voix une évidente verité qui s'imposait.

— Oui, c'est par là ; ce ne peut être que par là.... L'Homme connaissait l'existence de ce passage et il en a usé pour dévaliser lâchement mon pauvre père, pour nous réduire à la misère, pour nous déshonorer....

Maintenant, au fond de sa mémoire, le souvenir de ce jour néfaste s'éveillait net et précis.

Elle revoyait la chambre d'enfant, que le salon familial séparait seul du bureau paternel.

En dépit des années écoulées, elle ressentait à nouveau l'impression d'angoisse qu'elle avait éprouvée au cours de la nuit, lorsqu'elle s'était éveillée, devinant la présence du malfaiteur, là, tout près de son lit.

Ah ! pourquoi n'avait-elle pu appeler à l'aide, quelle force mystérieuse l'avait paralysée à cet instant ?

Comment se faisait-il qu'elle s'était si brusquement rendormie après que le bandit l'eut emmaillotée dans ses couvertures.

Bien souvent, depuis, Irène, avait songé à ces choses, cherchant à les comprendre, mais en vain.....

Plus d'une fois elle s'était demandé si elle n'avait pas été le jouet d'un cauchemar et si la scène nocturne, contée par elle au juge d'instruction, n'avait existé que dans son imagination.

Toujours, elle avait repoussé cette supposition, refusant de l'admettre comme exacte.

Non, il y avait bien un homme cette nuit-là dans sa chambre..... Mais cet homme qui était-il ?....

Son père !....

Non, le pauvre Georges Auvray avait été le plus honnête et le plus malheureux des hommes, ce n'était pas lui qui s'était volé...

Parvenue à ce point de son raisonnement, Irène s'était toujours heurtée à cet obstacle, contre lequel s'appuyait la conviction du juge d'instruction :

Le malfaiteur n'avait pu venir du dehors, puisque toutes les portes extérieures de l'appartement étaient closes, donc, il se trouvait à l'intérieur.

Et voilà que, brusquement, cet obstacle disparaissait ; il existait un escalier secret reliant le premier étage au rez de-chaussée... Le bandit en savait l'existence et c'était par là qu'à la faveur des ténèbres, il s'était glissé dans le bureau de Georges Auvray.

La pensée d'Irène, changeant de cours, évoquait à présent l'horrible scène. Elle croyait revoir son père, pâle d'indignation se dressant enface du magistrat qui l'accusait, cependant que Mme Auvray, bouleversée, sanglotante, tendait les bras vers son époux en un geste désespere et qu'elle-même, pauvre petite, impuissante à conjurer le malheur s'abattant sur les siens, implorait la pitié du juge.

Oui, c'était elle qui, en racontant l'incident de la nuit, avait fortifié la conviction de M. Daumas ; depuis qu'elle était grande, qu'elle pouvait raisonner, Irène l'avait bien compris.

En effet, un bandit ordinaire n'eût point hésité à la frapper, afin d'assurer sa sécurité : au lieu de cela, le mystérieux voleur s'était contenté de lui rejeter les couvertures sur la tête.

Et elle n'avait rien dit, pas appelé au secours...

Tout cela était bien mystérieux, en vérité, bien invraisemblable, et le juge d'instruction, M. Daumas, était fort excusable de s'être laissé prendre à l'apparence des choses

Pouvait-il deviner qu'il y avait à Moulin-Vieux un escalier secret, puisque les propriétaires, eux-mêmes, en ignoraient l'existence ?

Des cris, des claquements de fouet, résonnant bruyamment derrière elle, arrachèrent soudainement Irène à sa douloureuse méditation et, se retournant, elle aperçut une lourde charrette chargée de foin qui s'avançait pesamment.

— Eh bien, vous dormez donc tout debout, mam'zelle, criait le conducteur, furieux d'avoir eu à arrêter son attelage.

— Excusez-moi, je pensais à autre chose, balbutia la jeune fille.

Sa physionomie avait un air si bizarre, son regard semblait tellement égaré, que l'autre partit d'un joyeux éclat de rire.

— Vous pensez à vos amours, mademoiselle... Prenez garde, cela vous jouera un mauvais tour, riposta-t-il.

Irène ne répondit pas ; d'un bond léger, elle venait de franchir le fossé bordant la route et, maintenant, elle s'éloignait rapidement, coupant à travers champs dans la direction des bois.

En effet elle avait besoin de réfléchir, la solitude lui était nécessaire pour coordonner les idées bouillonnant en son cerveau.

Moins d'un quart d'heure plus tard, assise au bord de la Torine, elle s'absorbait en de profondes réflexions.

A moins de deux cents mètres en aval, les constructions massives de Moulin-Vieux se dressaient, émergeant de la verdure ; le silence était absolu.

Seul, le murmure des eaux, très basses à cette époque de l'année et passant à peine par-dessus le barrage, troublait la tranquillité du lieu.

Mais Irène ne voyait, n'entendait rien.

A présent, une pensée nette, précise, se formulait en son esprit. Jadis, par sa déposition, elle avait contribué à faire peser sur son père l'accusation infamante ; c'était à elle qu'il appartenait de réhabiliter la mémoire du défunt, puisque le hasard semblait vouloir lui en donner le moyen.

— Il faut que je sache où conduit cet escalier; oui, il le faut, fit-elle se parlant à mi-voix.

Déjà, son parti était pris. Elle n'aurait pas la patience d'attendre au lendemain pour procéder à la reconnaissance qu'elle méditait ; c'était donc cette nuit même qu'il lui fallait vérifier l'exactitude de ses suppositions.

Mais, pour cela, il était nécessaire qu'elle pénétrât dans la minoterie. Or, ce n'était pas là chose facile.

Depuis plus d'une heure, les portes en étaient closes et Vermont, le vieux surveillant-chef, le père de Cécile, n'était pas homme à transiger avec sa consigne.

Un instant, Irène avait songé à se présenter au moulin, en alléguant qu'elle avait oublié quelque chose dans son bureau ; pourtant, presque aussitôt, elle avait repoussé ce moyen comme impraticable.

En admettant que Vermont consentît à la laisser entrer, ce qui était douteux, il l'accompagnerait bien certainement et, dans ces conditions, Irène Auvray ne pourrait mettre son projet à exécution.

— Non, je reviendrai cette nuit, murmura-t-elle. Mais comment entrer à Moulin-Vieux ?

Ces mots la firent tressaillir, car, pour la première fois, elle en arrivait à se demander comment l'inconnu avait pu s'y prendre pour réaliser son forfait.

Il avait dû se trouver dans la même situation qu'elle-même et, cependant, il avait découvert le moyen cherché.

Donc, puisque celui-ci existait, il n'y avait qu'à l'employer ?

Irène en était là de ses déductions, quand son regard tomba sur le barrage ; cette vue lui remémora la déposition du père Lambué, le braconnier.

Le vieux maraudeur ne prétendait-il point avoir aperçu Georges Auvray franchir ce passage et se glisser dans sa demeure par la corniche du premier étage ?

Bien sûr, c'était le voleur qu'il avait vu, Irène n'en doutait plus maintenant.

Quant à comprendre pourquoi Lampué accusait le minotier, c'était là un problème que la la jeune fille se réservait d'éclaircir plus tard.

Le braconnier habitait toujours le pays, sa bonne foi était évidente ; on verrait à l'interroger quand il en serait temps.

Déjà, Irène établissait son plan. Quand elle aurait acquis la certitude que le passage secret donnait bien accès dans l'appartement du rez-de-chaussée, elle préviendrait la justice,

Ce serait à elle d'élucider ce qui demeurerait encore obscur en cette ténébreuse affaire.

Cette résolution rendit tout son calme à la jeune fille et ce fut le front serein qu'elle reprit le chemin de sa demeure. Mais, dans son cœur, un espoir fou, insensé, était né.

Elle eut grand'peine à ne point prendre sa mère pour confidente.

Pourtant, elle s'y résigna, voulant éviter à la pauvre femme une émotion peut-être inutile et, prétextant une grande fatigue, elle se retira de bonne heure dans sa chambre.

Là, sa bougie éteinte, elle attendit, comptant les heures, épiant les moindres bruits.

Vers dix heures, Mme Auvray se coucha enfin et le silence régna absolu dans la maisonnette.

Irène attendit encore quelque temps, puis, incapable de maîtriser son impatience, elle se décida à agir.

Sa chambre était située au rez-de-chaussée et donnait sur le jardinet, s'étendant derrière l'habitation ; doucement, la jeune fille entr'ouvrit ses contrevents ; puis, glissant dans sa poche une bougie et une boîte d'allumettes, elle escalada lestement la barre d'appui et sauta dans l'enclos.

La nuit était claire et sereine, une de ces belles nuits d'été qui font rêver les poètes ; mais Irène n'y prenait point garde ; pour l'instant, elle avait bien d'autres idées en tête.

Etouffant le bruit de ses pas, elle contourna la maison et, la minute suivante, ayant manœuvré le loquet fermant la barrière de bois du jardin, elle se trouvait sur la grand'route.

Nous l'avons dit, Mme Auvray et sa fille habitaient à l'entrée de Vandeuil, en un lieu où les maisons étaient fort clairsemées.

Se jetant dans un chemin de traverse, Irène résolut de contourner la ville afin de ne point être aperçue.

Ainsi elle pourrait, sans encombre, gagner le pont jeté sur la Torine et passer sur l'autre rive.

Comme la demeure maternelle allait disparaître derrière un mouvement de terrain, la jeune fille se retourna et, enveloppant d'un regard plein d'amour l'humble masure où reposait sa mère, elle murmura, d'une voix attendrie :

— Dors, pauvre maman, ta fille veille et travaille à réhabiliter la mémoire de celui que tu n'as jamais cessé de pleurer...

Puis, délibérément, Irène prit sa course et se lança en avant.

Sans incident, elle atteignit le pont situé à l'autre extrémité de Vandeuil et, l'ayant traversé, elle remontait bientôt le cours de la rivière,

suivant un sentier serpentant au sommet de la berge.

Elle arriva ainsi en face de Moulin-Vieux. Devant elle, s'entrevoyait le mur du barrage que, par surcroît, un doux clapotis signalait à son attention. Au delà, c'était l'ancien bâtiment où actuellement Pillet avait installé ses bureaux.

A cette heure, personne ne devait s'y trouver, Irène pouvait donc s'y glisser sans crainte.

Une seconde, son regard s'égara du côté du Pavillon du père Vermont qui se dressait là-bas à une demi-portée de fusil, de l'autre côté de l'eau et qu'un vaste jardin séparait seulement du corps de logis principal.

Ses habitants devaient reposer tranquillement, car aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

— Allons, en avant, c'est pour mon père, se dit résolument Irène.

Et, quittant le couvert des arbres, elle descendit rapidement au bord de la rivière ; l'instant d'après, ayant quitté ses chaussures qu'elle abandonna au pied d'un saule, elle s'aventurait sur le barrage.

Pour une jeune fille élevée en France, l'aventure eût été des plus singulières, pour ne pas dire impossible ? Mais Irène, ne l'oublions pas, avait passé toute son adolescence en Argentine, dans cette Amérique du Sud encore à demi sauvage où les femmes, de même que les hommes, doivent se plier dès l'enfance à tous les exercices violents.

Or, Irène, jeune, agile, bien découplée, était très sportive ; l'éducation physique fort complète qu'elle avait reçue n'avait fait que développer tout ces dons naturels ; aussi, le passage de la rivière qui, pour tout autre, eût constitué un exploit remarquable, n'était-il pour elle qu'un simple jeu.

La jeune fille éprouva plus de difficultés, lorsqu'il s'agit de gravir l'échelle de fer fixée à la muraille et permettant d'accéder à la corniche, courant tout le long de la façade postérieure du bâtiment.

Et puis, en dépit de son énergie, peut-être même à cause d'elle, Mlle Auvray subissait, plus fortement que quiconque, l'impression de l'heure, du lieu.

Malgré elle, sa pensée se reportait vers cette nuit toute semblable au cours de laquelle l'homme entrevu par le père Lampué avait effectué ce même trajet.

Cette fois, c'était le crime qui avait passé la Torine, aujourd'hui, c'était afin de réhabiliter la mémoire d'un innocent, d'un père chéri, qu'un exploit identique s'accomplissait.

Enfin Irène parvint à gagner la corniche ; ses doigts quittèrent le dernier des crampons utilisés jadis par Rémy et la jeune fille prit pied sur la pierre.

Là, elle ferma les yeux pour échapper au vertige, mais la pensée de son père lui rendit tout son courage et, dominant cette défaillance, elle se risqua sur l'étroit passage.

En quelques pas, elle arriva à la hauteur de la première fenêtre : celle-ci était close et, tout d'abord, Irène demeura quelque peu interdite.

Elle n'avait pas prévu cette dificulté.

— Bah ! murmura-t-elle, je n'ai qu'à casser un carreau. En m'y prenant adroitement, cela ne fera pas grand bruit et demain, si l'on s'en aperçoit, on croira que ce méfait est l'œuvre de quelques gamins.

S'armant de son trousseau de clés, elle frappa d'un coup sec l'une des vitres en son centre, celle-ci tomba à l'intérieur de la chambre, causant un fracas qui parut énorme à la jeune fille.

— Oh ! murmura-t-elle, prise d'inquiétude, si on allait m'entendre...

Et, le cœur battant, elle restait là, n'osant plus ni avancer ni reculer, retenant son souffle et s'efforçant d'analyser le moindre bruit.

Pourtant, elle se remit bientôt de cette alerte ; le silence continuait à régner, absolu, dans la vieille demeure. Aussi, sans plus hésiter, Irène, allongeant la main, fit jouer l'espagnolette de la fenêtre.

Cette dernière s'ouvrit en grinçant et, l'instant d'après, la hardie visiteuse était dans la place.

Sans hésiter, elle se dirigea vers la chambre au placard ; au passage elle dérangea de nombreux rats qui prenaient leur ébats en ces lieux abandonnés.

Mais, à part ces rongeurs, qui s'enfuirent à son approche, Irène ne rencontra pas un être vivant et, quelques minutes plus tard, ayant ouvert le réduit, elle manœuvrait la porte secrète.

Alors, allumant sa bougie, elle se glissa dans l'escalier, ainsi que l'avait fait jadis Rémy Auvray, la nuit du vol.

Le cœur ne lui battait pas moins qu'au bandit, mais elle se répétait que c'était pour l'honneur des siens qu'elle agissait ainsi et cela ne contribuait pas peu à maintenir son énergie.

Au bas des degrés, elle se trouva en face du panneau métallique clôturant l'escalier de ce côté, et, durant plus d'un quart d'heure, elle l'examina de haut en bas, cherchant le moyen de l'ouvrir.

Découragée, elle se demandait si elle n'allait pas être obligée de battre en retraite, sans pouvoir mener à bien son aventureuse expédition, lorsque son regard perçant avisa un petit trou rond pratiqué à droite, dans la partie inférieure.

A tout hasard, Irène y enfonça un de ses doigts et, presque aussitôt, un cri de joie faillit lui échapper : tout d'une pièce le panneau glissait latéralement, s'enfonçant dans la muraille.

Vivement, la jeune fille franchit cette nouvelle porte et, instantanément, grâce à la clarté provenant de sa bougie, elle se reconnut : elle se trouvait dans l'ancien office de Moulin-Vieux, transformé à présent en lavabo à l'usage des employés.

Devant elle, cette porte donnait dans une pièce qui, autrefois, était la salle à manger des Auvray. De là, elle passerait dans ce qui avait été sa chambre d'enfant.

— Oui, c'est, bien sûr, par là que le voleur a dû s'introduire chez nous, murmura-t-elle.

Et, machinalement, sans songer à ce qu'elle faisait, Irène suivit le même chemin.

Elle ne se rappelait plus que le Moulin-Vieux appartenait à un autre maître, qu'à présent elle n'y était plus qu'une étrangère ; non, cette

demeure était toujours la sienne et elle avançait, ne prenant pas la peine d'étouffer le bruit de ses pas, le cœur inondé d'une joie folle.

— Demain je courrai à Avallon, je dirai ce que j'ai découvert et il faudra bien que les magistrats se rendent à l'évidence, qu'ils proclament que mon pauvre père était un honnête homme, se répétait-elle.

Maintenant, ayant traversé sa chambre qui, comme toutes les autres pièces, était transformée en bureau, elle arrivait au seuil de ce qui avait été le cabinet de travail de Georges Auvray.

La caisse de la minoterie s'y trouvait installée.

D'un geste décidé, Irène tourna le bouton de cuivre et entra. Les meubles de jadis avaient disparu, remplacés par d'autres. Dans un coin, un lourd coffre-fort dressait sa masse imposante.

Ah! si père avait enfermé ses soixante mille francs dans un pareil bloc de métal, on n'eût pu le voler, et, à cette heure, nous ne serions pas où nous en sommes, fit Irène Auvray, se parlant à mi-voix.

Soudain, elle tressaillit, car il lui avait semblé percevoir un bruit suspect dans la pièce contiguë, dont la porte lui faisait vis-à-vis.

— Oh ! murmura-t-elle, est-ce que par hasard?...

La pauvre fille ne put achever.... Brusquement, l'huis s'était ouvert, livrant passage à plusieurs hommes qui se ruèrent en avant, revolver au poing.

L'un d'eux tenait à la main une puissante lanterne, dont il projetait la clarté sur la malheureuse Irène.

C'était Vermont, le surveillant chef de Moulin-Vieux, le père de Cécile. Eugène Pillet et deux ouvriers appartenant à l'équipe de nuit l'accompagnaient.

— Ah ! coquine, nous te tenons, s'exclama Vermont, d'une voix de stentor.

Et comme l'infortunée esquissait un geste de retraite, il braqua sur elle son revolver en ajoutant :

— Pas un mouvement, n'essaie pas de filer. sinon, je te loge une balle dans la tête.

— Eh bien, ma petite, je vous y pince, ricanait cependant Eugène Pillet. Tous mes compliments, malgré votre jeunesse, vous avez un remarquable esprit de décision. Ainsi, c'est à mon coffre-fort que vous en voulez ..

— Monsieur, écoutez-moi, balbutia Irène éperdue, je ne suis pas une voleuse comme vous le supposez.

— Vraiment, riposta le minotier avec une suprême ironie, tandis que ses compagnons éclataient de rire. Mais alors, que veniez-vous faire ici à pareille heure ?

La malheureuse hésita une seconde, se demandant si elle devait parler. Pourtant, comprenant que c'était là le seul moyen qu'elle eut pour se disculper, elle prononça résolument :

— Monsieur Pillet, vous allez tout savoir. D'abord, je ne m'appelle pas Irène Germain, mais Irène Auvray.

— Auvray, répéta le complice de Rémy en tressaillant légèrement. Que voulez-vous dire?...

— Mon père fut le précédent propriétaire de Moulin-Vieux. Rappelez vos souvenirs, c'est que vous achetâtes la minoterie.

— En effet, convint l'autre qui avait repris son aplomb ; cependant je ne vois pas...

— Mon père fut victime d'un vol mystérieux ; vous avez dû entendre conter cette histoire dans le pays...

— Parfaitement. A présent j'y suis, votre père se vola, paraît-il, lui même, simulant un cambriolage, car il ne pouvait faire face à ses échéances, coupa Eugène Pillet. Tout de même, en ce temps-là, les Auvray avait moins d'audace ; ils ne prenaient que leur argent, tandis que, maintenant, il n'hésitent pas à attaquer le coffre-fort d'autrui. Il y a là un réel progrès.

Irène, qui avait blêmi en entendant ces mots, protesta énergiquement.

— C'est parce que ce tantôt j'ai découvert par hasard l'escalier secret qu'emprunta le bandit pour perpétuer son vol, que je suis ici.

J'avais voulu vous prévenir, mais vous étiez parti ainsi que mes collègues. Alors, je n'ai pu résister à la tentation de vérifier immédiatement l'exactitude de mes suppositions, et sans attendre le jour, je suis venu ici.

— Pardonnez-moi, monsieur Pillet, j'ai eu tort, je le reconnais. Mais mettez-vous à ma place. Pour moi, c'était la réhabilitation de mon père assurée, l'honneur qui nous était rendu.

Cette pensée m'a affolée, a troublé ma raison. Oui, j'ai perdu la tête et c'est pourquoi je me suis introduite dans la maison, ainsi qu'un malfaiteur.

Irène avait dit cela d'une haleine ; sa voix avait un tel accent de sincérité que, malgré eux, Vermont et les deux ouvriers en furent impressionnés.

Même le surveillant-chef murmura dans sa grosse moustache grise :

— La pauvre petite nous conte peut-être la vérité....

Mais, d'un geste impérieux, Eugène Pillet lui imposa silence et comme Irène, qui avait entendu, tentait d'insister, s'exclamant :

— Oui, monsieur Vermont, croyez-moi, je n'avais pas d'autres intentions...

En voilà assez, coupa sèchement le directeur, c'est à la justice qu'il appartiendra de contrôler vos dires...

— A la justice, répéta la pauvre fille, devenue subitement livide.

— Parbleu... Ah ça, ma petite, me prenez-vous donc pour un imbécile ? ricana Pillet avec une suprême insolence.

Comment, je vous trouve la nuit dans ma caisse et je ne vous ferais pas arrêter ?

— Je vous jure....

— A d'autres, vous êtes une voleuse, fille de voleur, et vous irez en prison. Je vous en donne ma parole. Vermont, je vous la confie, vous m'en répondez... n'es-ce pas ?

— Bien, monsieur murmura le surveillant-chef, en détournant les yeux pour ne pas voir le visage décomposé de la malheureuse jeune fille.

— Quant à toi, Michu, poursuivait le complice de Rémy en s'adressant à l'un des ouvriers, cours à la gendarmerie de Vandeuil, afin que le brigadier vienne prendre livraison de la coupable.

A ce moment, quelqu'un qui, jusque-là, s'était

tenu dans la pièce voisine, s'avança au seuil du bureau ; c'était Cécile Vermont.

La jeune fille était vêtue d'un long peignoir de nuit sur lequel elle avait jeté en hâte un manteau.

Elle lança un regard méprisant du côté d'Irène et, s'adressant à Pillet :

— Que Michu vienne avec moi, je vais lui prêter la bicyclette de mon père ; ainsi, il ira plus vite, proposa-t elle.

— C'est cela, allez, Michu, approuva le directeur. Décidément, mademoiselle, cette nuit, vous n'avez que de bonnes idées, car enfin si nous avons pincé ma cambrioleuse, c'est bien à vous que nous le devons ?

Mon brave Vermont, ce n'est pas vous, mais votre fille qui devraient remplir ici les fonctions de surveillant-chef.

— Cécile ferait peut-être mieux de s'occuper de ce qui la regarde, grommela l'ancien douanier en haussant les épaules.

CHAPITRE VI

En effet, c'était bien Cécile Vermont qui avait causé la capture d'Irène.

Ne pouvant dormir, la jeune dactylographe était venue s'appuyer à la fenêtre de sa chambre, laquelle donnait directement sur la rivière. Justement elle songeait à Irène.

C'est que Cécile la haïssait violemment, profondément, pour toute l'amitié que lui témoignait Charles Govin.

En effet, jadis Mlle Vermont avait fait un beau rêve ; le fils de l'ancien caissier était loin de lui être indifférent et, peu à peu, un sentiment inconnu avait germé dans son cœur aigri.

Cecile aimait Charles, mais elle n'avait pas tardé à comprendre que cet amour était sans espoir et que jamais le jeune homme ne répondrait à son tendre sentiment.

De là l'hostilité qu'elle lui temoignait ; sur ces entrefaites, l'arrivée d'Irène et son intimité avec Charles étaient venues enlever tout espoir à la dactylographe.

C'est pour cela qu'elle avait juré de perdre Mlle Auvray.

A cette heure elle songeait aux conséquences qu'aurait pour sa rivale la perte du dossier Pérez.

Ce dossier, la comptable ne pouvait le retrouver pour l'excellente raison que, la veille, Cécile, l'ayant emporté du bureau, l'avait enfermé dans le tiroir de sa commode.

— M. Pillet la chassera, c'est certain, et cela sera bien fait, se répétait-elle. Ainsi je serai débarrassée de cette fille dont la seule vue m'exaspère. Le tour de Charles Govin viendra plus tard.

Néanmoins, en dépit du calme qu'elle affectait, Cécile était loin d'être tranquille, non pas qu'elle redoutât quelque chose pour elle-même : il était impossible qu'on soupçonnât le rôle qu'elle avait joué en toute cette affaire, mais la pensée que, par sa faute, une pauvre fille allait être jetée sur le pavé la troublait plus qu'elle n'aurait voulu se l'avouer.

Par moments, elle avait envie de prendre le dossier et d'aller le porter dans quelque coin de la cour, où on ne manquerait point de le trouver le lendemain ; mais pour cela, il faudrait sortir du pavillon et Cécile savait que le moindre bruit suffisait pour éveiller son père.

En revanche, d'autres fois, elle prenait vis-à-vis d'elle-même l'engagement d'aller jusqu'au bout de sa mauvaise action.

Luttant entre ces courants contraires, la dactylographe ne savait trop à quoi se résoudre, en définitive, lorsque, soudain, la silhouette mince et svelte d'Irène lui était apparue au sommet de la berge opposée.

Non sans surprise, elle avait vu la singulière promeneuse traverser la Torine, puis se glisser le long du mur de la minoterie.

C'est à ce moment seulement qu'elle l'avait identifiée.

— Irène Germain, avait-elle murmuré, en tressaillant violemment, que vient-elle faire ici ?...

Sa première pensée fut que la jeune fille, désespérant de retrouver les papiers égarés et certaine d'être renvoyée, dès le lendemain, avait résolu de cambrioler la caisse de M. Pillet, puis de s'enfuir.

Sans plus hésiter, Cécile, jetant un manteau sur ses épaules, se précipita dans la chambre de son père en criant :

— Debout, père, on est en train de voler à Moulin-Vieux...

Vermont, qui venait d'effectuer une ronde, n'était pas encore couché et, allongé au fond d'un vaste fauteuil, il somnolait à demi tout en achevant sa pipe.

A l'appel de sa fille, il se dressa d'un bond en balbutiant, l'air effaré :

— Que dis-tu, petite ?...

— Ecoute, père, coupa Cécile en lui saisissant le bras.

Le fracas assourdi d'une vitre qui se brise arrivait à cet instant jusqu'à leurs oreilles, car la porte et la fenêtre de la chambre de la dactylographe étaient demeurées ouvertes.

L'ancien douanier étouffa un formidable juron et, s'armant de son revolver :

— Père, prends garde, Irène Germain ne doit pas être seule.

Et, brièvement, Cécile narra ce qu'elle venait de voir, concluant :

— Va surveiller la sortie des bureaux ; pendant ce temps, je courrai donner l'alarme au moulin et chez M. Pillet.

C'était évidemment là le meilleur parti à prendre ; aussi, Vermont s'y rangea-t-il sans faire de difficultés.

Quelques minutes plus tard, le directeur qui, à l'appel de Cécile, s'était levé en hâte, et deux

ouvriers de la minoterie rejoignaient le surveillant-chef ; puis, tous se glissèrent dans le bâtiment. On sait le reste.

Cependant, tandis que Cécile et Michu s'éloignaient rapidement, Pillet et l'autre ouvrier passèrent dans les pièces voisines.

Le Directeur n'était point fâché de vérifier par lui-même l'emplacement exact de cet escalier secret dont jamais, depuis son installation à Moulin-Vieux, il ne s'était préoccupé.

Le surveillant-chef et Irène restèrent donc seuls dans la pièce.

La pauvre Irène s'était laissée choir sur une banquette et, là, le visage caché dans les mains, elle s'abandonnait à un morne désespoir.

A présent, toute la folie de sa conduite lui apparaissait : personne ne voudrait ajouter foi à son récit et, ainsi que l'avait fait Pillet tout à l'heure, tout le monde la traiterait de voleuse.

Rien qu'à cette pensée, Irène sentait son front s'empourprer de honte ; elle qui avait rêvé de relever l'honneur de la famille, elle achevait de le souiller irrémédiablement. On la traduirait devant les tribunaux et elle serait condamnée, flétrie, ainsi que le dernier des malfaiteurs.

Puis, il y avait Charles Govin...

A cette heure, Irène ne pouvait songer à lui sans frémir ; elle se remémorait la douceur de leur amitié qui, sans qu'elle y prît garde, s'était lentement transformée en un grand et pur amour.

Irène aimait son compagnon de labeur et, cela, tendrement, passionnément.

Jamais elle n'était si heureuse que lorsqu'au cours de la besogne quotidienne, le regard de Charles se croisait avec le sien ou bien sa main frôlait ses doigts.

Et c'était le retour, une fois la journée terminée, dans la tiède splendeur des soirs de printemps.

Tous deux marchaient côte à côte, n'échangeant que de rares paroles, si heureux d'être l'un près de l'autre qu'ils n'avaient pas besoin de le dire.

Oui, Irène aimait Charles, et à certains indices la jeune fille croyait pouvoir affirmer qu'elle était payée de retour.

Bien souvent, elle s'était dit que cette situation prendrait fin un jour, que Charles parlerait. Mais, toujours, elle avait repoussé cette pensée avec une sorte d'effroi.

En effet, il lui faudrait alors avouer la vérité, dire son véritable nom et Irène se demandait comment le jeune homme accueillerait cette communication.

Aujourd'hui, c'était bien pis, ce n'était point son père qui se trouvait soupçonné d'un vol, mais elle, que les témoins accusaient et cela avec toutes les apparences de la vérité...

Et sa mère ! que deviendrait sa mère?...

Frappée par ce nouveau coup du sort, réduite à la misère, car, en perdant sa fille, elle allait être privée de son seul soutien, la pauvre femme, accablée de honte, devrait de nouveau fuir loin de Vandeuil. Elle s'en irait, errant par les routes, au hasard, mendiant son pain, jusqu'à ce que la mort eût pitié d'elle et vînt la délivrer du lourd fardeau de l'existence.

De plus, comme les autres, Mme Auvray croirait à la culpabilité d'Irène. Pourquoi celle-ci s'était-elle cachée d'elle, ne l'avait-elle pas mise au courant de son projet dont elle l'eût bien certainement dissuadée.

Au lieu de cela, elle avait agi dans l'ombre et c'était la justice qui se chargerait d'apprendre à la mère infortunée comment son unique enfant employait ses nuits.

Cette pensée était infiniment douloureuse à Irène et achevait de lui ôter tout courage, toute énergie.

Le père Vermont, qui l'observait du coin de l'œil, eut pitié de la malheureuse.

— Pauvre petite, elle a été plus imprudente que coupable, se dit-il avec son bon sens de brave homme, à l'esprit simple et droit.

M. Pillet a beau prétendre le contraire, je suis sûr qu'elle dit la vérité et qu'elle n'en voulait point au coffre-fort.

Puis, se rapprochant d'Irène, le père de Cécile lui mit la main sur l'épaule.

— Allons, mademoiselle, ne vous désolez pas ainsi, que diable. Les juges sauront bien y voir en toute cette affaire et, si vous n'êtes point coupable, ce que je crois, vous n'avez rien à craindre de la justice.

La jeune fille eut un douloureux hochement de tête.

— Merci, père Vermont, vous êtes bon de me dire ces choses...

— Nullement, seulement, j'ai une fille et, en songeant qu'elle aurait pu faire quelque sottise dans le genre de celle que vous avez exécutée cette nuit, je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

— Vous dites que la justice est clairvoyante; hélas! je ne suis pas de votre avis. Mon père était innocent, lui aussi et, pourtant, M. Daumas, le juge d'instruction le traita jadis en malfaiteur.

Il n'y avait rien à répondre à cela, le surveillant-chef ne le comprenait que trop ; aussi, garda-t-il un silence navré.

A ce moment, des pas de chevaux résonnèrent dans la cour, annonçant l'approche des gendarmes.

Bientôt, ceux-ci, que précédait Cécile, apparurent et le brigadier Bertin s'écria en frisant sa moustache :

— Salut! monsieur Vermont, il paraît qu'on a besoin de nous ici et que vous avez arrêté une coquine que se disposait à forcer le coffre-fort de M. Pillet, à ce que nous a dit Michu.

— Michu est un imbécile qui aurait mieux fait de se taire, coupa brusquement le surveillant-chef.

Et il se disposait à conter au brigadier, quelque peu surpris, ce qui s'était exactement passé, quand Pillet, attiré par le bruit des voix, se montra au seuil de la pièce.

Brièvement, le directeur exposa les faits, ne cachant pas que, selon lui, les intentions d'Irène étaient plus que suspectes.

— Enfin, ce n'est pas mon affaire d'éclaircir tout cela, conclut-il, faites votre devoir, brigadier, et débarrassez-moi de cette drôlesse.

Les gendarmes s'empressèrent de rédiger leur procès verbal ; puis l'un d'eux, tirant de sa poche une longue chaîne d'acier terminée par des menot-

tes, s'approcha d'Irène Auvray, laquelle n'avait pas bougé d'une ligne.

— Allons, donnez-moi vos poignets, que je mette ces jolis bracelets déclara-t-il avec un gros rire.

La malheureuse se redressa, et, comprenant ce dont il s'agissait, devint livide; pourtant, elle ne laissa pas échapper la moindre plainte et, docilement, tendit ses mains.

— Oh! mère, songeait-elle, que dirais-tu si tu me voyais ainsi?...

La minute d'après, en compagnie du gendarme qui la tenait par le bras, la malheureuse sortait dans la cour; comme elle passait devant Cécile, cette dernière détourna la tête, non pas tant en signe de mépris, mais parce qu'elle était infiniment troublée.

En effet, en dépit de sa méchanceté native, la jeune fille sentait une sourde pitié s'éveiller au fond de son cœur pour l'infortunée Irène Auvray et sa conscience, dont elle s'efforçait en vain d'étouffer la voix, lui disait que la pauvre fille était bien innocente ainsi qu'elle le prétendait.

— Après tout, je n'y peux rien, ce n'est pas moi qui l'ai poussée à commettre sa folie, murmura-t-elle, essayant de se tranquilliser.

Cependant, les gendarmes se mettaient en selle; l'un d'eux fixa à ses arçons l'extrémité de la chaîne emprisonnant les mains d'Irène, puis la petite troupe s'ébranla.

La captive marchait entre deux cavaliers, et ce fut ainsi qu'elle prit le chemin de la ville.

Pour gagner la maison d'arrêt, il lui fallait passer devant la demeure maternelle. Lorsque Irène l'aperçut, blottie, humble et silencieuse, au revers de la route, elle eut un grand frisson qui la secoua de la tête aux pieds.

Deux heures auparavant elle s'en était échappée, pleine d'ardeur et d'espoir; à présent, elle y revenait sous le coup d'une déshonorante accusation.

— Ah! maman, maman, que diras-tu quand tu sauras?...

Mais ses gardiens l'entrainaient et, bientôt, le logis familial disparut à l'angle de la rue voisine. Ce fut pour Irène comme si d'épaisses ténèbres envahissaient son âme; la tête lui tournait, un voile sanglant obscurcissait sa vue et ce fut sans s'en rendre compte, en butant presque à chaque pas, qu'elle gagna la maison d'arrêt.

Moins d'une demi-heure plus tard, la malheureuse était écrouée dans une cellule; alors, désespérée, anéantie, elle se laissa tomber sur le grabat placé dans un coin et là, la tête dans les mains, elle se prit à sangloter.

Le reste de la nuit s'acheva pour la malheureuse sans qu'elle en eût conscience; elle était comme prostrée et à demi folle de douleur.

Vers dix heures, un gardien vint la chercher pour la conduire à l'instruction; sans un mot, docilement, la jeune fille suivit cet homme qui la conduisit dans une sorte de parloir, aux murs blanchis à la chaux.

Une table et quelques chaises la meublaient sommairement; en effet, c'était là que le juge d'instruction, venu d'Avallon, faisait subir un premier interrogatoire aux prévenus avant leur transfert à la prison de la sous-préfecture.

Lorsque Irène y pénétra, le magistrat, chargé d'instruire son affaire, s'y trouvait déjà.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux cheveux grisonnants, au regard vif et intelligent.

L'heure d'avant, M Delcambre, tel était son nom, était arrivé d'Avallon en compagnie de son greffier et, aussitôt, il avait commencé son enquête, interrogeant les gens qui, à Moulin-Vieux, avaient procédé à l'arrestation de la jeune fille.

Si Pillet avait impitoyablement chargé son employée, l'accusant formellement d'avoir voulu voler, en revanche par le père Vermont M. Delcambre avait appris l'explication que Mlle Auvray donnait de sa conduite.

En consultant le procès-verbal d'écrou, le magistrat avait pu constater que, pour une cambrioleuse, Irène était bien mal outillée.

Sur elle, on n'avait trouvé aucun des instruments dont sont ordinairement pourvus les chevaliers de la pince-monseigneur : ni crochets, ni rossignols, seulement un trousseau de clés dont aucune ne s'adaptait aux serrures de la minoterie et qui, par conséquent, provenaient du domicile de la jeune fille.

Dans ces conditions, la conviction du juge avait été vite formée et il avait de suite compris qu'Irène, emportée par son esprit romanesque, avait été, certes, très imprudente, mais non coupable.

Pour un homme impartial et intelligent, cette vérité s'imposait de façon absolue et, en conséquence, il avait déclaré à Pillet furieux que, selon lui, il n'y avait pas matière à poursuites.

Irène s'était bien introduite nuitamment, en brisant une vitre, dans une maison particulière, c'était là un délit, mais M. Delcambre n'était pas d'avis de le retenir à la charge de l'inculpée.

— La malheureuse enfant doit être assez punie, à cette heure, et je vous conseille, monsieur, d'user d'indulgence, de ne point porter plainte, avait-il conclu en substance.

— Soit, répliqua le minotier, puisqu'on ne peut compter sur la justice, cette misérable ne sera pas inquiétée, mais vous pouvez lui annoncer, monsieur le juge, qu'elle ait à chercher une autre place. Je ne veux pas de pareils gredins chez moi.

Si Pillet se montrait à ce point irréductible, c'est qu'Irène, par son attitude au cours de la nuit tragique, l'avait singulièrement exaspéré.

De plus, ainsi que bien des coquins, il éprouvait un malin plaisir à maintenir dans une fausse position quelqu'un dont l'innocence lui apparaissait comme certaine.

Enfin, et ce n'était pas là la moindre de ses raisons, depuis quelque temps, Eugène Pillet était en assez mauvais termes avec son associé Rémy Auvray, des discussions avaient éclaté entre eux à propos d'argent, sur la façon dont la minoterie était gérée et le forban se réjouissait du scandale qui ne manquerait pas d'éclabousser son associé.

Irène était la nièce de Rémy, elle portait le même nom que lui, son arrestation ne pouvait qu'être fort désagréable à son oncle.

Cependant, M. Delcambre avait enveloppé la

jeune fille d'un coup d'œil rapide et ce bref examen n'avait fait que fortifier ses convictions.

Oui, cette enfant aux grands yeux purs, à la physionomie angélique, ne pouvait être de ces misérables comme il y en a tant dans les maisons centrales et de correction, compagnes d'escarpes de récidivistes...

— Mademoiselle, fit-il d'un ton sévère après lui avoir indiqué un siège, veuillez me dire dans quelle intention vous vous êtes glissée cette nuit dans les bâtiments de Moulin-Vieux.

Neanmoins, le regard était doux, empreint de pitié, et Irène, qui avait levé les yeux vers son juge, devina obscurément que celui-ci n'était point un adversaire.

En tremblant, elle fit le récit qu'on lui demandait, ne célant aucun détail, avouant toute la vérité.

— Vraiment, vous avez agi avec une légèreté extraordinaire, pour ne pas dire plus, déclara M. Delcambre, je devrais maintenir votre arrestation et vous déférer au tribunal correctionnel.

Mais, par considération pour votre mère, dont on m'a dit grand bien, pour votre oncle, un des premiers financiers de la capitale que j'ai rencontré souvent chez des amis à Paris, je consens à n'en rien faire.

Seulement vous me promettez qu'à l'avenir vous vous montrerez plus circonspecte...

— Ah! certes, monsieur, je vous le jure, s'exclama la jeune fille dans un élan de tout son être, soyez béni, vous qui avez eu pitié de moi.

Déjà, M. Delcambre appuyait sur un timbre, une porte voisine s'ouvrit et Mme Auvray, que l'on était allée quérir, parut sur le seuil livide, chancelante.

A la vue de sa mère, Irène s'était dressée, étouffant un cri et elle restait là, ne sachant plus que dire, que faire.

Mais en un geste d'infinie bonté, où s'exprimait tout son amour maternel, Mme Auvray lui ouvrait les bras et la pauvre enfant s'y précipitait en halbutiant :

— Ah! maman chérie, maman chérie, pardon! à cause de moi tu as dû bien souffrir.

CHAPITRE VII

— Vraiment, mon cher, je ne vous comprends pas, si c'est la guerre que vous voulez, il faut le dire tout de suite.

Et Rémy Auvray, repoussant son fauteuil d'un geste brusque, se mit debout, attachant sur son complice un regard chargé de menace.

C'était le lendemain de la mise en liberté d'Irène.

Prévenu télégraphiquement, Rémy était aussitôt accouru de Paris et l'explication qu'il venait d'avoir avec Pillet n'avait été rien moins que courtoise.

En effet, le temps n'était plus où Auvray tremblait devant son redoutable acolyte.

A présent, il le dominait de toute la force de son intelligence, de toute la hauteur de la situation qu'à force de travail il avait réussi à se créer dans le monde de la finance.

En sa vie, Rémy Auvray avait commis une seule mauvaise action, un seul crime ; depuis, rongé par le remords, il ne s'était jamais écarté du droit chemin, faisant preuve en maintes occasions d'une probité rigide qui lui avait valu la considération, l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

A plusieurs reprises il avait fait faire des enquêtes pour savoir ce qu'étaient devenus son frère Georges et les siens.

Aussi on juge de son émoi en apprenant les récents événements de Vandeuil, et Pillet dut en entendre de dures...

De son côté, le minotier était furieux:

— Ce sera la guerre si vous voulez, se contenta-t-il de répondre en haussant les épaules ; après tout, je n'ai pas besoin de vous.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Je ne suis pas un enfant et les prétentions que vous affichez de me tenir en lisière ne me vont guère.

Donc brisons là, puisque vous êtes si heureux d'avoir retrouvé votre famille, allez la rejoindre. Pour moi, je reste à Moulin-Vieux, car la minoterie m'appartient, ne l'oubliez pas.

En effet, lors de l'achat par les deux complices, les papiers avaient été passés au nom d'Eugène Pillet : aussi à cette heure, s'attribuait-il toute la propriété du Moulin.

Rémy Auvray eut un haussement d'épaules.

— Je ne vous chicanerai pas sur ce point, gardez Moulin-Vieux et que ce nouveau vol vous profite. Désormais, tout est fini entre nous, vous vous débrouillerez comme vous l'entendrez, mais je vous avertis de n'avoir plus à compter sur moi.

— Nous sommes d'accord, ricana Pillet.

— En ce cas, c'est parfait.

Et Rémy, prenant son chapeau qu'en entrant il avait déposé sur le bureau de son associé, gagna la porte du cabinet de travail.

Au fond il n'était point lâché de l'incident qui mettait fin à une complicité dont il rougissait depuis longtemps ; néanmoins, lorsqu'il se retrouva sur le perron du pavillon directorial, il s'arrêta, pensif, attristé.

C'est qu'il songeait à son frère Georges, à cet homme si honnête, si bon, dont la vie avait été gâchée par sa faute.

— Oh! Georges, pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait, murmura-t-il à voix basse.

Et, lentement, d'un pas pesant, il descendit les degrés au bas desquels son automobile l'attendait.

— A Vandeuil, jeta-t-il au chauffeur, correct et attentif sur son siège.

La voiture démarra en grondant, filant par la route blanche.

Bien que Rémy n'eût point encore atteint la

quarantaine il était singulièrement vieilli, usé par le travail et les soucis de toutes sortes.

Puis, à certaines heures, le remords se faisait par trop cuisant, où les spectres jaillis de son passé l'obsédaient de façon plus pressante ; le banquier avait pris l'habitude de recourir à la morphine et, grâce à quelques piqûres, il trouvait ainsi l'oubli, le calme, le repos.

A ce jeu, les hommes les plus vigoureux ne résistent guère, et maintenant, le beau, l'élégant Rémy Auvray de jadis n'était plus qu'un vieillard aux cheveux blanchis, à la face ravagée.

Une grave affection cardiaque achevait de miner son organisme, lui causant parfois d'intolérables douleurs qui le laissaient haletant, les poings crispés, le regard trouble, vitreux.

Il en était à cet instant, la scène avec Pillet l'avait rudement secoué. Aussi, tandis que son auto roulait vers la ville, demeurait-il épuisé, sans souffle, se demandant s'il n'allait point passer en cette crise suprême.

— Non, je ne veux point, je ne puis mourir ainsi, avant d'avoir réparé, songeait-il, l'âme envahie par une sourde angoisse.

Et sa main tâtonnante tirait, de la poche intérieure de son gilet, un flacon de cristal contenant un cordial énergique.

Portant à ses lèvres le goulot, le banquier en avala quelques gouttes.

L'effet fut presque instantané; la main de fer qui tenaillait son cœur, semblant vouloir le broyer, desserra presque aussitôt son étreinte ; de nouveau, le sang se remit à circuler en ses artères, ses poumons fonctionnèrent presque normalement et un soupir de soulagement lui échappa.

— Allons, ce ne serait pas encore pour cette fois, mais l'alerte avait été chaude. Rémy avait bien cru qu'il allait y passer.

Avant de se rendre à la minoterie, le banquier s'était enquis à Vandeuil de l'adresse exacte de sa belle-sœur et bientôt son auto stoppait devant l'humble maisonnette que nous connaissons.

Lourdement, Rémy mit pied à terre et, la minute suivante, sa main, qu'agitait un tremblement convulsif, poussait la barrière de bois clôturant le jardin.

Une seconde, il hésita, se demandant s'il ne valait pas mieux reculer ; à la pensée qu'il allait se retrouver en face de la veuve de Georges, de cette femme qui, par sa faute, avait si cruellement souffert, le misérable sentait son courage l'abandonner.

Mais une force supérieure semblait le pousser en avant et, courbant le front, il murmura résigné :

— Non, il me faut aller jusqu'au bout, je dois expier mon forfait... Et puis, ces deux malheureuses sont dans la misère, m'a t-on dit, je ne puis les abandonner.

Alors, sans plus tergiverser, il traversa le jardin pour venir heurter à la porte même de la maisonnette.

Presque aussitôt celle-ci s'ouvrit et Mme Auvray parut sur le seuil.

Le visage pâle de la pauvre femme, ses yeux rougis disaient par quelles transes, quelles émotions, elle avait passé depuis la veille.

Tout d'abord, elle ne reconnut pas le visiteur et son regard incertain se fixait sur lui, cherchant visiblement à l'identifier.

Il lui semblait que ces yeux, ces traits ne lui étaient pas inconnus.

Rémy comprit ce qui se passait en elle.

— Emilie, c'est moi, votre beau-frère, fit-il d'une voix sourde.

— Rémy...

La veuve de Georges Auvray avait jeté ce nom dans un sursaut, en même temps elle esquissait un mouvement de recul.

Brusquement, en dépit des années écoulées, elle revoyait la courte scène en laquelle les deux frères Georges et Rémy avaient pris congé l'un de l'autre, le second disant au premier sa conviction qu'il était coupable et refusant d'entendre les protestations du malheureux.

Bien souvent, là-bas, en Argentine, Georges avait parlé de cet instant tragique dont toujours il avait gardé un souvenir douloureux ; à son lit de mort il en parlait encore, déplorant l'aveuglement dont son frère avait fait preuve en la circonstance.

C'était là une des plaies qui avaient ulcéré le cœur de cet homme énergique, une des causes qui, lentement, mais sûrement l'avaient conduit jusqu'au tombeau.

En effet, si pour les médecins, Georges Auvray avait succombé à une maladie de langueur, pour sa femme c'était le déshonneur qui l'avait tué.

Il n'avait pu supporter la pensée que tous ceux qu'il avait connus, que son frère lui-même s'étaient détournés de lui avec mépris, le prenant pour un misérable, pour un voleur.

Et aujourd'hui, ce frère, qui s'était montré si inexorable, dont le cœur n'avait pas eu un cri de pitié pour son aîné, ce frère osait se présenter chez la veuve..

A cette pensée, Mme Auvray sentait une folle colère bouillonner en elle.

— Comment! c'est vous, fit-elle, d'une voix vibrante, soudainement redressée... Et moi qui ne vous reconnaissais pas. Ah ! j'aurais dû me douter que, puisqu'un nouveau malheur était sur nous, vous ne pouviez être loin.

— Emilie...

— Jadis, quand vous vîntes à Moulin-Vieux, nous vivions tranquilles et heureux ; votre frère vous avait accueilli à bras ouverts, ravi qu'il était de vous revoir et, dès le lendemain, la douleur, la honte s'installaient à notre foyer.

— Je vous en prie...

— Aujourd'hui, c'est au tour de ma fille de connaître la pénible épreuve et, coïncidence curieuse, vous accourez immédiatement, poursuivait Mme Auvray, s'animant peu à peu.

Mais votre frère n'est plus là pour m'empêcher de vous barrer le seuil de mon logis. Allez-vous-en, homme néfaste, tout le mal qui pouvait être fait a été perpétré, votre présence n'est pas nécessaire ici.

Elle était en proie à une surexcitation folle qui la secouait toute ; elle jetait les mots pêle-mêle au hasard, dans une sorte de grand cri de souffrance éperdue.

Et Rémy, qui l'écoutait, baissait la tête.

Oui, cette femme avait raison, son instinct

subtil et délicat lui avait fait deviner en lui l'instrument de la ruine des siens.

Pourtant, il tentait d'insister, refusant de s'éloigner sans avoir été jusqu'au bout de la tâche qu'il s'était tracée.

— Calmez-vous, Emilie, je vous en supplie, balbutia-t-il; cependant qu'une sueur d'angoisse mouillait ses tempes dégarnies. Jadis, je le reconnais, j'ai été dur, impitoyable, et j'ai eu tort...

— Mon pauvre Georges en est mort...

— Hélas ! je le déplore autant que vous... Il y a longtemps que je vous cherche pour vous dire ces choses, mais votre trace était perdue et, sans le pénible incident dont votre fille, ma nièce fut hier l'héroïne, j'ignorerais encore le lieu de votre retraite.

— Eh bien, maintenant que vous le savez, partez, il ne peut rien y avoir de commun entre nous.

— Emilie, je venais à vous avec des paroles de paix. Vous êtes pauvre, malheureuse... Si mon frère était encore de ce monde, il accepterait mon appui...

— Oui, mais votre frère n'est plus, coupa Mme Auvray avec violence, vous, les autres l'avez tué. C'est pour cela que je vous dis: partez; jamais, moi vivante, vous ne franchirez le seuil de cette demeure.

Et se rejetant en arrière, la pauvre femme repoussa le battant qui claqua avec un bruit sourd.

Rémy Auvray eut un long frisson; sa main esquissa un geste de protestation, tenta de retenir l'huis, mais il était si faible, si faible, toutes ces émotions successives l'avaient épuisé à un tel point qu'il ne put achever ce mouvement, et son bras retomba lourdement le long de son corps.

Allons, c'était fini, on ne voulait point de sa protection; il ne lui restait plus qu'à s'en aller comme il était venu.

Lentement, péniblement, il fit demi-tour, un voile sanglant était étendu devant ses yeux; il lui semblait qu'en son cerveau des vagues bruyantes et tumultueuses se heurtaient avec fracas, sa tête lui tournait, ses jambes vacillaient.

— Oh ! je souffre, je souffre, bégaya-t-il.

Cependant, il approchait de la clôture du jardin.

Là-bas, de son siège, le chauffeur l'avait aperçu; il n'eut point de peine à se rendre compte que Rémy Auvray avait besoin de secours.

Lestement, il mit pied à terre et, rejoignant son maître :

— Appuyez-vous sur mon bras, monsieur, n'ayez pas peur, je suis solide.., s'exclama-t-il.

Ce secours arrivait à propos et ce fut presque porté par le mécanicien que le banquier rejoignit son auto..

La minute suivante, il se laissait lourdement tomber sur les coussins et sa main qu'il avait soulevée jusqu'à la poche de son gilet, reparut, serrant le flacon contenant le cordial.

De nouveau, Rémy y fit appel.

Comme la première fois, l'effet fut magique.

Presque immédiatement, l'étreinte se desserra autour du cœur du financier, son pouls, qui battait affolé, irrégulier, redevint normal, le malaise se dissipait.

Longuement, profondément, Rémy aspira une lampée d'air pur.

— Cela va mieux, monsieur, à ce que je vois, murmura le chauffeur qui, inquiet, était demeuré à la portière.

— En effet, Gaston, en effet.

— Je suis bien content pour Monsieur... Où allons-nous à présent... si Monsieur était raisonnable, il pourrait s'arrêter dans le plus prochain hôtel et prendre un peu de repos.

Rémy Auvray eut une courte hésitation, car, à la vérité, il se sentait encore bien faible.

Pourtant, la pensée de demeurer plus longtemps en ce pays lui était intolérable et ce fut ce qui lui donna le courage de répliquer :

— Gagnons Avallon... Nous verrons ensuite.

— Ce n'est peut-être pas très prudent, hasarda le mécanicien en hochant la tête.

— Faites ce que je vous dis, Gaston... si je ne me sens pas bien, je vous appellerai par l'acoustique.

Il n'y avait pas moyen d'insister davantage, le mécanicien le comprit ; au reste, il connaissait son maître au service duquel il était depuis plusieurs années et savait que lorsque celui-ci avait décidé une chose, il n'y avait plus qu'à obéir.

Aussi haussant les épaules, regagna t-il son siège en maugréant.

La minute suivante, l'auto démarrait en grondant, emportant loin de Vandeuil Rémy Auvray, pâle comme un mort.

— C'est fini, jamais plus je ne reviendrai ici, murmurait le financier, d'une voix brisée.

Et, fermant les yeux afin de ne pas voir ces paysages familiers, au milieu desquels s'était écoulée son enfance, Auvray s'absorba en une douloureuse rêverie.

CHAPITRE VIII

— Faites donc attention, Léon... Si vous n'y prenez garde, le vent va disperser vos bordereaux, ensuite il y aura des erreurs et vous direz que ce n'est pas de votre faute.

La plume derrière l'oreille, Charles Govin interpellait un camionneur dont le véhicule chargé de sacs de farine, attendait, prêt au départ, dans la grande cour de la minoterie de Moulin-Vieux.

L'interpellé, un gros garçon d'une trentaine d'années, à la figure rougeaude et placide, aux petits yeux percés à coup de vrille, courba le dos en grommelant.

— Ah ça! qu'a donc M. Govin ce matin... Lui d'ordinaire si gentil il n'est pas à prendre avec des pincettes. Et Léon enfouissait dans une poche intérieure de sa blouse bleue les bordereaux qu'il avait déposés sur le siège de son véhicule; en effet, une brise assez forte s'était mise à souffler de la rivière voisine, menaçant de disperser les paperasses.

Déjà, Govin était loin, admonestant de la même manière un autre employé.

Léon n'avait point tort, le chef comptable de la minoterie semblait être en ce jour d'une humeur de dogue.

Sa physionomie sympathique, franche et ouverte, exprimait la maussaderie la plus intense.

Une contrariété intérieure, qu'il ne parvenait point à dissimuler, contractait ses traits fins et réguliers donnant à sa bouche je ne sais quel pli amer.

Fréquemment, d'un geste rageur, il rejetait en arrière les cheveux châtains ombrageant son front large, bien dessiné.

Enfin, dans un grondement de moteur, le dernier des camions qui devait partir ce matin franchit la porte charretière près de laquelle veillait Vermont, le surveillant-chef, chargé de pointer les sorties.

Alors, Charles Govin inspecta d'un coup d'œil la vaste cour à présent vide.

Seul, le tic-tac de la machine du moulin rompait le silence de son bruit monotone et le chef comptable, n'ayant plus rien à faire, volta sur ses talons,

Quelques minutes plus tard, ayant gravi les marches du perron donnant accès dans le bâtiment où étaient installés les bureaux, il pénétra dans l'antichambre sur laquelle ouvraient les portes des diverses pièces occupant le rez-de-chaussée.

— Ainsi Mlle Germain n'est pas encore arrivée? jeta-t-il au garçon veillant derrière une petite table.

— Non, monsieur Govin.

— Bizarre, vraiment bizarre, murmura le jeune homme.

Et comme son interlocuteur lui décrochait en dessous un regard singulier, Charles grommela :

— Qu'avez-vous à m'examiner de la sorte?

— Oh! rien, monsieur.

— C'est heureux.

Sur ce, le chef comptable pénétra dans le bureau où il travaillait d'ordinaire, tandis que, derrière son dos, le gardien haussait les épaules.

Tiens, il paraît qu'il ne connaît pas encore la nouvelle, sans cela il ne réclamerait point après Mlle Germain.

De fait, l'absence de la jeune dactylographe qui, depuis des mois, le secondait dans sa besogne, surprenait, inquiétait Govin.

C'était bien la première fois que la jeune fille manquait, il la savait incapable de demeurer chez elle pour une cause futile ; donc son absence indiquait qu'un événement grave était survenu retenant la jeune fille loin de ses occupations ordinaires.

— Sa mère est peut-être malade, à moins que ce ne soit elle, murmurait Govin. Je passerai à leur domicile, tout à l'heure, en allant déjeuner.

Il s'était assis devant sa table et, absorbé en ses pensées, il ne reprenait point la besogne interrompue.

La place où, habituellement, Irène s'asseyait en face de lui, demeurait vide; on eût dit que le comptable n'avait d'yeux que pour elle.

Il ne s'apercevait pas que les cinq autres employés se trouvant dans cette pièce ne le perdaient pas de vue.

Cécile Vermont, l'autre dactylographe de la minoterie, se montrait particulièrement attentive dans cet examen.

A la fin, Govin, se secouant, ouvrit l'un de ses registres et sa plume diligente courut sur le papier.

La voix de Cécile Vermont, en s'élevant dans le silence relatif qui régnait, lui fit redresser la tête.

— Vous avez fait bon voyage hier, monsieur Govin? s'enquérait la dactylo de son ton le plus aimable.

Elle avait abandonné sa machine et, ayant tiré une glace de son sac, elle se poudrait consciencieusement, rectifiant, avec de légers coups de peigne, l'ordonnance de ses boucles blondes.

— Mais certainement, Mademoiselle.

Une erreur qui s'était glissée dans les factures avait obligé Charles Govin à se rendre à Chalon-sur-Saône, puis à Saulieu.

Parti la veille par un train quittant la gare de Vandeuil vers quatre heures du matin, il n'était rentré en cette localité que vers dix heures du soir.

Cependant, il était visible que la question de Cécile le surprenait quelque peu.

Au reste, il lui semblait qu'en ce jour tout le monde était singulier à Moulin-Vieux.

Tournant son porte-plume entre ses doigts, il contempla la jeune fille, qui, jolie, gracieuse, avec des mines de chatte, poursuivait la grave occupation à laquelle elle se livrait.

— Ainsi, vous ne savez rien des événements qui se sont passés ici en votre absence? reprit Mlle Vermont après un instant de silence.

— Non... Qu'est-il donc advenu?

— Des choses graves... très graves.

— Mais encore.

Ce fut Blondet, l'un des comptables, homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie sérieuse de notaire, qui, intervenant dans la conversation, répliqua :

— Ah! mon cher Govin, c'est toute une histoire et pas drôle, je vous assure.

— A l'entour, les autres employés approuvèrent de la tête.

— En vérité ?... voyons, donnez-moi des détails.

— En deux mots, voici... l'autre nuit, Mlle Irène Germain, votre aide comptable, a été surprise dans la caisse...

— Vous dites ?...

Et Govin, qui n'avait pu réprimer un haut-le-corps, se dressait, montrant un visage décomposé.

— La triste vérité, riposta Blondet.

— Allons donc ?... Que me racontez-vous là ?... Qu'est-ce que Mlle Germain serait venue faire dans la caisse.

— Ah! c'est là que le mystère commence...

Le patron prétend qu'elle avait l'intention de cambrioler le coffre-fort.

— C'est tout bonnement stupide, absurde, s'écria Charles.

— Nous pensons comme vous... Seulement, ne le dites pas si haut. M. Pillet, le directeur, pourrait nous entendre, protesta l'employé en promenant autour de lui des regards effarés.

Mais le chef comptable ne l'écoutait guère, abandonnant sa place, il s'était élancé vers le narrateur, réclamant des détails, des explications.

— Je veux savoir ce qui s'est passé... Parlez, Blondet, parlez, c'est donc cela que Mlle Germain n'a pas paru ce matin?

— Parbleu, oui, M. Pillet l'avait fait arrêter...

— Quoi, il a osé?...

— Dame! c'était son droit... Mlle Germain a eu beau protester de son innocence, les gendarmes l'ont emmenée.

— La malheureuse!

— Oui, car, à présent, elle doit se trouver dans un joli pétrin? déclara Blondet, sentencieux, approuvé par les autres employés

— Alors, elle est en prison; mon Dieu, mon Dieu, mais c'est épouvantable. Et Charles Govin pressait son front blême entre ses poings crispés comme pour retenir sa raison prête à l'abandonner.

En son esprit bouleversé, les idées se bousculaient, s'enchevêtraient sans qu'il pût parvenir à les coordonner.

Ce qu'il venait d'apprendre l'avait comme assommé et il restait là, hébété, ne comprenant rien aux propos qui s'échangeaient autour de lui.

A la fin, il fit un grand effort pour reconquérir son calme et, empoignant une chaise volante, il la planta près du bureau de Blondet; après quoi, il s'assit et étreignant nerveusement le dossier de son siège.

— Mon cher, fit-il, racontez-moi tout par le menu... Je veux savoir.

L'autre eut un signe d'acquiescement et au milieu de l'attention générale, il fit le récit suivant:

Au cours de la nuit de l'avant-veille, une ronde avait découvert Irène Germain debout dans la pièce où se trouvait placé le coffre-fort de la minoterie.

Elle avait déclaré y être entrée en traversant la Torine sur le barrage du moulin, puis elle avait suivi une corniche longeant la façade et, ayant brisé une vitre, s'était glissée dans les bâtiments.

Un escalier secret, dont tout le monde à Moulin-Vieux ignorait l'existence, l'avait amenée à proximité du bureau du caissier; les portes intérieures n'étant fermées qu'au pène, elle avait pu, sans difficulté, circuler selon sa fantaisie.

— Mais pourquoi, pourquoi, a-t-elle fait cela? murmura Govin atterré.

— C'est ici que l'histoire s'embrouille, répliqua le narrateur en poursuivant son récit.

— Interrogée, Irène Germain avait déclaré s'appeler, de son vrai nom, Irène Auvray et être la fille de l'ancien propriétaire de Moulin-Vieux.

— Oh! murmura Charles, frappé par ce détail; ce doit être. J'ai connu les Auvray chez qui mon père fut caissier.

— Vous savez donc que M. Georges fut mis en faillite à la suite d'un vol de soixante mille francs que la justice ne prit point au sérieux.

— Oui, oui.

En effet, les magistrats n'avaient pu établir la façon dont le prétendu cambrioleur était entré dans le bâtiment... Irène Auvray affirme que c'est par cet escalier secret qu'elle découvrit, par hasard, en furetant dans la salle des archives au premier étage, au-dessus de nos têtes.

Tout le monde était parti lorsqu'elle fit sa découverte avant-hier et c'est pour s'assurer du bien-fondé de ses suppositions que la dactylo, empruntant le chemin suivi jadis par le voleur, franchit le barrage de la Torine et se risqua jusqu'ici.

M. Pillet ne la crut point et la fit conduire en prison.

— C'est honteux, cria Govin, révolté.

— Chut! mon cher, pas si haut, si le patron vous entendait.

— Voilà qui m'est égal, poursuivait le chef comptable, qui, au comble de l'exaltation, refusait d'entendre les conseils de prudence que lui prodiguait son interlocuteur.

— Ici, nous sommes tous convaincus de l'innocence de Mlle Auvray, crut devoir dire Blondet, que ses camarades approuvaient, néanmoins, comme nous tenons à nos places, nous n'allons pas le hurler sur les toits.

— Le juge d'instruction, qui vint hier d'Avallon, a la même opinion, risqua Maréchal, un autre comptable, la preuve, c'est qu'il a fait remettre Mlle Auvray en liberté.

— Parbleu! elle n'avait rien pris... Dans ses poches, on ne trouva pas le moindre instrument, grâce auquel on pût forcer le coffre... Si elle avait eu l'intention de le fracturer, ce qui pour une femme est une rude besogne, elle aurait possédé des outils, surenchérit un autre.

Mais Govin n'écoutait plus. A cette heure une furieuse colère grondait en lui.

Par la pensée, il s'imaginait la tendre et douce Irène, entraînée par les gendarmes vers la prison de Vandeuil.

Comme elle avait dû souffrir; c'était un véritable calvaire qu'on lui avait fait gravir...

En y songeant, Govin se sentait secoué par une fureur indescriptible; une rage folle, aveugle, l'animait contre l'auteur de cette infâme persécution, contre le directeur de Moulin-Vieux.

— Depuis, le patron fait une de ces têtes, continuait Blondet, poursuivant son récit, je lui ai entendu dire que le juge d'instruction n'était qu'un niais, qu'un imbécile... Tout à l'heure, il a reçu la visite d'un banquier de Paris, M. Rémy Auvray, et si j'en juge par les éclats de voix que j'ai perçus, il a fait retomber le poids de sa mauvaise humeur sur son visiteur.

— Ah! oui, c'est vrai, M. Rémy Auvray, est venu tout à l'heure, murmura Govin, que ce nom, celui d'Irène, avait frappé.

C'est le frère de l'ancien propriétaire, l'oncle de la pauvre enfant... Mais que diable est-il venu faire ici?

Un instant, le chef comptable demeura pensif, comme absorbé par cette idée.

Jamais Rémy Auvray ne s'était présenté à la minoterie depuis que celle-ci avait changé de maître; même tout le monde ignorait que M. Pillet et le banquier fussent en relations d'affaires.

Y avait-il là une simple coïncidence.

— M. Rémy Auvray a dû être demandé par le patron au sujet de sa nièce, hasarda Blondet, qui se piquait toujours d'être bien informé.

— C'est peu probable, coupa Charles. Jadis, lors du vol mystérieux qui ruina M. Georges Auvray, Rémy se montra très dur à son égard; les deux frères, qui ne se fréquentaient guère, rompirent toutes relations; je tiens le fait de mon père.

— En ce cas...

— Mais peu importe... ceci n'est qu'une question secondaire. Et Govin, repoussant son siège, se dirigeait vers la porte du bureau.

Il avait les sourcils froncés, la physionomie menaçante et tous comprirent que quelque chose de grave allait se passer.

— Où allez-vous donc, mon cher? s'enquit Blondet.

— Voir le patron... lui dire ce que je pense de sa façon d'agir.

Pour le coup, ce fut de la stupeur; Govin devenait-il fou, par hasard?...

Ahuris, les employés se consultaient du regard, n'osant intervenir. Seule, Cécile Vermont eut le courage d'agir.

La jeune fille qui, durant le récit de Blondet, n'avait cessé d'examiner Govin avec la plus vive attention, s'élança et barra le passage au chef comptable.

— Monsieur Charles, je vous en prie... Dans votre intérêt, demeurez ici...

— Mademoiselle, je sais ce que j'ai à faire...

— Sans doute, sans doute, mais réfléchissez... M. Pillet n'est pas commode et vos observations seront fort mal accueillies.

— La chose est sans importance.

— Cependant.

Mais, de toute évidence, la patience de Charles Govin était épuisée; d'un geste autoritaire, il écarta la jeune fille et ouvrit la porte donnant sur le vestibule.

— Gardez vos conseils pour une meilleure occasion, mademoiselle, pour moi, je n'en ai pas besoin, jeta t-il brièvement.

Le battant claqua avec violence sur ses talons, tandis que Cécile, déconcertée, éperdue, serrait nerveusement ses petites mains l'une contre l'autre.

Un instant, elle resta là et on put croire qu'elle allait se précipiter sur les pas du chef comptable; sans doute, comprit-elle l'inanité d'une nouvelle tentative, car, courbant le front, elle regagna lentement sa table de travail.

Là, cachant son visage entre ses mains, elle s'absorba en une profonde méditation, se désintéressant des propos qui s'échangeaient alentour.

En effet, maintenant, Blondet, Maréchal et les autres ne se gênaient point pour blâmer la conduite de Charles, qu'ils qualifiaient de folle, d'insensée.

Cependant, en quelques enjambées, Govin avait gagné l'entrée du salon d'attente précédant le cabinet de travail du patron.

Personne ne s'y trouvait et, traversant la pièce, le jeune homme vint frapper à l'huis de M. Pillet, une voix rogue retentit à l'intérieur, criant:

— Entrez.

Le chef comptable n'avait point attendu cette invitation pour manœuvrer le bouton de cuivre actionnant la serrure; déjà, il pénétrait dans le bureau que deux larges fenêtres, donnant sur la grande cour de la minoterie, éclairaient d'un jour cru.

Le directeur de Moulin-Vieux, qui lisait des papiers étalés sur sa table de travail, redressa son grand corps maigre; de chacun de ses petits yeux un éclair jaillit enveloppant l'audacieux et ce fut d'un ton irrité qu'il l'apostropha. Comment, c'est vous monsieur Govin, ma parole, vous rentrez ici d'une façon que je qualifierai de sans gêne.

Et Eugène Pillet secouait sa petite tête d'oiseau de proie, ce qui fit voltiger sur son crâne ses rares cheveux gris.

— Monsieur, j'ai à vous parler sans retard, répliquait le chef comptable, d'un ton décidé.

— Et moi je n'ai pas le temps de vous entendre... Ah! ça, ne suis-je donc plus le maître ici... Sortez, monsieur, sortez, je vous l'ordonne.

Et Pillet, debout à présent, montrait une face jaune de bile, ce qui chez lui était l'indice d'une exaspération poussée à son paroxysme.

Govin, d'ordinaire si déférent, ne parut pas avoir entendu; il s'était encore rapproché et, les yeux dans ceux de son interlocuteur, il articula d'une voix frémissante :

— Je sortirai quand je vous aurai dit ce que je pense de vous... de vos procédés.

— C'est trop fort...

— Monsieur Pillet, vous vous êtes conduit comme un misérable... oui, comme un misérable, en accablant une pauvre fille sans défense, laquelle ne poursuivait d'autre but que de rechercher les causes de la ruine des siens.

— Ah! il s'agit de la petite Auvray? ricana le minotier.

— De Mlle Auvray, je vous prie, rectifia Govin, livide et menaçant.

Malgré tout son aplomb le directeur eut peur et, esquissant un pas de recul :

— De quel droit venez-vous me parler d'elle?... Vous n'êtes pas son parent, que je sache.

— J'agis en vertu du droit que tout homme vraiment digne de ce nom a de défendre une pauvre enfant.

— Très bien... Je devine... Mlle Auvray est assez jolie... mais sans doute son...

— N'achevez pas, vociféra Charles, dont la main se leva, prête à frapper, si vous voulez que je ne vous rompe les os, taisez-vous, taisez-vous.

Il était si terrible ainsi que Pillet, se rejetant derrière son bureau, mit la plus grande distance possible entre eux.

En même temps, il appuyait sur le bouton d'une sonnerie électrique dissimulée sous les papiers.

A cet appel, le garçon de bureau accourut.

— Monsieur Govin, déclara le minotier, à qui ce renfort semblait avoir rendu quelque assurance, je vous ordonne de sortir... Vous passerez

à la caisse faire régler votre compte... Je ne veux plus vous rencontrer chez moi...

— Soit, je partirai, car je ne me soucie pas de demeurer plus longtemps au service d'un coquin, d'un drôle de votre espèce.

Et sans prendre garde au grognement de colère de Pillet, le chef comptable, passant devant le garçon de bureau ahuri, gagna la porte.

L'instant d'après, il pénétrait dans la pièce où ses collègues attendaient son retour, non sans impatience.

Un coup d'œil leur suffit à tous pour deviner que les choses n'allaient pas marcher toutes seules. Govin était pâle et ses mains tremblaient encore de colère.

— Eh bien? interrogea Blondet.

— Messieurs, je quitte la maison... Je vous souhaite à tous bonne chance.

Les employés se regardèrent, échangeant des coups d'œil significatifs qui semblaient dire clairement :

— Parbleu! cela devait arriver... Nous l'avions prévenu, il aurait dû s'y attendre.

Seule, Cécile Vermont demeura impassible et comme inerte; c'est à peine si une flamme courte, vite éteinte, s'alluma au fond de ses prunelles sombres.

Là-bas, Charles Govin procédait à ses préparatifs de départ, explorant ses tiroirs, empochant les quelques objets personnels qu'il comptait emporter.

En moins de cinq minutes tout fut terminé.

Alors, le jeune homme décrocha son chapeau que, le matin, en arrivant, il avait suspendu à une patère voisine.

— Au revoir, messieurs, au plaisir de vous rencontrer.

Il serrait des mains à la ronde, ayant hâte de quitter cette maison en laquelle il avait la sensation d'étouffer.

A la caisse, son compte fut liquidé rapidement, et, ayant empoché ce qui lui revenait, Govin se trouva dans la cour de la minoterie.

A sa vue, un vieux paysan d'une soixantaine d'années, petit, trapu, rablé, à la face couleur de cuir, aux yeux gris singulièrement vifs, qui causait avec Vermont, le père de Cécile, s'avança vivement à sa rencontre.

C'était Nestor Lampué, le braconnier de la forêt de Barne.

Charles le connaissait depuis son enfance; maintes fois, alors qu'il était gamin, il avait accompagné le père Lampué sous les futaies d'alentour ou canoté avec lui sur les eaux froides de la Torine.

Aussi, s'arrêta-t-il machinalement.

— Bonjour, mon garçon, dit familièrement le bonhomme, tu arrives bien, j'aurais un mot à te dire.

— Faites vite, je suis pressé, riposta Charles, que les bavardages du forestier n'intéressaient guère, on le comprendra facilement.

— N'est-ce pas M. Rémy Auvray qui est venu ce matin à Moulin-Vieux, je l'ai vu passer en auto et il me semble bien ne pas me tromper?

Tandis qu'il proférait cette question, Lampué ne quittait pas des yeux le chef comptable. Celui-ci eut un mouvement de surprise; pourtant, il répondit :

— En effet, c'est bien M. Rémy Auvray, le frère de ce pauvre M. Georges... Cela vous intéresse donc.

— Ma foi, oui, répliqua l'autre, je l'ai connu alors qu'il n'était pas plus haut qu'une botte... Enfin, merci, monsieur, et à la prochaine fois.

Sur ce, le braconnier s'éloigna rapidement comme s'il craignait d'autres interrogations de la part de son interlocuteur; il pouvait être bien tranquille, ce dernier ne songeait guère à lui; d'autres préoccupations l'accaparaient tout entier.

CHAPITRE IX

Maintenant, la cour de la minoterie était déserte, le surveillant chef Vermont ayant disparu à l'intérieur d'un bâtiment voisin.

Govin se mit en marche, franchissant la porte charretière.

Déjà, le père Lampué s'était effacé, filant par un sentier amorçant vers la gauche.

Le chef comptable avançait lentement dans la direction de la ville.

Présentement, toutes ses pensées allaient vers Irène; son cœur frémissait en songeant à la pauvre enfant.

Soudain, des pas rapides retentirent derrière lui et presque aussitôt, il perçut son nom prononcé par une voix féminine.

— Monsieur Govin, monsieur Govin.

Quelque peu surpris, le jeune homme se retourna; alors il aperçut Cécile Vermont, laquelle approchait en courant.

La jeune fille était nu-tête; on devinait qu'elle avait abandonné brusquement son travail; quittant le bureau sous une impulsion plus forte que sa volonté.

Son joli visage pâli, ses grands yeux brillant d'un feu sombre indiquaient assez qu'elle était en proie à une émotion extraordinaire.

Charles, qui s'était arrêté pour l'attendre, eut le loisir de faire ses observations; elles naquirent spontanément dans son cerveau, mais il n'en tira pas la moindre conséquence.

Déjà, la dactylographe n'était plus qu'à quelques pas.

— Vous désirez, mademoiselle? s'enquit le chef comptable, sans même prendre la peine de dissimuler sa surprise.

— J'aurais deux mots à vous dire, répliqua Cécile, d'une voix haletante.

— A moi?...

D'un signe de tête, Mlle Vermont répondit affirmativement.

Charles Govin eut une courte hésitation; maintenant, il avait hâte de se trouver auprès

d'Irène et tout ce qui pouvait retarder cette minute lui causait une fébrile impatience.

Un instant, il eut envie de refuser l'entretien qu'on sollicitait de lui ; mais, sans doute, Cécile devina-t-elle sa pensée, car son regard se fit suppliant, cependant qu'elle balbutiait d'une voix implorante.

— Ne dites pas non, monsieur Charles... Il faut que je vous parle... c'est sérieux... très sérieux...

— Soit, mademoiselle, consentit-il, se résignant, je vous écoute.

La jeune fille promena alentour un regard circonspect, comme si elle cherchait un lieu où ils pussent converser à l'abri de toutes indiscrétions.

Le sentier dont nous avons parlé, et qui conduisait directement aux berges de la Torine, était là, tout près, filant entre des haies épaisses l'isolant des prairies voisines.

Derrière ces remparts de verdure, on ne risquait point d'être aperçu, ce fut ce que pensa Cécile et, indiquant le chemin de la main:

— Faisons quelques pas par là, voulez-vous, nous serons plus tranquilles pour causer.

— Que de précautions, murmura Govin, en réprimant un geste d'impatience.

Néanmoins, il fit ce qu'on lui demandait et, côte à côte, les deux jeunes gens s'engagèrent dans l'étroite venelle.

Un silence absolu régnait entre eux et Govin, qui attendait que sa compagne s'expliquât, fut à nouveau frappé de son trouble.

Cécile semblait oppressée et elle qui, d'ordinaire, paraissait ignorer la timidité, ne savait trop comment entamer l'entretien ; la chose était visible.

Le comptable, qui désirait en finir au plus tôt, questionna résolument.

— Voyons, mademoiselle, de quoi s'agit-il ?...

— Ainsi, c'est exact, monsieur Govin, vous quittez Moulin-Vieux.

— Oui, mademoiselle... après ce qui s'est passé entre M. Pillet et moi...

— Mais pourquoi, pourquoi avez-vous fait cela?

Cécile avait presque crié ces mots avec emportement.

Govin, qui s'était arrêté, la considéra, l'air mécontent.

— Parce que ma conscience me le commandait, répliqua-t-il, néanmoins.

— Votre conscience, ricana-t-elle, vraiment, vous m'étonnez.

Cette fois, le comptable se fâcha tout net, et fronçant les sourcils :

— Brisons là, mademoiselle, je vous en prie, ceci vaudra mieux pour tout le monde.

— Mais...

— Je n'ai pas de compte à vous rendre que je sache ; donc, laissez-moi aller à mes affaires...

Et, exécutant un brusque demi-tour, Govin fit mine de regagner la grand'route conduisant à Vandeuil.

Il eut à peine le loisir de faire quelques pas ; la petite main de Cécile s'abattit sur son bras qu'elle pétrit nerveusement, et la voix de la jeune fille retentit à nouveau.

— Excusez-moi, monsieur Charles, si je vous ai blessé... Il ne faut pas m'en vouloir... Votre départ subit me cause une telle peine!

Elle montrait un visage décomposé, ravagé, ce dont il fut très surpris ; jamais il n'aurait pensé que Cécile Vermont éprouvait pour lui une telle amitié.

Cette considération radoucit sa voix.

— Vous m'étonnez, mademoiselle, j'ignorais que vous eussiez pour moi une telle sympathie.

— Oh ! vous n'avez jamais rien su voir lorsqu'il s'agissait de moi, murmura-t-elle d'un ton amer.

— Permettez...

— Govin marchait de surprise en surprise.

— Certes, depuis des années, il connaissait Cécile Vermont laquelle n'était encore qu'une fillette, lorsqu'en compagnie de son père, elle était arrivée à Moulin-Vieux, où ce dernier devait occuper les fonctions de surveillant-chef, mais jamais la moindre intimité n'avait existé entre eux.

Lorsque Cécile était entrée dans les bureaux, elle avait bien, surtout au début, fait quelques avances au chef comptable, avances auxquelles celui-ci n'avait guère répondu.

Bien vite, la jeune fille avait battu en retraite et, depuis longtemps, elle se tenait sur une sage réserve, vis-à-vis de son chef.

Alors, que signifiait la manifestation d'aujourd'hui?...

Voilà ce que Charles Govin se demandait, de plus en plus perplexe.

— Oui, j'ai du chagrin de vous voir partir, continuait cependant Cécile, dont la voix s'animait peu à peu ; il m'était si doux de vous retrouver chaque matin, à la minoterie.

Et, comme il la contemplait, stupéfait, n'osant comprendre où elle voulait en venir, la dactylographe précisa.

— Ah ! si vous aviez voulu, comme nous aurions pu être heureux...

Cette fois, il n'y avait pas moyen de se méprendre sur la signification de ses paroles et Govin, qui n'avait pu réprimer un sursaut, demeurait là, planté devant elle, ne sachant que répondre.

Au reste, Cécile enchaînait déjà.

— Ma conduite peut vous paraître extraordinaire, inconvenante... je n'ignore point que, d'ordinaire, les jeunes filles ne se jettent pas à la tête des hommes... mais est-ce ma faute si vous affectez de ne rien deviner...

Elle parlait avec volubilité, en proie à une exaltation qui allait sans cesse grandissant.

— Je vous en prie, mademoiselle, calmez-vous, risqua Charles sans trop savoir ce qu'il disait.

Il s'interrompit brusquement, frappé par la platitude, la banalité de ces lieux communs.

— Vous n'aviez d'yeux que pour Irène Auvray... Elle seule vous occupait, vous intéressait... Que soit maudit le jour où elle est entrée à Moulin-Vieux... Si elle n'était pas venue s'interposer entre nous, peut-être aurais-je fini par attirer votre attention, par toucher votre cœur.

Oui, j'avais fait ce beau rêve, c'était le bonheur assuré, calme, paisible...

Au lieu de cela, vous partez sans possibilité de retour ; mieux c'est à cause d'Irène que vous vous éloignez, ne le niez pas.

— Je n'ai jamais songé à le faire, répliqua-t-il, très froid, s'efforçant d'opposer la barrière de son indifférence à l'explosion tumultueuse des sentiments de la jeune fille.

— Mais qu'a-t-elle donc pour vous avoir pareillement ensorcelé ? cria Cécile hors d'elle-même.

— Mademoiselle, vous vous méprenez étrangement sur le sens de mes paroles.

— Allons donc...

— Non.

— Si fait... au reste, je le savais depuis longtemps...

— En vérité.

Combien de fois, alors que vous travailliez l'un en face de l'autre, vous ai-je épié, surveillé, pendant des heures, le cœur brûlé de jalousie.

Votre voix avait des douceurs inconnues lorsque vous lui parliez, les regards que vous échangiez étaient comme autant de caresses, car elle aussi elle vous aime.

La voix de Cécile sombrait, devenait rauque, tandis que son visage torturé exprimait tout à la fois la souffrance et la haine.

En toute autre circonstance, Charles Govin eût bien certainement été ému par cette douleur dont la sincérité était évidente ; mais dans l'attitude de Cécile, il y avait quelque chose d'agressif qui aliénait, refrénait la sympathie.

Et puis, la dactylographe avait eu le tort, impardonnable aux yeux de son interlocuteur, d'attaquer Irène Auvray, de parler d'elle avec antipathie et cela suffisait pour que le comptable n'éprouvât plus pour elle la moindre pitié.

— Mademoiselle Vermont, en voilà assez, s'écria-t-il avec colère, je vous défends de prononcer le nom de Mlle Auvray.

— Et de quel droit ?

Furieuse, irritée, Cécile se rédressait, couvrant le jeune homme d'un regard enflammé.

Celui-ci continuait, avec emportement.

— Vous devriez avoir honte de tenir de tels propos sur une jeune fille digne de tous les respects... Si votre père vous entendait ?

— Laissez donc mon père en repos... Il n'a rien à voir en ce qui nous occupe.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Vous allez retrouver Irène, n'est-ce pas ?...

— Que vous importe.

— Vous pouvez refuser de me répondre, je devine la vérité... tout en vous me la révèle, me la crie.

— Ne suis-je pas libre d'agir à ma guise ?...

— Charles, je vous en prie, ayez pitié.

Mais la patience du jeune homme touchait à son terme ; il était littéralement excédé par cette scène au cours de laquelle, à plusieurs reprises, Cécile l'avait maladroitement offensé, blessé dans sa sentimentalité.

Il ne voulait plus rien savoir, plus rien entendre.

— Adieu, jeta-t-il brièvement, en faisant mine de reprendre sa marche.

— Charles, Charles, un mot encore.

— Je n'ai plus rien à vous dire.

— Charles, je vous aime... tout mon cœur est à vous... ne me repoussez pas, ne soyez point cruel... Jamais personne ne vous chérira comme je le fais.

— Mademoiselle.

— Voyez, je ne menace plus... je vous implore, moi, l'orgueilleuse, la fière... Ne comprenez-vous donc point que vous êtes tout pour moi.

Et défaillante, brisée, Mlle Vermont se laissa tomber sur les genoux dans la poussière du chemin, tendant vers Govin des mains frémissantes, lui offrant ses yeux, sa bouche tout brûlants de passion.

— Je vous en prie, mademoiselle, relevez-vous, murmura le comptable, très ennuyé de son personnage.

Mais elle faisait non de la tête, s'entêtant à garder sa pose de suppliante.

— Pensez donc au scandale.. si quelqu'un vous apercevait.

— Que m'importe ?

— Tout ceci est absurde, grotesque.

— Charles, je vous aime.

Pour le coup, la colère de Govin ne connut plus de limite ; le sentiment de la position ridicule en laquelle on le mettait achevait de balayer ses scrupules, de bannir toute pitié de son cœur ; se courbant vers la jeune fille, au point que son haleine caressa sa joue, les dents serrées, la voix vibrante.

— Vous m'aimez ? dites-vous...

— Oh ! oui, balbutia-t-elle.

— Eh bien, moi, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais.

— Pourquoi, pourquoi ? bégaya-t-elle.

— Parce que tout, en vous, m'est hostile, antipathique.

— Oh ! gémit-elle, comme si elle venait de recevoir un coup de poignard en pleine poitrine.

— Vous êtes violente, emportée, autoritaire, impérieuse, irascible, tandis que moi j'aime la douceur, la bonté, la tendresse... Tout nous sépare... Vous m'offrez votre amour. Eh bien, je n'en veux pas, car, si je l'acceptais, je serais le plus malheureux des hommes, j'en ai la certitude.

— Vous êtes dur, impitoyable.

— C'est votre faute, vous m'avez poussé à bout, fit-il, honteux de s'être pareillement emporté.

Et il cherchait des mots propres à consoler la malheureuse fille dont le seul crime, après tout, était de l'avoir aimé ; il n'eut pas le loisir de les formuler.

Brusquement, dans une détente de tout son être, Cécile se redressait, vibrante ; elle ne suppliait plus ; en ses yeux brillait une flamme sombre de courroux, de haine.

Sa voix sifflante s'éleva, martelant les syllabes :

— J'ai compris, Charles Govin... Non seulement vous me détestez, mais encore vous me méprisez...

— Nullement, sur l'honneur, je vous l'atteste.

— Allons donc... je ne vous crois pas... coupa-t-elle avec emportement.

Sotte que j'ai été de m'humilier devant vous, de vous offrir mon amour, de mendier votre tendresse... Ainsi, je vous ai donné de moi une bien piètre opinion... Les hommes sont ainsi faits qu'ils dédaignent celles qui les prient...

— Mademoiselle...

— Eh bien, soyez tranquille, la leçon me pro-

fitera... Partez, monsieur Govin, partez, je ne vous retiens pas.

« Allez retrouver celle que votre cœur chéri, soyez heureux avec elle, si vous le pouvez.

« Pour moi je ne vous pardonnerai jamais mon humiliation, la douleur que, par vous, j'ai connue en ce jour en voyant mon amour bafoué.

« Un mot encore, désormais vous avez en moi une ennemie irréductible...

« Je pourrais vous voir en péril de mort que je ne lèverais pas le petit doigt pour vous secourir, j'en fais le serment.

Elle tendait vers lui le bras en un geste qui était tout à la fois solennel et menaçant. Ainsi, elle ressemblait à quelque folle, à l'un de ces êtres qui suppurent le fiel par tous les pores.

Govin eut un haussement d'épaules.

— Ma foi je vous préfère ainsi ; au moins, on sait à quoi s'en tenir et on ne court pas le risque de s'apitoyer sur votre compte.

— Je vous hais.

— C'est entendu, détestez-moi autant que vous voudrez, voilà qui m'est égal ; maintenant souffrez que je me retire. Nous n'avons plus rien à nous dire, je pense.

Et plantant la jeune fille qui tremblait de tous ses membres, Charles affectait un calme qu'il était bien loin d'éprouver.

Elle le regarda gagner le grand chemin, puis disparaître derrière la haie prochaine sans esquisser un mouvement pour le rappeler, le retenir.

Rapidement le bruit des pas du jeune homme décrut, s'éteignit : alors Cécile se retrouva seule.

Une seconde, la misérable créature promena alentour un regard égaré comme pour prendre à témoin le ciel et les choses, puis tout d'une pièce, foudroyée, elle s'abattit la face contre terre dans l'herbe haute tapissant les revers du sentier.

De lourds sanglots crevaient dans sa gorge, secouaient ses épaules.

A cette heure en pleine détente, Cécile Vermont pleurait son impossible bonheur.

Cependant Charles Govin cheminait d'un pas rapide ; au fond, cette scène violente, inattendue succédant à l'altercation qu'il venait d'avoir avec Eugène Pillet l'avait ému, bouleversé plus qu'il ne voulait se l'avouer.

Et puis il ne pouvait s'empêcher de songer à Irène si jolie et si malheureuse.

Désormais, Mlle Auvray avait deux ennemis implacables : le directeur de la minoterie de Moulin-Vieux et Cécile la dactylographe.

Charles Govin avait beau s'efforcer de se rassurer ; malgré tout, il gardait en lui une sourde inquiétude.

Un secret pressentiment l'avertissait que les adversaires d'Irène n'en demeureraient pas là, qu'ils s'efforceraient de lui nuire par tous les moyens en leur pouvoir.

— Eh bien, qu'ils essaient, murmura-t-il en serrant les poings ; avant de parvenir jusqu'à elle, ils me rencontreront sur leur route... Oui, je saurai la défendre envers et contre tous.

Une exaltation folle le soulevait ; il se sentait capable de tous les héroïsmes ; le monde entier ne l'eût pas fait reculer d'une ligne.

Ce fut en songeant à ces choses qu'il arriva à l'entrée de Vandeuil ; la petite maison des dames Auvray s'offrait là montrant sa façade où porte et fenêtres étaient hermétiquement closes.

On eût dit une demeure abandonnée.

Résolument Charles Govin poussa le portillon de bois clôturant le jardin, ainsi que l'avait fait Rémy Auvray moins d'une heure auparavant, et sa main heurta fermement le panneau supérieur de la porte.

En même temps il articulait d'une voix forte.

— Ouvrez, mademoiselle Irène. C'est moi votre ami, Charles Govin.

Une exclamanion étouffée lui répondit de l'intérieur ; presque aussitôt, la clef grinça dans la serrure, le battant tourna sur ses gonds et le joli visage de la jeune fille apparut dans l'entrebâillement de l'huis.

En reconnaissant son visiteur, elle eut un faible sourire et achevant d'ouvrir :

— Entrez, monsieur Govin, murmura-t-elle ; vous êtes le bienvenu, chez nous.

Le comptable obéit.

Il se trouva alors dans un étroit vestibule coupant la maison en deux parties et sur lequel donnaient plusieurs portes.

A gauche, c'était la cuisine ; à droite la salle à manger, les chambres a coucher de la mère et de la fille leur faisaient suite.

Sur un signe d'Irène, Charles se risqua dans la salle à manger, pièce fort simplement meublée à la vérité.

On y devinait un gêne voisine de la misère.

Durant un instant, les deux jeunes gens demeurèrent silencieux, très émus, et Govin put alors se rendre compte du changement profond qui s'était produit chez la jeune fille durant ces dernières quarante-huit heures.

Irène avait les traits tirés et en son visage pâle, ses grands yeux cernés luisaient d'un éclat fiévreux.

Le sourire avait disparu de ses lèvres exsangues ; elle semblait triste infiniment.

— Ma mère est dans sa chambre où elle s'est retirée afin de prendre un peu de repos, murmura la jeune fille ; la pauvre femme en avait grand besoin ; les récents événements l'ont tellement éprouvée. Elle sera contente d'apprendre que vous êtes venu, que vous ne nous abandonnez point.

— Oh ! cela, jamais, mademoiselle, s'exclama Charles, se laissant emporter par un mouvement de sa généreuse nature. Vous pouvez compter sur moi, quoi qu'il arrive.

— Merci.

Et en un geste spontané, irréfléchi, Irène tendait au jeune homme ses petites mains que celui-ci serra fiévreusement entre les siennes.

Maintenant Charles contait dans quelles conditions il avait appris la mésaventure survenue à la jeune fille, la violente altercation qui l'avait mis aux prises avec Eugène Pillet.

— Cet homme est un coquin ; je le lui ai dit, conclut-il, encore tout frémissant à l'évocation de ces souvenirs.

— Et vous avez peut-être eu tort, ami, murmura Mlle Auvray, car, à présent, vous voici sans place.

— Bah ! qu'importe. Je n'aurai pas de peine à

en trouver une autre ; il n'y a pas qu'à Moulin-Vieux qu'on puisse gagner sa vie.

— Cependant.

— Voyons, je n'aurais pu demeurer en cette maison, où l'on vous a si rudement traitée, vous la plus pure, la plus estimable des jeunes filles.

— Mon ami.

— Quand je pense que ce misérable Pillet n'a pas craint de vous livrer aux gendarmes. Ah ! si jamais été là !

— Vous n'auriez rien pu pour moi ; par mon imprudence, je m'étais grandement mise dans mon tort.

— N'importe, si j'avais été présent les choses se seraient passées différemment. Oh ! Irène, que ne donnerais-je pas pour pouvoir effacer ces pénibles souvenirs de votre mémoire !

— Que voulez-vous?... on n'échappe pas à sa destinée... la mienne est de toujours ignorer le bonheur.

— Ne dites pas cela... vous me désolez.

— C'est pourtant la triste vérité.

— Eh bien, j'en fais le serment, Irène, un jour viendra où vous connaîtrez à nouveau la joie, quand je devrais pour cela entrer en lutte avec l'univers...

— Tant que la mémoire de mon père restera entachée d'un soupçon, je ne connaîtrai ni joie, ni repos.

— Nous chercherons la vérité ensemble, le voulez-vous, nous ferons tant que nous parviendrons jusqu'à elle; par nous, le nom de Georges Auvray sera réhabilité.

« C'est toute ma vie que je vous offre, Irène, acceptez-la et, ce faisant, vous me rendrez le plus heureux des hommes.

— Mon ami... vous m'aimez donc bien?

Cette interrogation avait jailli comme malgré elle, des lèvres de la jeune fille, tandis qu'en ses prunelles un regard brillait qui disait que, par avance, elle connaissait la réponse de son interlocuteur.

— Oui, Irène, je vous aime, plus que tout au monde... Vous êtes tout pour moi, l'espoir en l'avenir, la certitude que la bonté, la tendresse n'ont point disparu de notre terre... Si vous me repoussiez, il ne me resterait plus rien... plus rien.

Le sourire de la jeune fille s'accentuait, donnant à son joli visage une expression de ravissement, ignorée jusque là.

La douceur des mots d'amour que, pour la première fois, on murmurait à son oreille était comme un baume magique qui pansait ses plaies, lui faisant oublier les tristesses de l'heure présente; c'était comme un coin dévoilé, brusquement soulevé, et par lequel il lui était permis de jeter un regard vers les années futures.

Vision enchanteresse s'il en fut et dont elle demeurait éperdue, grisée...

Doucement, Charles l'attirait à lui: ils étaient si près l'un de l'autre que le souffle parfumé s'exhalant des lèvres de la jeune fille effleurait la bouche du jeune homme, ainsi qu'une caresse exquise.

Ce fut Irène Auvray qui, réagissant, s'arracha à ce songe délicieux et, s'écartant légèrement, elle murmura : et moi aussi, Charles je vous aime.

Il eut un cri de joie folle.

— Ma chérie !

Mais d'un geste d'une impérieuse douceur, elle lui imposait silence et continuait :

— Puisque nous nous aimons, je serai votre femme et cela me rendra infiniment heureuse; seulement, auparavant, nous avons un devoir sacré à remplir...

— Oui, nous devons réhabiliter votre père, je ne l'oublie pas.

— Quand nous aurons accompli notre tâche, alors nous pourrons songer à nous.... Aurez-vous le courage de vous soumettre à cette condition?

— Soutenu par votre amour, mon Irène bien aimée, je les aurais tous, répliqua-t-il dans un grand élan de ferveur.

— En ce cas, mon ami, embrassez votre fiancée, articula une voix qui fit sursauter les deux jeunes gens.

S'étant retournés, ils aperçurent Mme Auvray, toute pâle, mais souriante qui se tenait au seuil de la salle à manger.

Attirée par le bruit des voix, elle était entrée sans qu'ils y prissent garde, ainsi, elle avait assisté aux accordailles des deux jeunes gens.

— Madame, balbutiait Charles, quelque peu déconcerté.

— Je n'avais point de fils, désormais, j'en possède un qui nous soutiendra, nous protégera, interrompit l'excellente femme, ne me remerciez donc pas, mon ami....

Irène, elle aussi, souriait, émue, ravie, offrant son front pur à la caresse de son fiancé.

Alors, dévotieusement Charles lui donna un baiser, scellant ainsi le pacte d'amour et de devoir qui venait de se conclure entre eux.

CHAPITRE IX

Le premier soin d'Irène et de Charles fut de chercher de nouveaux emplois susceptibles de leur permettre de gagner leur vie.

En effet, ni l'un ni l'autre n'était riche.

Jusqu'ici, les dames Auvray avaient vécu, au jour le jour, grâce aux appointements, cependant minimes, que la jeune fille gagnait à Moulin-Vieux?

Il y avait beau temps que les quelques centaines de francs, rapportés d'Amérique du Sud par les deux femmes, n'existaient plus.

Les frais nécessités par leur installation, pourtant bien modique, avaient achevé de venir à bout de leur modeste pécule.

Quant à Charles, il n'était guère en meilleure position.

Son père, le vieux caissier de Moulin-Vieux,

ne lui avait point laissé la moindre fortune, cela se conçoit; même, durant les dernières années de sa vie, le bonhomme avait été entièrement à la charge de son fils.

Depuis, Charles n'avait pas eu le loisir de faire des économies.

Comme bien des jeunes gens, il ne prévoyait pas qu'un jour il en aurait besoin.

Pour lui, sa situation à la minoterie ne risquait point d'être compromise.

Il ferait sa carrière au moulin comme son père avait effectué la sienne; ceci était une affaire attendue, réglée d'avance.

D'autre part, le chef comptable n'avait point songé au mariage.

Donc, c'est tout juste s'il possédait quelques centaines de francs placées sur son livret à la Caisse d'Épargne.

Jusqu'à ce jour, Govin avait occupé une chambre assez confortable à l'hôtel des Trois Rois, l'un des meilleurs de Vandeuil; il y prenait également sa pension et cela lui valait des frais relativement considérables.

Heureusement, il y avait en ville un certain nombre d'usines, d'industries, où l'on pourrait employer les deux jeunes gens. Ce fut ce que Charles expliqua à Irène et, dès le lendemain, ils se mirent en quête d'une nouvelle situation.

Sur le conseil du jeune homme, ils le firent séparément, ne voulant point provoquer les bavardages, ce qui n'eût pas manqué de se produire, dans le cas contraire.

Et puis, le comptable n'espérait point trouver une occupation dans le même bureau que sa fiancée, c'eût été vraiment par trop de bonheur.

Par avance, bien que cela leur coûtât à l'un comme à l'autre, ils s'étaient résignés à une séparation.

— Vous viendrez nous voir chaque soir, avait gentiment murmuré Irène, que sa mère approuvait.

Le tendre regard qui accompagnait ces paroles avait causé un véritable enchantement au comptable, c'était comme si on lui ouvrait les horizons promoteurs d'une félicité inconnue.

Il avait été convenu entre les jeunes gens que, tandis que Mlle Auvray se présenterait dans trois ou quatre maisons de commerce de gros que l'on comptait à Vandeuil, Govin, lui, irait offrir ses services aux usines, scieries, carrières, existant aux environs de la cité.

Au soir, tous deux étaient de retour, prenant place devant la table où Mme Auvray, en leur absence, avait servi le dîner.

En effet, l'ex chef-comptable avait accepté une invitation chez ses nouvelles amies.

Les jeunes gens n'eurent point besoin de se questionner pour comprendre que leurs tentatives avaient été inutiles.

Irène semblait lasse, presque découragée; quant à Govin, il montrait un visage soucieux, préoccupé.

— Eh bien, mes enfants, quoi de nouveau? s'enquit la veuve de Georges Auvray en découvrant la soupière, au fond de laquelle fumait un savoureux potage aux légumes.

Pour toute réponse, Irène eut un hochement de tête désabusé.

— Je n'ai rien trouvé, murmura-t-elle.

— Bah, tu seras plus heureuse demain, riposta l'excellente femme, que l'attitude de sa fille inquiétait visiblement.

La dactylographe s'en aperçut et, faisant effort, elle esquissa un sourire.

— Sans doute, sans doute, convint-elle.

A la vérité, elle n'en était guère convaincue: partout où elle s'était présentée, on l'avait reçue avec une singulière froideur.

On n'avait pas besoin de personnel; qu'elle laissât son adresse; on la convoquerait, le cas échéant.

En une dernière maison, les Nouvelles Galeries, vaste magasin de nouveautés, situé place de la Cathédrale, Mlle Auvray s'était hasardée à insister, proposant de repasser dans quelques jours.

Le chef de bureau auquel elle avait eu affaire avait eu un geste d'impatience, déclarant la chose parfaitement inutile.

— Comprenez donc, mademoiselle, que nous n'attendons pas après vous, heureusement... avait-il maugréé.

Sur ce, il avait, sans plus de façon, tourné le dos à la pauvre fille, la laissant toute décontenancée.

Les employés qui, aux tables voisines, établissaient des factures et n'avaient rien perdu du dialogue échangé, avaient eu des rires étouffés, des regards sournois.

Rougissante, confuse, Irène s'était retirée.

Elle ne le comprenait que trop; son aventure était connue de tous. Si on la recevait encore, c'était tout juste...

Les gens se défiaient d'elle; pour un peu, ils l'eussent traitée de voleuse...

A la vérité, Mlle Auvray eût dû s'y attendre, car, dans une petite ville de province comme Vandeuil, tout se sait.

Néanmoins, la jeune fille demeurait atterrée.

Elle n'avait point pensé que sa navrante histoire fût si rapidement colportée d'un bout à l'autre de la cité.

Peu de gens, en somme, avaient assisté à son arrestation, à la minoterie, et c'était en pleine nuit que les gendarmes l'avaient conduite à la prison.

Qui donc avait bavardé, renseignant si bien les citadins?

Voilà ce que la jeune fille ne pouvait deviner; néanmoins, elle était convaincue que quelqu'un avait parlé, cela dans l'unique but de lui faire tort, de l'empêcher de trouver une place nouvelle.

La chose était pour le moins inquiétante; que deviendraient-elles, sa mère et elle, si elle ne découvrait point un moyen de gagner leur vie.

C'était cette grave question du lendemain qui, en ce jour, obscurcissait le front de la jeune fille, mettant en ses yeux une expression de tristesse, d'inquiétude.

De son côté, Charles n'avait pas été plus heureux.

Partout, on l'avait bien reçu, car à Vandeuil, il connaissait à peu près tout le monde; néanmoins, l'heure était mal choisie pour retrouver un emploi.

Les affaires étaient dans le marasme; on parlait de chômage possible; le jeune homme devrait attendre quelques semaines, la reprise

de la saison, c'est-à-dire les mois de septembre ou octobre.

— Vraiment, vous avez eu tort de quitter Moulin-Vieux à cette époque de l'année, lui avait même dit un maître carrier, que Govin avait vu en dernier lieu, vous étiez pourtant bien là-bas.

— Je ne m'entendais plus avec M. Pillet, avait répliqué Charles, répondant à cette question indirecte.

Son interlocuteur avait hoche la tête d'un air de blâme et le comptable avait deviné que, dans son esprit, ceci n'était pas une référence, bien au contraire.

— Demain, je verrai d'autres maisons, se promit-il résolument.

En effet pendant les jours qui suivirent, Irène et lui battirent la ville et les faubourgs, se présentant partout où ils avaient chance d'être embauchés, mais le succès fut loin de répondre à leurs efforts.

Cependant, chez les Auvray, comme pour Govin, la situation s'aggravait singulièrement.

Déjà à plusieurs reprises, le comptable avait dû retirer de petites sommes de la Caisse d'Épargne; la pension qu'il payait aux Trois Rois, quoique d'un prix relativement modique, s'avérait trop lourde pour ses ressources présentes.

Ce fut Mme Auvray qui, devinant les difficultés au milieu desquelles se débattait le jeune homme, lui en parla la première.

Elle le fit avec tout le tact, toute la délicatesse dont elle était susceptible; justement, ce soir-là, Irène était ressortie après le dîner afin d'aller se présenter dans une mercerie de gros dont le patron n'était point là, au cours de l'après-midi, et Govin, qui venait d'arriver, se trouvait seul avec la bonne dame.

Assis, côte à côte, dans le petit jardin potager s'étendant derrière la maisonnette, à l'abri des regards indiscrets des gens qui passaient sur la route, ils échangaient de brèves paroles.

Là-bas, dans l'Ouest, le soleil qui s'abaissait rapidement sur l'horizon venait de disparaître derrière une ligne de coteaux boisés qui, maintenant, semblait plus sombre.

Au ciel, de grandes lueurs roses et pourpres traînaient encore, allant s'atténuant de minute en minute.

Peu à peu, des myriades d'étoiles étincelaient au firmament, un croissant de lune argenté se montrait, répandant une douce clarté.

C'était comme une illumination féerique et lointaine qui s'allumait, obéissant au prestigieux coup de baguette de quelque magicien, cela pour la plus grande joie des habitants de notre terre.

De la ville voisine n'arrivaient plus que des bruits atténués, assourdis.

La campagne elle-même s'assoupissait lentement, glissant au sommeil.

On eût dit que bêtes et gens, accablés par la grande chaleur du jour, s'abîmaient en un suprême repos.

Les choses elles-mêmes subissaient cette loi.

Dans le petit jardin des Auvray, les fleurs exhalaient un parfum plus doux, plus fort ; au loin, du coté de la Torine, un rossignol, perdu dans un bosquet, se mit à chanter.

— A quoi pensez-vous, mon ami ?... s'enquit doucement Mme Auvray qui, depuis quelques minutes, épiait son compagnon, semblant suivre sur son visage la marche de ses intimes préoccupations.

— Govin avait eu un tressaillement léger, comme cela arrive lorsqu'on est brusquement tiré d'un songe.

— Mais je ne sais trop, chère Madame, répliqua-t-il, s'efforçant de sourire.

— Allons donc.

— Si, je vous assure.

La main de la vieille dame se posa amicalement sur le bras du jeune homme.

— Pourquoi manquez-vous de franchise, de sincérité ?... murmura-t-elle sur un ton de reproche.

— Vraiment, madame...

— N'avez-vous donc pas confiance en moi ?

— Si fait.

— Ne nous considérez-vous donc point, Irène et moi, comme étant de votre famille.

— Madame, je vous affirme que...

De plus en plus mal à l'aise, le jeune homme se débattait, n'osant regarder en face son interlocutrice, comme s'il eût craint de laisser deviner son secret.

Ce fut Mme Auvray qui reprit, après un instant de silence :

— Eh bien, je serai plus brave que vous, mon cher Charles... Ce que vous n'osez dire, je vais le prononcer.

— Mais !

— Vous avez des ennuis, de gros ennuis...

— Je ne le nie point. Tant que je n'aurai pas trouvé une autre situation...

— En attendant, vos ressources s'épuisent et vous vous demandez comment vous ferez bientôt pour faire face aux frais qui vous incombent.

Le comptable rougit violemment ; en effet, telle était bien la nature de ses préoccupations.

— Il y a un peu de cela, finit-il par avouer.

— C'est heureux que vous en conveniez.

— Heureusement, tout finira par s'arranger... Demain, après-demain au plus tard, je découvrirai quelque chose... Oh ! je ne me montrerai pas difficile pour débuter... Je prendrai n'importe quoi.

— Certes et je vous approuve... néanmoins, il vous faudra attendre un mois avant de toucher vos premiers appointements et votre note, aux Trois-Rois, continue à courir.

— A cela nul ne peut rien.

— Justement, j'ai une proposition à vous faire... La vie de restaurant est coûteuse.... Si vous voulez venir prendre pension ici, vous ferez, je crois, de réelles économies.

— Oh ! Madame.

— Vous garderiez votre chambre à l'hôtel, car je n'en ai point à mettre à votre disposition et puis cela pourrait provoquer des commérages. Quant aux repas, nous les prendrions ici en commun.

— Madame, comment vous remercier.

— C'est bien simple, en acceptant.

Et comme Govin, ému, touché, serrait affectueusement, entre les siennes, les mains de l'excellente femme, celle-ci ajouta :

— Voyez-vous, mon cher ami, l'existence est hérissée de petites difficultés de ce genre qui, pour des gens tels que nous, ont tôt fait d'en devenir des grandes.... C'est pourquoi il faut s'entr'aider les uns les autres... Et puis, comme je le disais l'autre jour, n'êtes-vous point un peu mon fils ?

— Madame, vous êtes la bonté même.

— Ainsi, c'est entendu.

— Certes, répliqua le comptable.

En quelques mots, tout fut réglé et Charles eut tôt fait de calculer que, de cette façon, il ne risquerait pas d'être submergé par le flot sans cesse grandissant des dettes.

Sur ses économies, il lui restait un peu plus de trois cents francs ; grâce à la combinaison proposée par Mme Auvray, cette somme durerait plus longtemps qu'il ne se l'était imaginé.

— Et maintenant, fit la bonne dame, en se levant, si vous le voulez bien, nous irons au-devant d'Irène.

— Très volontiers.

— Son absence se prolonge, et, comme à présent, il fait complètement nuit, j'aime autant ne pas la voir rentrer seule.

— Je suis à vos ordres.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Mme Auvray, qui avait mis un chapeau et endossé un léger manteau, quittait la petite maison en compagnie de Charles Govin.

Celui-ci lui ayant offert son bras, ils se dirigèrent, marchant à pas lents, vers le cœur de la ville.

La maison Barbier, où Irène était allée se présenter, était située dans la rue des Hallebardiers, petite voie solitaire donnant directement sur la Grande Rue.

Mme Auvray et Govin, qui suivaient celle-ci, ne risquaient donc pas de manquer la jeune fille.

Sur le seuil des maisons, des boutiques, les habitants de Vandeuil causaient réunis par petits groupes ; ils s'interrompaient pour contempler d'un regard curieux les promeneurs.

A peine ceux-ci s'étaient-ils éloignés que les bavardages reprenaient, plus animés que jamais.

A plusieurs reprises, Charles Govin, qui s'était retourné, eut la sensation que c'était sa compagne et lui qui faisaient les frais des causeries et il en conçut une certaine irritation.

Pourquoi ces gens s'occupaient-ils d'eux ?...

Ne pouvait-on plus se promener tranquillement, par la ville, sans soulever un mouvement de curiosité.

A la fin, cela devenait assommant...

Comme bien on pense, le jeune homme se garda bien de communiquer ses pensées à la bonne Mme Auvray, laquelle ne se rendait point un compte exact des choses.

Elle avait entrepris de narrer à Charles les hauts faits d'Irène alors que celle-ci n'était qu'une toute petite enfant et, sur ce chapitre, la bonne dame était intarissable.

Enfin, on tourna l'angle de la rue des Hallebardiers et la façade de la maison Barbier apparut, grise et morne.

La mercerie en gros était installée dans un important immeuble datant du siècle dernier et qui, bien certainement, avait été édifié pour quelque riche famille bourgeoise.

La porte aux vantaux ornés de gros clous à tête quadrangulaire était close depuis longtemps, mais, par l'imposte ménagée au-dessus, un rayon de clarté s'échappait, prouvant que l'on veillait encore à l'intérieur des magasins.

Les fenêtres, protégées par des barreaux de fer donnant sur les salles de ventes, étaient obscures.

— Monsieur Barbier doit être dans son bureau, murmura Govin qui, à plusieurs reprises, s'était rendu chez le commerçant, voilà pourquoi Mlle Irène n'est point encore de retour... On la fait attendre.

— C'est bien, faisons les cent pas sans perdre la porte de vue, ainsi, nous verrons sortir ma fille, répliqua Mme Auvray.

— Comme vous voudrez, chère madame.

— L'ex-comptable de Moulin-Vieux ne se trompait point lorsqu'il affirmait que sa fiancée attendait d'être reçue par M. Barbier.

Lorsqu'elle s'était présentée, vers huit heures et demie, ainsi que Mme Barbier, à laquelle elle avait eu affaire dans l'après-midi, le lui avait recommandé, un garçon de magasin, aux airs grognons, lui avait dit de s'asseoir sur une banquette.

C'était dans une sorte d'antichambre ouvrant directement sur la rue et précédant le cabinet du patron.

A droite et à gauche, dans des profondeurs obscures, on devinait l'allongement des rayons avec leur comptoir de noyer ciré, leurs casiers bourrés de marchandises.

Une ampoule électrique, suspendue au plafond, déversait dans cette antichambre une lumière parcimonieuse.

Cela sentait l'humidité, le cuir tanné, les étoffes nouvellement apprêtées.

Le garçon de magasin s'était éclipsé, glissant sans bruit sur les semelles de ses chaussons de feutre et Irène restait là, ennuyée, mal à l'aise.

Enfin, au bout d'une demi-heure, une porte s'ouvrit et un gros homme se montra sur le seuil.

C'était M. Barbier.

Il pouvait avoir une quarantaine d'années ; un embonpoint précoce élargissait sa carrure, pointant sous son gilet.

Sa physionomie matoise, ses petits yeux gris, ses joues molles et pendantes, son crâne largement dégarni n'en faisaient point un Adonis ; mais ce soir-là, il semblait en proie à une évidente mauvaise humeur, ce qui achevait de donner à sa physionomie ingrate une expression singulièrement désagréable.

— Ah ! vous êtes là, mademoiselle, grommela-t-il en avisant Irène qui, à sa vue, s'était levée. On a eu tort de vous dire de revenir à cette heure.

— Oh ! Monsieur, la chose est sans importance, murmura la jeune fille, croyant qu'il s'excusait.

— J'ai sérieusement grondé Mme Barbier quand j'ai appris qu'elle vous avait donné rendez-vous... Enfin, entrez.

Il s'effaçait, démasquant le passage, et la fiancée de Charles pénétra dans une vaste pièce sommairement meublée d'une table-bureau et de quelques chaises.

Au fond, faisant pendant à la cheminée, ornée d'une garniture en zinc doré, se voyait un grand

cartonnier où le commerçant enfermait les dossiers de ses clients, ses cartes d'échantillons.

M Barbier avait regagné sa place, dans son fauteuil, et, sans offrir un siège à la jeune fille, il la considérait tout en jouant avec un coupe-papier en bois d'olivier.

Fort intimidée par cet accueil, Irène ne savait plus trop quelle contenance garder.

Enfin, le mercier en gros se décida à prendre la parole.

— Oui, mademoiselle, j'ai fortement grondé M Barbier à votre sujet.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que je le déplore... Cette dame m'avait reçu très aimablement...

— Oui, oui, je sais... Ma femme n'en fait jamais d'autres... bougonna le gros homme.

— Elle m'avait fait espérer que vous pourriez me prendre dans vos bureaux, une de vos dactylographes va vous quitter prochainement, risquait la solliciteuse dont les joues s'empourpraient.

— Le fait est exact, coupa le négociant, en frappant d'un coup sec de son coupe-papier le rebord de son bureau...

— En ce cas, monsieur, je pourrai vous donner un échantillon de mon savoir faire... Je tape très vite à la machine... je sais rédiger le courrier... J'ai des notions de comptabilité...

— Mademoiselle, je ne mets pas en doute vos connaissances qui m'ont l'air très étendues, néanmoins, à mon grand regret, je ne puis vous accepter dans ma maison.

— Oh ! murmura Irène, qui, depuis quelques minutes déjà, s'attendait à cette fin de non-recevoir.

— Même, dans votre intérêt, j'ajouterai qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas poursuivre vos démarches... ailleurs, pas plus qu'ici, vous ne trouverez de travail.

— Mais enfin, monsieur, il faut que je vive.

Barbier eut un geste vague signifiant que la chose ne le regardait point.

— J'ai ma mère à ma charge.

— Evidemment, mademoiselle, évidemment... seulement, voyez-vous, vous vous êtes mis sur les bras une très mauvaise histoire...

— Monsieur !...

— Je ne veux pas douter de votre honnêteté... puisque le juge d'instruction a cru devoir vous remettre en liberté, c'est qu'il avait ses raisons pour cela et il ne m'appartient pas de les apprécier.

— En vérité...

— Laissez-moi achever. Pour mon compte, je ne me soucie pas d'avoir chez moi quelqu'un dont je ne suis point sûr... Tous les patrons me comprendront... voilà les motifs des échecs répétés auxquels vous vous êtes heurtée depuis que vous cherchez une nouvelle situation.

— Mais c'est épouvantable, balbutia la malheureuse jeune fille.

— M. Govin, qui a cru devoir se solidariser avec vous, vous prendre en sorte sous sa protection, éprouve les mêmes difficultés et je crains fort qu'il n'en voie pas la fin de si tôt... Vous pourrez le lui dire.

— Alors, que devenir ?

Irène avait murmuré ces paroles, s'adressant plutôt à elle-même qu'à son interlocuteur : le côté inextricable de sa situation lui apparaissait pleinement dans toute son horreur.

M. Barbier reprit solennel :

— J'aurais pu vous congédier, comme tant d'autres l'ont fait avant moi, sans vous fournir ces explications, mais je suis de ceux qui disent : *à tout péché miséricorde*. L'affaire de Moulin-Vieux est très embrouillée, je ne me soucie pas de l'approfondir... J'ai cru de mon devoir de vous éclairer sur votre position... Pour conclure, je vous donnerai encore un bon conseil :

« A votre place, je quitterais le pays... Je m'en irais dans une autre ville où nul ne me connaîtrait. Là seulement, vous trouverez à vous débrouiller, si toutefois vous ne commettez point de nouvelles sottises.

Ayant ainsi débité ce petit discours dont il paraissait très satisfait, le negociant se levait, indiquant ainsi que l'audience était terminée.

Les jambes molles, la tête perdue, Irène esquissa un vague salut ; puis, escortée par le garçon, brusquement surgi des profondeurs du magasin, elle gagna la porte qui claqua sur ses talons avec un sourd bruit de sépulcre.

Alors, elle se retrouva dans la rue et, machinalement, d'un pas mal assuré, elle se mit en route afin de regagner sa demeure.

Dans son trouble, elle n'avait point aperçu sa mère et Charles qui, là-bas, à moins d'une trentaine de mètres, revenaient sur leurs pas pour la rejoindre.

Son nom proféré par la douce voix de Mme Auvray la fit enfin se retourner, alors qu'elle venait de doubler l'angle de la Grande Rue.

— Eh bien, mignonne, où cours-tu donc ainsi ? s'exclamait la bonne dame, qui arrivait quelque peu essoufflée.

— Vous ne nous aviez point vus ? interrogea Charles dont le regard cherchait à lire sur le visage d'Irène.

Fort heureusement, la municipalité de Vandeuil ne fait pas de grands frais d'éclairage, surtout par les belles soirées d'été et l'obscurité ne permit pas au comptable de s'apercevoir de la pâleur de sa fiancée.

— Non, je ne faisais pas attention, répliqua brièvement cette dernière, en détournant la tête.

— Que t-a-t-on dit en cette maison ? s'enquérait Mme Auvray.

— On n'a besoin de personne, pour le moment du moins, articula la jeune fille.

En effet, elle venait de remarquer que les gens stationnant au seuil des portes les examinaient curieusement, s'efforçant de percevoir quelques bribes de leur conversation.

En conséquence, elle remit à plus tard la narration de son entrevue avec M. Barbier.

Le trajet de retour fut triste, silencieux.

Peu à peu, Mme Auvray et Govin devinaient que la jeune fille était en proie à un trouble profond ; très inquiets, ils avaient hâte de savoir ce qui s'était passé.

Aussi, lorsque tous trois se retrouvèrent dans la petite salle à manger des dames Auvray et que la physionomie pâle d'Irène apparut en pleine lumière, le jeune homme et la vieille

dame comprirent-ils que quelque chose de grave était survenu.

— Mon enfant, que t'est-il arrivé ? s'exclama la mère.

— Ne t'alarme pas, maman chérie, tu vas tout savoir...

Et, en quelques mots, la jeune fille conta ce qu'elle venait d'apprendre.

Pour le coup, Charles ne put réprimer sa colère.

— Ces gens sont absurdes, cria-t-il, hors de lui, je ne sais ce qui me retient d'aller trouver ce sot personnage.

— Mon ami, vous ne vous êtes que trop compromis déjà à cause de moi, coupa doucement Irène. M. Barbier a été plus franc, plus loyal que les autres patrons, chez qui je m'étais présentée... Il a eu le courage de me dire ce que ses collègues se contentaient de penser... Je ne saurais lui en garder rancune.

— Oui, à la réflexion, ce qui arrive ne m'étonne guère, murmura Mme Auvray, d'un ton désolé, l'humanité est ainsi faite qu'elle croit plus volontiers au mal qu'au bien... Peut-être devrions-nous suivre le conseil de ce monsieur et quitter Vandeuil.

— Jamais, se révolta Irène, soudainement redressée, si nous voulons réhabiliter la mémoire de mon père, nous devons demeurer ici coûte que coûte... Tant que la chose ne sera pas devenue matériellement impossible, je ne renoncerai point à la lutte.

— Moi non plus, approuva Charles résolument.

— Mais comment vivrez-vous, mes pauvres enfants.

— Nous continuerons à chercher du travail et nous finirons bien par en trouver, déclara la jeune fille.

Mme Auvray comprit qu'elle ne gagnerait rien à insister ; au reste, son cœur était d'accord avec celui des jeunes gens et, secouant douloureusement sa tête prématurément blanchie, elle murmura tristement :

— En ce cas, que le ciel nous protège...

CHAPITRE XI

Irène Auvray n'avait point eu tort de ne pas désespérer ; quelques jours plus tard, en effet, elle découvrait du travail.

Un après-midi, comme elle passait rue de la République, l'une des voies les plus fréquentées d'un des faubourgs de Vandeuil, elle fit la rencontre de Mme Galand, la femme du chef mécanicien de Moulin-Vieux.

A plusieurs reprises, la jeune fille avait parlé à cette dame, alors que celle-ci venait chercher son mari à la minoterie en compagnie de son petit garçon, un délicieux bambin de six à sept ans.

Mme Galand était une blonde à l'air doux et timide, âgée d'une trentaine d'années.

Ce fut elle qui aborda Irène, très aimablement, et la conversation s'engagea au bord du trottoir.

Mme Galand avait une entreprise de confection de lingerie pour dames.

Dans un atelier contigu à son logement, elle occupait une dizaine de mécaniciennes, dont les machines à coudre emplissaient la maison de tapage ; de nombreuses ouvrières travaillaient pour elle à domicile.

L'entrepreneuse fournissait les Nouvelles Galeries de Vandeuil, ainsi que la plupart des magasins de la cité.

Lorsqu'elle sut que Mlle Auvray était à la recherche d'un emploi et qu'elle n'en trouvait point, elle lui proposa de l'occuper.

Pour l'instant, la besogne abondait ; Mme Galand ne trouvait point de finisseuse, pour faire les brides, les boutonnières, coudre les boutons.

Si ce travail convenait à Irène, elle ne demandait pas mieux que de lui en confier.

Certes, on ne gagnait pas beaucoup à ce métier ; néanmoins, cela valait mieux que rien et la jeune fille accepta avec reconnaissance.

L'heure d'après elle regagnait son domicile, portant, dans une serviette de lustrine noire, tout un lot de blouses à terminer.

Mme Auvray eut le cœur serré en voyant arriver sa fille ; cependant, loin de la décourager, elle l'approuva et le soir, lorsque Charles Govin rentra pour dîner, les deux femmes étaient à la besogne.

En effet, Mme Auvray avait décidé de seconder sa fille ; ainsi les gains s'en trouveraient doublés.

Govin écouta sans mot dire le récit qu'Irène lui fit de sa rencontre avec Mme Galand ; pour lui, faute de mieux, il avait dû accepter une représentation de machines agricoles qu'un agent d'une firme inportante, récemment installé à Vandeuil, lui avait offerte.

Tout le jour, il courait la campagne, visitant les fermes, discutant avec les paysans sur les mérites comparés de tel modèle de charrue ou de faucheuse.

C'étaient alors des discussions interminables dont l'ancien comptable sortait littéralement abruti, les tempes serrées par d'atroces migraines et, le soir, lorsqu'il regagnait la ville, il était fourbu, éreinté.

A ce métier, il ne gagnait guère, la clientèle campagnarde se décidant difficilement, et il devait faire maintes visites avant de conclure une affaire qui lui rapportât quelques courtages.

Au cours de ses randonnées, Charles Govin rencontrait souvent le père Lampré, le vieux braconnier de la forêt de Barne.

Le brave homme semblait s'être pris d'une

amitié toute particulière pour lui et il accompagnait fréquemment le représentant dans ses tournées, durant des kilomètres.

Toujours, le père Lampué s'informait des dames Auvray, cela avec une sollicitude, qui, à la longue, devait finir par frapper Charles.

Lorsque le jeune homme tentait de questionner le braconnier sur les motifs de cette curiosité, Lampué se derobait, se contentant de faire des réponses évasives.

Il connaissait la famille Auvray depuis si longtemps ; il avait vu M. Georges et son frère Rémy, alors que ceux-ci n'étaient que des galopins; s'il s'informait de ces dames, n'était-ce pas tout naturel !

Govin n'était pas tout à fait de cet avis et, à force d'y songer, il en arriva à se persuader que le bonhomme savait des choses qu'il taisait jalousement.

A ces heures de loisir, l'ancien comptable, qui s'était procuré les journaux relatant le cambriolage de Moulin-Vieux, avait étudié cette mystérieuse affaire dont le pauvre Georges Auvray avait été la première victime.

Maintenant, il la connaissait dans tous ses détails et il n'ignorait point qu'à l'époque, le père Lampué avait été entendu par le juge d'instruction ?

Sa déposition, l'une des rares qui eussent eu de l'importance, avait été très préjudiciable au père d'Irène.

En effet, le braconnier avait déclaré qu'il avait vu M. Georges Auvray franchir le barrage de la Torine et s'introduire subrepticement dans sa demeure, la nuit même où sa caisse avait été cambriolée.

A l'entendre, Georges Auvray avait suivi le chemin que plus tard devait emprunter Irène et qui avait conduit la jeune fille dans le bureau où se trouvait le coffre-fort d'Eugène Pillet.

La déposition de Lampué avait achevé d'étayer la conviction du juge d'instruction chargé de suivre cette première affaire et voilà pourquoi ce magistrat, M. Daumas, avait conclu que, selon toute vraisemblance, Georges Auvray avait simulé un vol.

Si le braconnier, après sept ans révolus, s'inquiétait des dames Auvray, c'est que, peut-être, son opinion avait varié.

Qui sait si, présentement, il déposerait dans le même sens ?...

C'était plutôt par intuition que par raisonnement que Charles en arrivait à cette conclusion, il le reconnaissait volontiers ; pourtant, celle-ci s'imposait à lui avec une persistance singulière.

A plusieurs reprises, il tenta d'aiguiller la conversation dans cette direction, reparlant au vieux braconnier de la première affaire de Moulin-Vieux.

Mais ce fut inutilement.

Dès les premiers mots, Lampué l'arrêtait.

A l'époque, il avait dit tout ce qu'il savait ; depuis, il n'avait rien appris de nouveau. A quoi bon parler de ces vilains souvenirs ?...

Et le bonhomme détournait la conversation, s'extasiant sur la beauté du temps, sur les promesses de la prochaine récolte en vins laquelle s'annonçait comme devant être l'une des plus abondantes qu'on eût vue, depuis longtemps dans la région.

Charles Govin ne se tenait pas pour battu et, sans insister, de peur d'effaroucher son interlocuteur, il gardait son opinion.

Il fallait qu'il gagnât la confiance du paysan et, pour ce faire, le représentant ne négligea rien.

Peu à peu, Lampué s'amadouait ; un jour même, ayant rencontré Charles, aux portes de Vandeuil, il consentit à le suivre chez les dames Auvray.

En voyant les deux femmes courbées sur leurs travaux de lingerie, Lampué eut un hochement de tête et ses petits yeux aux regards fureteurs firent le tour de la pièce, semblant évaluer le mobilier à son plus juste prix.

Evidemment, il comprenait que les infortunées se débattaient dans une gêne voisine de la misère.

Il refusa le verre de vin que Mme Auvray lui offrait ainsi que la chaise qu'on lui avait avancée et se retira presque aussitôt ; mais à dater de ce jour, il revint de plus en plus fréquemment à la petite maison ?

Bientôt, il en fut l'hôte assidu.

Il entrait après avoir frappé, en retirant sa casquette de cuir, puis, après s'être informé de la santé de ces dames, il extrayait de dessous sa blouse déteinte un lièvre ou un lapin pris au collet dans les tirés de la forêt de Barne, à moins que ce ne fût un brochet ou une anguille de la Torine.

— Tenez, madame Auvray, vous acommoderez ce particulier-là et vous m'en direz des nouvelles, déclarait-il, avec un rire muet qui découvrait ses gencives, simplement ornées de quelques chicots noirâtres.

Au début, la mère d'Irène avait tenté de refuser, mais alors, la physionomie de Lampué avait paru si consternée que l'excellente femme, ne voulant point chagriner le bonhomme, avait fini par accepter.

Lorsqu'elle avait invité le braconnier à partager leur repas, celui-ci s'était débattu comme un beau diable, trouvant toujours des bons prétextes pour s'esquiver.

La vérité, et cela se voyait parfaitement, c'est qu'il se trouvait un trop mince personnage pour s'asseoir à la même table que ces dames.

Celles-ci avaient beau être ruinées, travailler ainsi que des ouvrières, pour Lampué, elles étaient toujours Mesdames Auvray, c'est-à-dire les riches propriétaires du domaine de Moulin-Vieux.

L'humilité de leur condition présente ne comptait pas aux yeux du braconnier, lequel ne se serait pas permis la moindre familiarité à leur égard.

Cependant, octobre s'achevait; les vendanges avaient été faites et, maintenant, avec les journées plus courtes, les premiers froids faisaient leur apparition.

Mme Auvray avait dû allumer le petit poêle de fonte ornant la salle à manger, car, à coudre, immobile durant des heures, on finissait par se sentir glacé jusqu'aux moëlles.

C'était là une nouvelle dépense qui menaçait

de grever lourdement le budget des pauvres femmes.

De fait, elles avaient beau se mettre à la besogne de grand matin pour ne l'abandonner qu'à une heure avancée de la soirée, les gains ainsi réalisés étaient minimes, ils leur permettaient tout juste de ne pas mourir de faim.

Par contre, jusqu'à present, Mme Auvray n'avait pu économiser les quelques centaines de francs que représentait leur terme de loyer, si bien qu'au quinze octobre, la quittance était demeurée impayée.

Le propriétaire était un riche bourgeois habitant Auxerre et, par conséquent, on ne le voyait jamais.

Il avait confié ses intérêts à un huissier de Vandeuil, maître Dorin, personnage à la tête d'oiseau de proie, au regard fuyant, aux lèvres minces, lequel ne passait précisément pas pour être tendre à l'égard des pauvres gens.

Sans en rien dire à sa fille, qu'elle ne voulait point inquiéter, Mme Auvray s'était rendue chez l'homme de loi, la veille de l'échéance, afin de lui expliquer qu'elle se trouvait momentanément gênée et sollicitait un délai.

Maître Dorin avait ébauché une grimace significative.

Il connaissait cette chanson, laquelle ne lui inspirait aucune confiance.

Tout d'abord, il avait opposé une brutale fin de non-recevoir à la demande de la locataire.

Pourtant, à force d'instance, Mme Auvray avait réussi à le fléchir ; Maître Dorin attendrait jusqu'au premier novembre.

Si, à cette date, les locataires ne s'étaient point acquittées il se verrait, à son grand regret, obligé de recourir aux moyens légaux, afin de les contraindre à payer ou à quitter les lieux.

Ce n'était point sa faute, les ordres du propriétaire étaient formels à ce sujet.

Mme Auvray s'était retirée, quelque peu rassérénée.

Elle ne désespérait pas d'être en règle pour la date indiquée.

Aussi, on devine avec quelle hâte fiévreuse, on travaillait dans la petite maison du Faubourg.

Irène, qui croyait que le délai accordé à sa mère l'avait été bénévolement par M. Dorin, dont elle ignorait les menaces, Irène se multipliait, abattant de la besogne comme deux.

Mme Galand continuait à se montrer douce et aimable à son égard et, lorsque la jeune fille reportait son ouvrage, elles causaient volontiers ensemble.

Certes, l'entrepreneuse se rendait bien compte que les salaires payés par elle étaient dérisoires, mais, ainsi qu'elle l'avait expliqué très franchement à Irène, elle se trouvait dans l'impossibilité de les majorer.

C'étaient les magasins qui l'employaient qui les fixaient et il n'y avait rien à faire pour obtenir qu'ils fussent relevés.

La différence que se réservait Mme Galand était des plus minimes et elle suffisait tout juste à couvrir ses frais généraux, à lui assurer un petit bénéfice.

Charles Govin devinait bien les préoccupations de ses amies ; néanmoins, il était hors d'état de venir à leur secours.

Sa représentation lui rapportait bien peu et, en dépit de tous ses efforts, il ne parvenait point à découvrir autre chose.

Il avait bien du mal à joindre les deux bouts et, lorsqu'il lui fallait acheter une paire de chaussures ou renouveler quelque pièce de son habillement, ce qui arrivait encore assez souvent, car à ce métier il usait beaucoup, l'incident prenait les proportions d'une catastrophe.

Le 29 octobre, vers dix heures du matin, Irène quitta la petite maison, emportant un lourd ballot de lingerie qu'elle allait livrer chez Mme Galand.

Il faisait un froid sec et vif.

Dans le ciel pâlement bleu, le soleil automnal brillait radieux, mais la chaleur amoindrie ne parvenait pas à réchauffer l'atmosphère qu'une brise soufflant de l'Est rafraîchissait de singulière façon.

Aussi, Mlle Auvray se hâtait-elle.

Ses pauvres mains rougies se crispaient sur son paquet, elle avait l'onglée aux doigts et cela la faisait cruellement souffrir.

Un mouvement inusité de voitures, de bicyclettes et de piétons avait lieu sur la route.

En effet, on était au mardi, jour de marché à Vandeuil, et les paysans venaient en foule à la ville, afin d'y écouler les produits de leur ferme.

Après vingt minutes de marche, Irène arriva rue de la République en vue de l'immeuble où habitait sa patronne.

C'était une grande bâtisse à quatre étages, à la façade noirâtre, percée de multiples fenêtres.

Toute une population laborieuse s'entassait là, dans de minuscules logements.

Ayant pénétré sous la porte cochère, Mlle Auvray tourna à gauche et, dans un recoin d'ombre découvrit les premières marches de l'escalier A, lequel conduisait chez Mme Galand.

Cette dernière résidait au quatrième étage ; aussi, la jeune fille était-elle quelque peu essoufflée lorsqu'elle parvint sur le palier.

Son ballot pesait plus lourdement à son bras.

— Je suis bien contente d'arriver au but, murmura la fiancée de Charles, tout en manœuvrant le bouton de cuivre permettant d'actionner la serrure.

Déjà, elle percevait depuis longtemps le fracas des machines à coudre.

La porte tournait sur ses gonds, une sonnerie aigre, prolongée, se fit entendre et la visiteuse se trouva dans une grande pièce que deux fenêtres ouvrant sur une cour antérieure éclairaient d'un jour blafard et cru.

Une dizaine de jeunes filles et de jeunes femmes étaient là s'activant, penchées sur leur machine.

Au centre, se voyait une grande table drapée de blanc sur laquelle Mme Galand entassait son ouvrage.

A l'entrée d'Irène, plusieurs têtes se levèrent et il sembla à la nouvelle venue, que, là bas, la porte permettant de passer de l'atelier dans le logement particulier de l'entrepreneuse, se refermait rapidement.

Néanmoins, elle ne prêta pas, tout d'abord, la moindre attention à cet incident.

Ayant déposé son chargement sur un tabouret, elle attendait que Mme Galand vînt s'occuper d'elle.

La confectionneuse n'était pas là, elle ne tarderait sans doute point à venir.

— Mademoiselle Auvray, fit une ouvrière d'une trentaine d'années, en s'approchant, Mme Galand est absente ce matin,

— Ah! vraiment, fit Irène, très contrariée à la pensée d'avoir à s'éloigner sans toucher ce qui lui était dû.

A la maison, on en avait grand besoin, elle ne l'ignorait pas; aussi, après un instant de réflexion, annonça-t-elle:

— En ce cas, je vais attendre, je ne suis pas pressée.

Son interlocutrice, Mme Jeanne, comme on l'appelait, se mordit les lèvres; évidemment, cette solution n'était point de son goût et elle risqua timidement:

— C'est que je crains bien que vous ne posiez longtemps.

— Alors, je vais partir.... M'a-t-on préparé du travail?

L'embarras de Mme Jeanne augmenta, tournant à la confusion, et elle balbutia en rougissant :

— Non, il n'y a rien pour vous.

— Alors je reviendrai.

— Ecoutez, j'aime mieux vous dire la vérité..... Les affaires ne vont pas.... Nous n'avons point reçu de commandes nouvelles.... Bref, d'ici quelques jours, il n'y aura rien à faire.

Visiblement, l'ouvrière mentait, cela se voyait à son trouble.

D'autre part, un coup d'œil jeté par Irène sur la grande table centrale lui avait permis d'apercevoir de nombreux lots de lingerie de toutes sortes.

Alors, que signifiait cette réponse; pourquoi la congédiait-on?

Sans doute était-on mécontent de son travail?...

Telle fut la première pensée d'Irène; pourtant elle était bien certaine que sa mère et elle y apportaient tous leurs soins.

N'importe, à l'avenir, toutes deux redoublerai ent de zèle.... Et, d'une voix mal assurée, la malheureuse jeune fille entreprit de s'en expliquer vis-à-vis de Mme Jeanne; mais dès les premiers mots, cette dernière l'interrompit.

Elle faisait fausse route en s'imaginant semblable chose; toujours, le travail rendu avait été jugé parfait.

Irène Auvray comprit qu'elle ne tirerait rien de son interlocutrice laquelle, au reste, semblait tout aussi gênée qu'elle-même; évidemment, Mme Jeanne se conformait à une consigne.

— C'est bien, murmura Irène, je reviendrai voir Mme Galand, afin de m'expliquer avec elle.

— En tout cas, je rendrai compte de votre visite et dès ce soir on vous enverra ce qui vous est dû, déclara l'ouvrière compatissante.

Sur ce, elle se hâta de regagner sa machine à coudre, cependant que Mlle Auvray se dirigeait, tête basse, vers la porte.

Enfin, elle se retrouva sur le palier à demi obscur et, presque défaillante, elle s'appuya à la rampe de l'escalier.

Qu'allait-on devenir à la maison, puisque cette ressource suprême venait à manquer?.....

En une vision d'épouvante, Irène Auvray entrevit toutes les conséquences de ce chômage forcé et une douloureuse exclamation s'étrangla dans sa gorge.

— Mon Dieu, mais nous sommes donc maudites!....

A ce moment, un bruit léger retentit derrière elle, lui faisant retourner la tête; là-bas, une porte faisant face à celle de l'atelier venait de s'entrebâiller discrètement et Mlle Auvray entrevit la chevelure blonde de Mme Galand.

Au reste, celle-ci l'appelait à mi-voix :

— Mademoiselle Irène.... Mademoiselle Irène.

— Précipitamment, la fiancée de Charles Govin s'élança vers l'entrepreneuse.

Cette dernière avait mis un doigt sur ses lèvres afin de recommander le silence le plus absolu et, avec mille précautions elle introduisit la visiteuse dans un vestibule, puis dans une chambre à coucher simplement meublée.

Mlle Auvray se trouva ainsi dans l'appartement particulier de la jeune femme.

Au delà d'une salle à manger voisine, on entendait le bruit des machines, le murmure étouffé des voix des ouvrières occupant l'atelier.

— Eh bien, madame, que se passe-t-il donc? murmura Irène en attachant un regard interrogateur sur son interlocutrice.

Celle-ci semblait singulièrement troublée; son visage, ordinairement si doux, exprimait un trouble profond, une intense contrariété.

— Ma pauvre enfant, il ne faut pas m'en vouloir... ce qui arrive n'est point de ma faute, répliqua Mme Galand, en détournant la tête.

— Mais enfin me direz vous pourquoi vous me refusez du travail?

— On m'a obligée à prendre cette décision à votre égard.

— Oui cela?

— M. Eugène Pillet, riposta la confectionneuse, avec accablement.

Et, comme Irène, stupéfaite, la contemplait, ne semblant point comprendre, la jeune femme précisa les faits suivants.

Ells parlait avec volubilité, en personne heureuse de soulager son cœur de la contrainte qu'on lui imposait.

La veille, son mari, lequel était, nous l'avons dit, employé à Moulin-Vieux en qualité de chef mécanicien, son mari avait été appelé chez le directeur de la minoterie.

M. Pillet paraissait être de fort méchante humeur, et, selon sa méthode, il avait accueilli brutalement le mécanicien.

Il savait de source sûre que sa femme employait parmi ses ouvrières Irène Auvray, cette dactylographe que lui, Pillet, avait congédiée à la suite d'une tentative de vol; il trouvait là une sorte de blâme indirect à son adresse.

Comme le mécanicien tentait de justifier la conduite de son épouse, le directeur lui avait, d'un mot, imposé silence.

Il n'admettait point qu'un de ses subalternes se permît de le censurer; en conséquence, Galand devrait choisir:

Ou sa femme congédierait Irène Auvray, ou lui-même cesserait d'appartenir au personnel de la minoterie.

Là-dessus, l'industriel avait montré la porte au pauvre homme, ahuri et déconfit.

Il n'y avait pas moyen d'insister et, le soir même, le mécanicien faisait part à sa femme de l'ultimatum patronal.

Les Galand n'étaient point en situation de résister; l'entreprise, à la vérité, ne rapportait pas de gros bénéfices et, sans la paye du mari, ces braves gens se fussent trouvés dans une situation des plus précaires.

Il fallait céder, se résigner à obéir; c'est ce que Galand avait démontré à sa femme.

— Ce Pillet est une canaille; malheureusement, il est le plus fort, avait-il conclu.

Dans ces conditions, il avait été décidé que Mme Jeanne congédierait Irène lorsque celle-ci se présenterait et Mme Galand, qui manquait du courage nécessaire pour opérer cette exécution, s'était éclipsée à l'entrée de la jeune fille.

Mais presque aussitôt, elle avait eu des remords; le moins qu'elle pût faire n'était-il pas de s'excuser auprès de la pauvre enfant.

C'est ainsi qu'elle avait guetté sa sortie, blottie derrière la porte de son domicile particulier.

— Il ne faut pas nous en vouloir, mademoiselle, murmura-t-elle, en concluant, si nous pouvions agir autrement, croyez bien que...

— Je n'en doute point, interrompit Mlle Auvray, toujours vous avez été bonne pour moi.

— Hélas! ce que je dois faire aujourd'hui me cause une telle honte...

L'entrepreneuse était sincèrement désolée et Irène, oubliant son propre chagrin, sa détresse, s'efforça de la consoler.

Elle espérait bien retrouver du travail ailleurs, cette fois, chez des gens qui ne dépendraient point du maître de Moulin-Vieux.

Elle disait ces choses sans la moindre conviction, sachant, par expérience, que la vie, à Vandeuil, devenait de plus en plus difficile

Maintenant, elle s'expliquait pourquoi son aventure avait été si vite connue de tous et comment toutes les portes auxquelles elle avait été frapper s'étaient impitoyablement fermées devant elle.

Eugène Pillet la poursuivait de sa haine implacable.

C'était comme s'il avait juré de les acculer, sa mère et elle, au désespoir, de les obliger à quitter le pays ou à se réfugier dans la mort....

Il englobait Charles Govin dans la même animosité que, Irène le sentait bien, rien ne parviendrait à désarmer.

Enfin, les deux femmes se séparèrent, Mme Galand souhaitant bonne chance à sa jeune amie à laquelle elle renouvelait ses excuses, cependant que celle-ci s'absorbait en une profonde et douloureuse méditation.

Le soir même, le facteur remettait à Mme Auvray un mandat de cent-quatre-vingt-quinze francs soixante-cinq centimes : c'était très exactement la somme due à ces dames par l'entrepreneuse.

Déjà, la mère avait fait son compte; cet argent, joint à celui dont elle disposait, allait lui permettre d'acquitter le terme de loyer dû à maître Dorin.

Cette opération accomplie, les malheureuses femmes ne disposeraient plus que d'une cinquantaine de francs.

Elles étaient en proie à l'accablement que leur causait cette constatation lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit, livrant passage à Charles Govin, que le père Lampué accompagnait, comme cela arrivait fréquemment.

Les deux hommes semblaient fatigués et leurs chaussures, leurs vêtements étaient saupoudrés d'une fine poussière blanche prouvant qu'ils avaient longuement cheminé, par les routes.

Un regard suffit au représentant pour deviner qu'un nouveau malheur s'était abattu sur ses amies :

— Irène, ma chérie, s'exclama-t-il avec inquiétude.... Pourquoi êtes-vous si pâle?... Vos beaux yeux ont pleuré; ne le niez pas, je le vois, mon cœur le sent.

Le jeune homme avait achevé cette question à voix basse et, penché vers la jeune fille, il l'enveloppait d'un regard ardent comme s'il eût voulu lire au plus profond de son âme.

— Hélas! mon pauvre Charles, répliqua-t-elle, en hochant sa jolie tête, cette fois, c'en est fait de nous, tout est perdu ou à peu près....

Un sanglot étouffé, échappé à Mme Auvray, confirma ces paroles; interdits, Govin et Lampué se regardaient, ne sachant que croire.

CHAPITRE XII

Ce fut la veuve de Georges Auvray qui, dominant son émoi, mit les deux hommes au courant des événements du matin.

Simplement, en quelques mots, elle en tirait les conclusions qui s'imposaient.

Sans argent, privées de travail, les infortunées voyaient se dresser devant elles le spectre de la misère.

Livide, les poings serrés, Charles Govin avait écouté en silence ce douloureux récit; à cette heure, une effroyable colère grondait en lui et des pensées de meurtre hantaient son cerveau.

A la fin, n'y tenant plus, il éclata :

— Ce Pillet est un coquin... Il en fera tant que je finirai par perdre patience...

Et, se tournant vers Lampué qui montrait un visage navré, l'ancien comptable poursuivit :

— Vous devriez bien me prêter votre fusil.... J'aurais tôt fait de débarrasser l'humanité de cette ignoble fripouille.

— Garçon, on te ferait payer sa peau plus cher qu'elle ne vaut... riposta le braconnier, en haussant les épaules.

— Ainsi, vous refusez?

— Naturellement, que je refuse... je n'ai pas envie de te voir monter sur l'échafaud... Ah! si

l'on pouvait envoyer l'individu en question dans l'autre monde sans que cela se sache, je te garantis que je ferais la besogne moi-même. Mais, voila, il y a des gendarmes, des juges.

— Mes amis, je vous en prie, n'ayez point de semblables pensées...

Et la pauvre Mme Auvray, que ces propos mettaient au supplice, s'adressait aux deux hommes sur un ton suppliant.

Irène joignit ses instances aux siennes :

— Non, Charles, le père Lampué a raison, il ne faut pas nous mettre hors du bon droit. Nous payons cher une folie de ce genre faite par moi, souvenez-vous-en...

— Je ne peux pourtant pas vous laisser martyriser par ce brigand, se révolta le représentant. Il est inadmisible que Pillet vous poursuive de sa haine, tout cela parce qu'une nuit vous vous êtes introduite dans un bureau où vous n'avez rien dérobé Comme le juge d'instruction, il devrait comprendre vos raisons.

— Oui, murmura la jeune fille, qui déjà était parvenue à cette conclusion, aussi suis-je convaincue qu'il y a autre chose.

— Mais quoi ?

— Le sais-je... Le temps seul, le hasard peuvent nous mettre sur la piste, nous faire deviner les motifs que Pillet a de vouloir nous voir quitter Vandeuil.

Govin hocha la tête d'un air qui signifiait clairement qu'il avait peu d'espoir en cette solution.

— Quoi qu'il en soit, déclara Irène avec fermeté, plus notre ennemi s'acharnera à nous chasser d'ici, plus nous devrons nous entêter à y demeurer.

— Mais il faut vivre, gémit la pauvre Mme Auvray. Comment subsister, payer notre prochain terme de loyer ?

— Charles ne répliqua point car, présentement, il était presque aussi démuni que ses interlocutrices.

Ah ! comme à cette heure, il maudissait sa pauvreté...

Chérir une femme plus que soi-même, plus que tout au monde, et ne rien pouvoir tenter pour la protéger contre les coups du sort, ne pas pouvoir seulement lui assurer, non point le superflu, mais strictement le nécessaire...

Le pauvre amoureux se désespérait en constatant le fait et cela ajoutait encore à sa douleur.

Ce fut le père Lampué qui intervint dans le débat.

Depuis quelques minutes, le braconnier semblait méditer, réfléchir et, les yeux à terre, il suivait une idée.

— Ecoutez, madame Auvray, déclara-t-il, votre demoiselle à raison ; plus ceux qui vous en veulent se donneront du mal pour vous obliger à quitter la contrée, plus vous devez tâcher d'y demeurer ; votre intérêt est là, c'est clair.

— Sans doute, pourtant.

M. Govin m'a touché deux mots de vos espoirs... vous pensez tous que M. Georges Auvray a été bel et bien cambriolé, ainsi qu'il l'a prétendu à l'époque.

— Je suis sûr de ce fait comme de mon salut éternel, s'exclama la veuve avec élan.

— Cela se peut, je ne dis pas non, je souhaite de tout cœur que vous réussissiez à prouver l'innocence de ce brave M. Georges, grommela Lampué.

Sa gêne était visible et Govin, qui l'observait à la dérobée, ainsi qu'il le faisait toujours lorsqu'il était question du mystère de Moulin-Vieux devant le braconnier, s'en aperçut.

Le bonhomme n'avait point la franchise d'allure qui lui était habituelle.

— Quoi qu'il en soit, se hâta-t-il de reprendre, ceci est une chose et vous trouver les moyens de rester à Vandeuil en est une autre... C'est là-dessus que j'ai une proposition à vous faire.

Et comme les assistants le contemplaient, surpris, le forestier précisa :

Selon, lui, il convenait de diminuer autant que faire se pourrait les frais incombant aux dames Auvray ainsi qu'à Govin, puisque tous les trois avaient partie liée.

— Evidemment, approuva la veuve.

Lampué possédait à la lisière de la forêt de Barne, c'est-à-dire de l'autre côté de la Torine, une demeure, assez vaste à la vérité, mais en fort mauvais état où il résidait seul ainsi qu'un hibou.

Ces dames viendraient le voir, dès le lendemain et si on pouvait leur aménager deux chambres, eh bien, le braconnier serait heureux de leur offrir l'hospitalité.

— Il y aura aussi de la place pour toi, mon brave Charles, ajouta-t-il gaiement. Oh ! ne me remerciez pas, ma bicoque n'est point un palais et je ne sais si elle vous conviendra.

— En tout cas, nous n'oublierons point que vous vous êtes montré notre ami dans l'adversité, père Lampué, riposta Irène se faisant l'interprète de l'émotion générale.

Maintenant, le bonhomme développait son idée.

Si Eugène Pillet par sa situation, ses relations, exerçait une très réelle influence dans le monde commerçant de Vandeuil, il n'en allait point ainsi dans les campagnes.

Les paysans ne l'aimaient guère, le trouvant dur, insolent, grippe-sous ; de plus, ils ne dépendaient point de lui, bien au contraire, étant libres de porter leurs grains à moudre, ici ou là.

— Eh bien, mademoiselle Irène, je vous ai vu travailler, vous avez des doigts de fée, de même que madame votre mère... Si vous voulez faire des toilettes pour les jeunes filles de la campagne, je vous promets que la besogne ne vous manquera pas. Avant un mois, vous en aurez plus que votre content, d'autant que je me charge de parler de vous à mes amis et connaissances, s'exclama le forestier.

Peu à peu, la proposition du bonhomme prenait corps et ses auditeurs qui, au début, ne la considéraient pas sérieusement, commençaient à comprendre qu'elle seule était susceptible de les tirer d'embarras.

— Charles continuera à voir ses clients comme par le passé ; à nous quatre, on se débrouillera, c'est sûr, pronostiquait le bonhomme, qui semblait ravi.

Mais en attendant les premières commandes, comment vivrons-nous ? hasarda timidement Mme Auvray.

— Dans mon jardin, il y a des légumes et puis le gibier ne manque pas en forêt, non plus que les poissons dans la rivière... Fiez-vous à moi du soin de pourvoir convenablement le garde-manger.

Lampué riait d'un air finaud, plein de promesses.

Certes, il en coûtait beaucoup à Mme Auvray de se prêter à semblable combinaison; toujours elle avait regardé le braconnage comme une sorte de vol et ce n'était point sans répugnance qu'elle avait accepté les cadeaux du forestier.

Demain, elle en serait réduite à partager son existence et cela lui coûtait singulièrement.

Mais le moyen de faire autrement...

Il fallait s'y résigner ou bien renoncer à la lutte, à l'espoir de voir quelque jour la vérité triompher, en un mot, quitter le pays.

— Eh bien, père Lampué, c'est entendu, demain, après déjeuner, maman et moi irons vous rendre visite, déclara Irène, en tendant au paysan une main que celui-ci serra respectueusement.

En effet, au cours de la matinée suivante, Mme Auvray s'en alla chez M. Dorin; elle s'acquitta du montant du terme et donna congé de la petite maison, ce qui combla d'aise l'huissier, lequel ne détestait rien tant que les locataires insolvables.

Après un frugal repas, les deux femmes partirent vers une heure, pour la Torine qu'elles passèrent sur le pont situé en aval du moulin.

Ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'elles entrevirent au loin les toits moussus de Moulin-Vieux, qu'elles perçurent le fracas de la roue de la minoterie.

Jadis, cette demeure avait été leur; aujourd'hui, elle abritait leur plus mortel ennemi.

— Ayons confiance, mère, murmura Irène qui, devinant les pensées maternelles, passa câlinement son bras sous celui de la pauvre femme, afin de l'entraîner plus rapidement, Dieu se lassera de nous accabler et nous aurons notre revanche.

— Espérons-le, soupira Mme Auvray, sans grande conviction.

Après avoir traversé un petit bois, les promeneuses se trouvèrent en face des premières futaies de la forêt de Barne.

C'était là, dans un pli de terrain au bord d'un chemin creux, qu'était située la demeure de Lampué.

Charles Govin, revenu plus tôt de sa quotidienne tournée, les attendait en faisant les cent pas en compagnie du bonhomme.

Jadis, la maison du forestier avait été un rendez-vous de chasse; sa construction remontait au XVIIe siècle.

Présentement, elle ne gardait plus rien de son ancienne splendeur; son propriétaire actuel l'ayant laissée se dégrader avec la plus parfaite indifférence.

Elle se composait de six grandes pièces, plus délabrées les unes que les autres; les murs étaient imprégnés d'humidité, de même que les plafonds.

Les parquets vermoulus avaient cédé en plusieurs endroits, démasquant de véritables fondrières.

Le grenier s'étendant au-dessus était le domaine incontesté des rats et des souris et de nombreuses fuites existaient dans le toit dont bien des tuiles manquaient à l'appel.

Néanmoins telle quelle, la masure était encore habitable.

Depuis l'aube, le père Lampué balayait, lavait, frottait, astiquait avec acharnement, jamais la vieille bicoque n'avait connu pareil branle-bas.

Lorsque, la visite terminée, tout le monde se retrouva dans la cuisine, Charles Govin montrait une physionomie assombrie; pour lui, la proposition du bonhomme était inacceptable; l'avis de ces dames fut tout différent et, sans ambages, elles déclarèrent qu'elles se trouveraient fort bien dans les deux pièces donnant sur le jardin potager.

L'une serait aménagée en salle à manger, l'autre en chambre à coucher que partageraient les deux femmes.

Une troisième pièce, voisine de l'espèce de taudis où couchait le père Lampué, serait réservée à Charles.

Pour les mettre en état, il n'y avait pas grand'chose à faire, à en croire Irène, qui semblait avoir étudié la question de très près. Comme son fiancé élevait des objections, elle lui imposa silence d'un mot que soulignait son plus gracieux sourire :

— Vous n'y connaissez rien, mon cher, laissez-nous faire et vous verrez.

Bien que peu convaincu, l'employé se contenta de soupirer sans oser insister.

Durant près d'une heure, la jeune fille et le vieux braconnier qu'elle avait emmené à l'écart, conférèrent gravement; de temps à autre, ils s'éclipsaient, allant revoir telle ou telle chambre.

Enfin, ils tombèrent d'accord et Mlle Auvray donna le signal du départ :

— A demain, père Lampué, je viendrai vous aider et nous ferons de la bonne besogne, jeta-t-elle à l'excellent homme.

— Entendu, mademoiselle.

Ce soir-là, en regagnant Vandeuil, Irène était plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis bien longtemps.

Elle bavardait intarissablement, vantant les avantages de la nouvelle combinaison. Mme Auvray souriait, plutôt de sa joie que de ses paroles; quant à Charles, il ne pouvait s'empêcher de se laisser gagner par cet entrain juvénile.

Le lendemain était un jeudi; dès huit heures, Irène se mettait en route pour la forêt de Barne, emportant un panier dans lequel elle avait enfermé un certain nombre d'objets achetés chez le marchand de couleurs du voisinage; il avait été convenu que sa mère la rejoindrait dans le courant de la matinée.

Le forestier était déjà à la besogne remplaçant les lames pourries du parquet; ensuite il s'attaqua à la toiture remettant les tuiles absentes.

Pendant ce temps, Irène, drapée dans une longue blouse blanche, collait sur les murs des rouleaux de papier à bon marché; puis la jeune fille et le bonhomme conjuguant leurs efforts refirent tant bien que mal les peintures, lessivèrent les murs de la cuisine, lesquels, à la vérité, en avaient grand besoin.

Les carreaux cassés furent remplacés ; bref, quand le samedi soir arriva, la masure du père Lampué était transformée de fond en comble, ayant repris un aspect habitable.

Le jour suivant, un dimanche, eut lieu le déménagement des dames Auvray et de Charles Govin; le représentant de commerce avait obtenu du commissionnaire en machines agricoles qui l'employait que celui-ci lui prêtât une camionnette, ce qui avait grandement facilité la besogne.

Le mobilier de ces dames n'était guère important : en un tournemain, Charles et le père Lampué l'eurent chargé sur le véhicule, puis ou passa aux Trois-Rois prendre la malle et les deux valises constituant les bagages de Govin.

A midi, tout était terminé, remis en place et Irène faisait les honneurs de leur nouvelle résidence à son fiancé.

Celui-ci se déclara absolument émerveillé.

Il n'aurait pas supposé qu'en aussi peu de temps et à peu de frais, en somme, on pût pareillement transformer l'ancien rendez-vous de chasse. Certes, il y avait encore beaucoup à faire, mais l'essentiel avait été réalisé.

Présentement, le vent ne jouait plus à cache-cache dans les pièces. La pluie ne s'infiltrait plus par les plafonds, on ne risquait plus d'être englouti dans les caves, grâce à une défaillance de plancher.

— Pour le reste, on verra plus tard, annonça la jeune fille radieuse.

Mme Auvray avait, en l'honneur de leur installation, préparé un véritable festin. Un brochet de Torine et un lapin, produits de la chasse ou de la pêche du braconnier, en constituaient les plats de résistance avec une savoureuse purée de pommes de terre, échantillon des légumes du jardin.

Une crème au café et des pommes complétaient le repas.

Après celui-ci, tandis que les deux femmes lavaient la vaisselle, remettaient un peu d'ordre dans la salle à manger, les hommes, les coudes sur la table, se mirent à causer.

Une belle émulation avait gagné le père Lampué, lequel semblait pris d'une fièvre de transformation.

Il fut décidé qu'on augmenterait les plantations du jardin, qu'on achèterait un couple de lapins, un coq et deux ou trois poules, afin de constituer un petit élevage ; le braconnier se chargea de se procurer les animaux : il avait des amis dans les campagnes environnantes, gros fermiers auxquels, à l'occasion, il cédaient à bon prix quelques-unes de ses captures.

Ces derniers ne lui vendraient pas cher les reproducteurs dont il avait besoin.

En même temps, il parlerait à leurs femmes et à leurs filles des talents d'Irène comme couturière.

Ses espérances ne devaient pas être vaines ; en effet, moins d'une semaine plus tard, les cabanes édifiées dans un coin de la cour se peuplaient de trois lapins et de quatre poules, lesquels n'avaient absolument rien coûté.

C'étaient des cadeaux faits au braconnier ; même on lui avait promis des pigeons pour le printemps prochain.

Enfin, et cela acheva de rassurer Irène sur l'avenir, le mardi après-midi la carriole du fermier revenant du marché de Vandeuil s'arrêta devant le rendez-vous de chasse.

Emma Fenoux, la fille d'un gros cultivateur de Maygret, a deux lieues de là, en descendit.

C'était une blonde d'une vingtaine d'années, assez jolie en dépit des taches de rousseur marquant son visage et de sa chevelure d'un blond fade, son père l'accompagnait, portant sous son bras un paquet enveloppé d'un papier provenant des Nouvelles Galeries.

Le père Lampué introduisit les visiteurs auprès de ces dames avec une évidente satisfaction.

Fenoux, ayant ouvert son colis, en tira plusieurs mètres de crêpe de Chine rose.

Maintenant sa fille expliquait que, devant aller à la noce le mois prochain, elle désirait se faire faire une toilette avec ce tissu.

— J'espère, mademoiselle Auvray, que vous voudrez bien vous occuper de moi, conclut la paysanne.

Comme bien on pense, Irène ne demandait pas mieux et ce fut ainsi qu'elle eut sa première cliente.

CHAPITRE XIII

A dater de ce jour, une existence nouvelle commença pour Mmes Auvray. Certes, la vie qu'elles menaient aurait paru monotone à bon nombre de citadines ; néanmoins, telle quelle, elle plaisait singulièrement aux pauvres éprouvées.

On se levait de bonne heure et, après le premier repas pris en commun, Charles s'éloignait, partant pour une de ses tournées dont il ne rentrait généralement que le soir.

Irène et sa mère mettaient un peu d'ordre dans la maison, après quoi, tandis que la première se mettait à l'ouvrage, la seconde achevait de faire le ménage.

C'est qu'après Emma Fenoux d'autres clientes étaient venues. Maintenant le travail ne manquait point ; bien au contraire. La jeune fille faisait de son mieux pour contenter ses pratiques et nous devons avouer qu'elle y réussissait généralement.

Jamais dans les villages environnants, on n'avait vu couturière aussi complaisante, aussi active et prenant si bon marché.

Le père Lampué avait à peine modifié son existence, tout au moins en apparence. Il continuait à sortir de jour comme de nuit, battant les taillis de la forêt de Barne, les berges de la Torine comme par le passé.

Néanmoins, il redoublait de prudence, déployant des ruses de Peau-Rouge pour éviter d'être surpris par des vieux ennemis, les gardes-chasse ou gardes-pêche de la région, non plus que par les gendarmes. C'est que le brave homme ne se souciait nullement de prendre le chemin de la prison trop connu de lui.

Pour rien au monde il n'aurait voulu infliger cette honte, comme il le disait, à ces dames.

Puisqu'elles avaient bien voulu accepter son hospitalité, il devait se tenir, non pas tant pour lui, mais pour elles.

Lorsqu'il n'était point en expédition, le bonhomme bêchait ou plantait dans le jardin dont il retournait les plates-bandes avec la vigueur d'un jeune homme.

— Voyez-vous, mademoiselle Irène, déclarait-il parfois, pour un vieil ours tel que moi c'est une chance de vous avoir, vous si jolie, si fine... Et puis il y a votre maman et l'excellent Charles. Ma foi, c'est comme si j'avais une famille et je vous jure que c'est rudement agréable.

— Vous êtes content, alors?

— Si je le suis?... C'est-à-dire que le roi de Prusse n'est pas mon cousin. Par vos soins, mon linge est raccommodé, je ne m'en vais plus comme un vagabond avec des blouses trouées.

Enfin chaque soir je trouve ma soupe chaude dans mon écuelle et je vous assure que ce n'est pas désagréable.

Ce disant, le vieux riait d'un bon rire, qui plissait les multiples rides de son visage tanné par le grand air les intempéries, en faisant un masque bizarre plein d'astuce et de finesse.

Ce fut sur ces entrefaites qu'Irène Auvray fit une rencontre qui l'impressionna désagréablement.

Par une fin d'après-midi du début de décembre elle s'était rendue à Vandeuil afin d'acheter quelques fournitures dont elle avait besoin pour terminer une robe.

Comme elle revenait à la nuit tombante, suivant le chemin qui, de la ville, mène à Moulin-Vieux, le fracas d'une automobile roulant à grande allure retentit derrière elle, la faisant se retourner.

Presque aussitôt elle fut enveloppée, éblouie, par la lumière aveuglante des phares de la voiture.

Elle eut tout juste le temps de se jeter de côté.

Encore, dans ce mouvement, obéit-elle plus à l'instinct qu'à sa raison.

Cependant le véhicule, arrivant à la hauteur ralentissait sa course. Irène, dont les yeux s'habituaient à l'éclairage intense, distingua un homme assis au volant.

C'était Eugène Pillet.

Il était seul.

De son côté, il avait reconnu la jeune fille et une contraction de colère crispait son visage ordinairement dur et ingrat.

D'un brusque coup de frein il immobilisa son auto et, avançant le buste dans le vide il se pencha vers Mlle Auvray au point que celle-ci distingua nettement le bruit de sa respiration.

Stupéfaite, interdite, Irène restait là, immobile et glacée.

Certes, depuis la terrible scène où, à Moulin-Vieux, en juillet précédent, Eugène Pillet, l'avait accusée de vol, elle avait, à plusieurs reprises, aperçu l'industriel.

Mais jamais ils ne s'étaient trouvés face à face: chaque fois, Pillet avait affecté de ne point l'apercevoir.

Pourquoi, aujourd'hui, agissait-il différemment?

Durant une seconde, qui devint interminable à la jeune fille, le minotier la considéra de ses yeux ardents ainsi que ceux d'un loup. Même à un moment, il ouvrit la bouche comme pour lui adresser la parole, mais sans doute, à la réflexion, se ravisa-t-il, car se contentant de proférer un éclat de rire sarcastique, il remit sa voiture en marche, s'éloignant dans un sonore fracas de moteur.

— Oh! murmura Irène, lorsque la lumière de l'auto se fut évanouie au milieu des ténèbres commençantes, que j'ai eu peur... J'ai cru que ce misérable allait descendre et me frapper... Ses yeux révélaient tant de haine... Pourtant, je ne lui ai rien fait, en définitive... Pourquoi me déteste-t-il pareillement?

Et frissonnante, épe rdue, elle se mit à courir par un chemin de traverse coupant à travers champs et qui devait la conduire au pont de la Torine.

Ainsi, si le minotier, changeant d'avis, revenait sur ses pas il ne la découvrirait point.

Néanmoins, la pauvrette n'était rien moins que rassurée et, malgré elle, elle frissonnait encore d'épouvante.

Oui, ainsi que, maintes fois, elle se l'était affirmé, Pillet la haïssait d'une de ces inimités profondes, implacables, qui ne pardonnent pas.

C'était si disproportionné avec l'événement qui avait provoqué le départ de Mlle Auvray du Moulin que celle-ci ne pouvait manquer d'en être frappée et une conjecture maintes fois formulée déjà, s'imposait à elle.

Il y avait autre chose...

Il était impossible qu'il en fût autrement.

Cependant, le reste du trajet s'acheva sans incident; à proximité du pavillon, Irène s'arrêta afin de reprendre haleine, de rasséréner son visage.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu parler de sa rencontre à sa mère, non plus qu'à Charles.

Elle savait ce dernier violent et elle redoutait toujours qu'il n'allât trouver Eugène Pillet, à Moulin-Vieux, comme souvent il en avait manifesté l'intention.

D'une explication violente qui mettrait aux prises les deux hommes ne pouvait résulter rien de bon.

La sagesse la plus élémentaire commandait de temporiser, d'attendre patiemment qu'une lueur vînt illuminer les ténèbres au milieu desquelles on se débattait.

Cette lueur ne pouvait manquer de se produire un jour ou l'autre. Irène en avait l'intime conviction et c'était pour cela qu'elle s'était entêtée à rester dans le pays en dépit des persécutions dont sa mère et elle étaient l'objet.

Enfin lorsqu'elle fut calmée, Mlle Auvray, rappelant d'un effort les sourires sur ses lèvres, se remit en marche.

Quelques instants plus tard, elle pénétrait dans la vaste cuisine où, devant un grand feu de

souches, la veuve du maître de Moulin-Vieux préparait le repas du soir.

Néanmoins, à partir de ce jour, la jeune fille évita soigneusement de passer dans les parages de la minoterie et surtout de se trouver seule, dehors, une fois la nuit tombée.

De son côté, Charles Govin ne devait pas tarder à faire une rencontre qui lui fut également fort désagréable.

Presque chaque matin, le jeune homme franchissait le pont de la Torine afin de se rendre à Vandeuil, près de l'agent commercial qui l'employait, pour prendre les ordres.

Or, un matin, alors qu'il s'engageait sur cet étroit passage, une femme, qui se tenait dissimulée derrière les arbres de la rive opposée, apparut, marchant au-devant de lui.

C'était Cécile Vermont.

La première pensée du représentant fut d'exécuter un brusque demi-tour et de s'éloigner en hâtant le pas dans une direction opposée. Pourtant, à la vérité, il lui en coûtait de paraître fuir devant cette jeune fille.

Ne serait-il pas ridicule en agissant de la sorte!

Ne valait-il pas mieux ne point paraître se souvenir de la scène qui avait eu lieu entre eux le jour même du départ de l'ex-comptable de Moulin-Vieux?

Depuis Cécile avait dû réfléchir, se reprendre...

Oui, il serait peu charitable d'affecter de se souvenir des aveux qu'elle avait laissé échapper dans son émotion.

Ce fut à ces conclusions que s'arrêta Charles ; au reste, tandis qu'il réfléchissait de la sorte, Mlle Vermont, qui cheminait rapidement, avait gagné du terrain.

Maintenant, elle n'était plus qu'à quelques mètres.

Affectant une tranquillité parfaite, Govin pressa l'allure et, à l'instant précis où il passait à la hauteur de la dactylographe, il porta, sans s'arrêter, la main à son chapeau.

Bien qu'il regardât obstinément devant lui, Charles sentait parfaitement que les yeux de Cécile ne le quittaient point.

Il ne fut donc pas autrement surpris en entendant la voix de la jeune fille résonner dans le grand silence :

— Bonjour, monsieur Govin, disait-elle en s'immobilisant au beau milieu du pont.

Il eut une courte hésitation puis, marquant un léger temps d'arrêt, il répliqua:

— Bonjour, mademoiselle...

— Vous semblez vraiment pressé.

— Je le suis en effet. Excusez-moi donc.

Et Govin repartait, ayant hâte de mettre un terme à cette entrevue embarrassante.

Mais il paraît que Cécile ne l'entendait point ainsi. Il était évident qu'elle avait guetté le jeune homme au passage et qu'elle ne le laisserait pas filer sans lui avoir fait entendre ce qu'elle comptait lui dire.

Govin la connaissait trop pour ne point en être convaincu et, peu à peu, une sourde irritation naissait en lui.

— Puisque vous allez à Vandeuil où j'ai également à faire, nous ferons route ensemble, articulait Cécile sur un ton d'ironie qui n'échappa point à son compagnon.

Sur ce, faisant tranquillement demi-tour, elle se mit à marcher à sa gauche.

Durant près d'une centaine de mètres, ils cheminèrent ainsi, côte à côte, sans échanger une parole.

Le représentant de commerce était fort mécontent, ne sachant trop comment sortir d'embarras.

A la derobée, Cécile Vermont l'observait et un sourire moqueur apparaissait sur ses lèvres roses.

A la fin, elle se mit à rire franchement, mais sa gaieté était plus affectée que réelle.

— Il paraît que vous êtes de bonne humeur, articula presque malgré lui Charles Govin.

—Ma foi, je le reconnais volontiers.

— Tant mieux, je vous en félicite.

— Si vous étiez curieux, vous me demanderiez les causes de mon hilarité.

Pour toute réponse, le représentant esquissa un geste vague qui signifiait que la chose importait peu ; mais Mlle Vermont ne se tint pas pour battue; elle n'était point de celles qui se démontent facilement et dont on se débarrasse aisément.

Voyant que son compagnon ne l'interrogeait point, elle poursuivit, de plus en plus ironique :

— Savez-vous bien, monsieur, que c'est vous qui m'amusez ainsi ou plutôt la tête que vous faites.

— Alors, riez, mademoiselle, je n'y vois aucun inconvénient.

— On n'est pas plus aimable... Seulement, voyez-vous, je doute de votre sincérité.

— A votre aise, repliqua t-il en haussant imperceptiblement les épaules.

— Au fond, vous donneriez beaucoup pour être loin d'ici. Si vous aviez pu m'éviter, vous n'auriez pas hésité à le faire, avouez-le donc, poursuivait Cécile sardonique et agressive.

Cette fois, elle avait été trop loin ; elle dut le comprendre. Piqué au vif, Charles avait tourné la tête de son côté et, la regardant bien en face :

— Je le reconnais, articula-t-il nettement.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je n'ai rien à vous dire.

— Vous n'êtes guère galant, plaisanta-t-elle, cependant qu'une courte flamme de colère s'allumait au fond de ses prunelles.

— Mademoiselle, je n'éprouve pas la moindre sympathie pour vous. Je vous l'ai signifié jadis; dans ces conditions, moins longtemps nous demeurerons ensemble, mieux cela vaudra.

— Vous avez promis à Irène de ne plus m'adresser la parole? Serait-elle jalouse, la délicieuse petite?...

Sans répondre, Charles allongea le pas, dans l'évidente intention de distancer la jeune fille.

Mais celle-ci ne l'entendait point ainsi, presque brutalement elle le saisit par le bras, s'efforçant de l'immobiliser :

— Oh! vous me répondrez...

— Qui m'y forcera?

— Je saurai bien vous y obliger.

Cécile Vermont avait rejeté bien loin son masque de gaieté ; maintenant sa physionomie apparaissait, contractée par la rage: les jeunes gens avaient échangé ces répliques ainsi que des

balles et leurs regards qui se croisaient se défiaient.

Pourtant, la dactylographe parut faire un effort considérable pour recouvrer son calme.

— Tout ceci est absurde, murmura-t-elle; je n'étais pas venue à votre rencontre pour provoquer une querelle.

— Je vous prie de me lâcher, vous me faites du mal, riposta Govin sur un ton glacé.

Cécile desserra son étreinte et ce fut sur un ton de reproche qu'elle reprit.

— Ainsi donc, vous me détestez toujours ?

— Je ne vous déteste pas; je n'ai pour vous aucune sympathie, voilà la vérité; je ne vous l'ai jamais cachée.

— Cependant, vous devriez vous rendre compte que la voie dans laquelle vous vous êtes engagé ne saurait vous conduire à rien...

— Que vous importe?...

— Quand vous étiez chef de la comptabilité, à Moulin-Vieux, vous gagniez largement votre vie; vous aviez une jolie situation; chacun vous aimait, vous respectait tandis que maintenant, vous vivez une existence misérable.

— Ceci ne vous regarde pas, coupa Govin qui se redressait, pâlissant légèrement.

— Il est vrai que vous avez, de ce fait, gagné l'amour de Mlle Auvray, ce qui, paraît-il, suffit à vous dédommager du reste. Vous l'aimez donc bien, cette misérable créature, cette fille stupide et fade que je trouve à peine jolie.

Cécile avait prononcé ces dernières paroles d'une voix sifflante. Ses dents serrées, son visage blême révélaient la rage profonde qui l'animait.

Sans répondre, Charles lui tourna le dos et, de nouveau, il se remettait en marche lorsqu'elle surgit devant lui :

— Ainsi, vous préférez vivre là-bas, dans les bois, comme un vagabond, tout cela pour rester auprès d'Irène?...

— Une fois déjà, nous nous sommes expliqués sur la nature de mes sentiments. Inutile de revenir sur ce point.

Elle est votre maîtresse ? insista la dactylographe qui ne se contenait plus.

— Non, ma fiancée, répliqua-t-il.

Cécile répondit par un rire qui était une insulte, un démenti.

— Après tout supposez ce que vous voudrez. Votre opinion m'importe peu... Vous êtes une créature sans élévation d'esprit, sans générosité, incapable de comprendre un bon sentiment; suivez-donc votre chemin et laissez-moi parcourir le mien en paix ; je ne vous en demande pas davantage.

— Allez-donc, si tel est votre désir... Pour moi, je ne renouvellerai jamais cette tentative.

— Je l'espère.

— Je venais à vous, toute prête à oublier le passé, à vous offrir de négocier votre réconciliation avec M. Pillet.

— Pillet est un coquin. Il ne saurait rien y avoir de commun entre nous. Si c'est lui qui vous a envoyée près de moi, vous pouvez le lui dire, gronda Charles avec colère.

— Vous verrez, tout cela finira mal, prophétisa la jeune fille, exaspérée.

Le représentant de commerce ne répliqua point ; il prêtait l'oreille, écoutant un lointain bruit de moteur qui se rapprochait rapidement ; évidemment, une auto approchait, suivant la route sur laquelle son interlocutrice et lui se trouvaient. Avant peu, elle les aurait rejoints.

En effet, bientôt, le véhicule apparut, franchissant le pont jeté sur la Torine.

Charles reconnut le conducteur d'un coup d'œil : c'était l'employé d'un laitier en gros de Vandeuil qui, chaque matin, parcourait les campagnes environnantes avec une camionnette afin de ramasser le lait qu'ensuite on expédiait à Paris par chemin de fer.

A plusieurs reprises, cet homme avait offert une place sur son siège à Govin.

— Voilà mon affaire, songea celui-ci, de la sorte, je fausserai facilement compagnie à cette vipère qu'est Cécile Vermont.

Et, élevant la voix, il déclara :

— Mademoiselle, que ceci soit bien entendu entre nous ; jamais je ne serai votre ami et le plus grand plaisir que vous puissiez me causer, c'est de passer à gauche quand nous nous rencontrerons. Pour moi, je vous promets de prendre la droite.

La camionnette arrivait, secouant avec fracas les pots de métal dont elle était chargée.

Brusquement, le représentant fit volte-face, et adressant un signe d'intelligence au conducteur, il sauta sur le marche-pied qu'il escalada lestement en disant :

— Vous voulez bien de moi, ce matin, camarade, n'est-ce pas ?

— Parbleu, en voilà une question, riposta le garçon laitier en se rangeant dans le coin du siège pour faire place à son compagnon.

La voiture n'avait même pas ralenti et elle continua sa course rapide, emportant les deux hommes dans la direction de Vandeuil.

Tout cela s'était fait si vite que Cécile, interdite, stupéfaite, n'avait pas eu le loisir de proférer une syllabe.

Une seconde encore, elle demeura là, campée au beau milieu du chemin, suivant d'un regard fixe l'auto qui n'était déjà plus qu'un point noir à l'horizon.

Puis, étendant le poing vers elle, elle gronda, ivre de colère :

— Ah ! Charles, tu me paieras celle-là... Ou plutôt non, c'est ton Irène sur qui je me vengerai si jamais j'en trouve l'occasion.

Et l'air sombre, les sourcils froncés, ruminant de sinistres projets, la jeune fille se jeta dans un chemin creux s'amorçant non loin de là et qui, filant parallèlement à la Torine, ramenait vers Moulin-Vieux.

Cependant, l'installation des dames Auvray dans le rendez-vous de chasse de la forêt de Barne n'avait point été sans soulever des commentaires passionnés parmi la bourgeoisie de Vandeuil.

Si, au début, tout s'était montré hostile aux pauvres femmes, un revirement en leur faveur n'avait point tardé à se produire.

Ainsi que cela arrive parfois, ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés contre elles se rangeaient aujourd'hui parmi leurs plus chauds partisans.

M. Barbier, le mercier en gros de la rue des

Hallebardiers, était du nombre ; bien qu'à l'instigation d'Eugène Pillet, il eût refusé d'employer Irène, il ne se gênait point pour juger sévèrement la conduite du minotier.

— On ne persécute pas des femmes de cette manière, proclamait-il volontiers, tout en faisant sa partie de piquet au café du Commerce. M. Pillet peut avoir eu à se plaindre de Mlle Irène Auvray. En tout cas, celle-ci ne lui a causé aucun préjudice, sans cela le Parquet l'eût poursuivie. Donc, il devrait la laisser tranquille, ne pas chercher à l'empêcher de gagner sa vie comme il le fait. C'est honteux tout simplement.

Généralement, les assistants approuvaient d'un signe de tête ou d'un mot.

Peu à peu, la campagne de dénigrement systématique, de calomnie, de pression que le minotier n'avait cessé de conduire contre les dames Auvray donnait des résultats opposés à ceux qu'il avait escomptés.

On s'étonnait de la persistance d'une pareille haine que rien ne motivait.

On plaignait ouvertement les victimes du minotier.

Et puis, Eugène Pillet était nouveau dans le pays où son installation ne remontait pas à plus de huit années, tandis que la famille Auvray y avait déjà résidé durant des générations, jouissant de l'estime générale.

Pillet faisait figure d'étranger ; la veuve et la fille de Georges Auvray étaient de la même race que les bourgeois de Vandeuil.

Jadis, ceux-ci avaient jugé avec sévérité le pauvre Georges, comme cela arrive lorsqu'on ne réussit point. Le proverbe qui déclare : malheur aux vaincus, est toujours vrai...

Seulement, à présent, cette histoire était ancienne ; nul ne s'en souciait plus ; une chose demeurait :

Les Auvray étaient du pays.

D'autre part, Mme Galand avait confié à quelques-unes de ses ouvrières les motifs pour lesquels elle avait dû se séparer d'Irène. Celles-ci avaient parlé, si bien qu'aujourd'hui, toute la ville était au courant de l'incident.

Comme bien l'on pense, cette histoire achevait de nuire à la réputation de Pillet.

Enfin, chose plus grave, le minotier voyait ses affaires traverser une crise des plus sérieuses.

En dépit des apparences, sa situation était loin d'être prospère ; d'abord, Pillet était mauvais administrateur ; il manquait de coup d'œil, de flair pour conclure les marchés avantageux.

Maintes fois, ses façons brutales, insolentes, avaient mécontenté la clientèle paysanne, ainsi que l'avait dit le père Lampué.

Bon nombre de fermiers faisaient à présent moudre leur grain ailleurs qu'à Moulin-Vieux.

Enfin, Eugène Pillet faisait de fréquents voyages, soit à Dijon, à Lyon ou même à Paris.

Il disparaissait durant une semaine, sous prétexte d'aller visiter les correspondants ; en réalité, dans ces grandes villes où nul ne le connaissait, il faisait une noce crapuleuse, jetant l'argent par les fenêtres, fréquentant les restaurants chers, les filles haut cotées.

Il revenait de ces expéditions éreinté, fourbu, la poche vide. Si bien que, dans son entourage, on commençait à se douter qu'il n'avait point uniquement rendu visite à d'honnêtes commerçants.

Tant que Pillet avait pu s'appuyer sur Rémy Auvray, la chose avait été sans inconvénient ; le banquier parisien, dont les affaires prospéraient singulièrement, était toujours là pour le soutenir, l'aider à boucler son budget, que l'année eût été déficitaire ou non.

A présent il n'en allait plus de même.

Depuis le jour où Rémy avait appris que son ancien complice avait osé faire arrêter Irène, toutes relations avaient été rompues entre eux.

Au début, le minotier en avait pris gaillardement son parti.

Il jalousait Rémy dont il critiquait la réussite, la déclarant injustifiée, la qualifiant absurde, incompréhensible.

L'espèce de supériorité que le financier affectait à son égard l'avait plus d'une fois jeté hors de lui et il n'était pas fâché de s'affranchir de cette tutelle.

La minoterie de Moulin-Vieux restait sa propriété exclusive ; c'était une excellente affaire dont il saurait bien tirer parti.

Elle suffirait pour le conduire à la fortune.

Les événements n'avaient point répondu à son attente ; Pillet, nous l'avons dit, étant un administrateur déplorable ?

A plusieurs reprises, il avait failli ne pas pouvoir faire honneur à ses échéances.

Timidement, lors de l'un de ses voyages à Paris, il avait tenté de renouer avec Rémy Auvray, tâchant d'entrer en relation avec celui-ci à l'aide du téléphone ; il avait piteusement échoué. Chaque fois, dès qu'il prononçait son nom, un employé répondait invariablement :

— M. Auvray n'est pas là... Téléphonez-lui plus tard... Je ne puis vous dire à quelle heure il sera à la banque.

Evidemment, c'était une consigne.

Sans la menace de la faillite, qui se précisait de plus en plus, Pillet n'eût point insisté.

Mais les événements se précipitaient ; la minoterie devait régler quatre-vingt dix mille francs de traites à la fin de décembre et présentement, il avait en caisse à peine le tiers de cette somme.

Or, on était au 15 décembre et il ne prévoyait aucune rentrée d'importance.

Comment ferait-il pour acquitter cette échéance ?

Telle était la question qu'il ne cessait de se poser.

Plusieurs coups de sonde donnés dans son entourage auprès des quelques riches bourgeois résidant à Vandeuil l'avaient éclairé sur le degré de sympathie qu'il inspirait.

A ses ouvertures, on avait répondu par des fins de non-recevoir, proférées sur un tel ton qu'il n'y avait vraiment pas moyen d'insister ; maintenant, Pillet savait à quoi s'en tenir.

S'il culbutait, personne ne lui tendrait la main.

Au contraire, tout le monde applaudirait à sa déconfiture.

Ce fut dans ces conditions que, de nouveau, il songea à Rémy Auvray.

Leur passé les liait l'un à l'autre ; il était

impossible que le complice de jadis lui fermât sa caisse.

Le minotier saurait bien lui rafraîchir la mémoire, l'obliger à l'assister de nouveau.

C'était son unique chance de salut ; il ne devait point y renoncer ; c'est dans cette disposition d'esprit que, le lendemain du jour où, sur la route, il avait croisé Irène, Eugène Pillet était parti pour Paris ; cette fois, il irait trouver Remy Auvray ; ce dernier ne pourait faire autrement que de le recevoir et l'industriel lui ferait comprendre que le malentendu qui les divisait avait assez duré.

— Oui, il me prêtera l'argent dont j'ai besoin... Il le faut, se promettait-il.

Hélas ! les résultats n'avaient point répondu à son attente ; les bureaux de la banque Auvray étaient installés dans un luxueux immeuble du boulevard Haussmann, à proximité de l'Opéra.

Lorsque Pillet s'y était présenté, il avait été frappé par l'activité régnant parmi le personnel. Là, on ne respirait qu'une atmosphère de sécurité, de richesse, ainsi qu'il arrive dans les maisons en pleine prospérité.

A un garçon de bureau qui s'informait de ce qu'il désirait, Pillet avait répondu qu'il voulait voir L. Auvray au sujet d'une affaire personnelle :

— Il est là, je suppose, avait audacieusement ajouté le coquin, en esquissant un pas dans la direction du salon d'attente précédant le cabinet de travail du financier.

— Je l'ignore, monsieur, avait répliqué posément l'huissier, en lui barrant le passage.

— Cependant... Voyez ces personnes qui attendent...

Et le minotier indiquait une quinzaine de visiteurs installés dans la pièce en question.

Son interlocuteur lui avait jeté un regard significatif et, haussant légèrement les épaules :

— Ces personnes ont rendez-vous... Avez-vous une lettre de convocation ?

— Non, avait dû avouer Pillet, mais je suis des amis de M. Rémy Auvray et...

— En ce cas, écrivez... M. Auvray vous répondra.

La réplique était tombée nette, tranchante, il n'y avait pas moyen d'insister ; la porte du banquier était bien gardée. Eugène Pillet ne la forcerait pas facilement et, la rage au cœur, il s'était retiré en maugréant de sourdes injures à l'adresse de son ancien complice.

Restait le domicile particulier d'Auvray, lequel était situé avenue de Wagram.

Le lendemain, le minotier de Vandeuil s'y présentait dès huit heures du matin ; là, il avait essuyé un nouvel échec.

Un valet de chambre parfaitement stylé, mais non moins formel que le garçon de bureau de la banque, lui avait répondu que Monsieur ne recevait pas ; il devrait se présenter Boulevard Haussmann.

Furieux, Pillet avait regagné le trottoir où il s'était mis à faire les cent pas ; Auvray finirait bien par sortir. Alors, il l'aborderait et l'explication nécessaire aurait lieu entre eux.

Hélas ! ce beau plan devait être déjoué.

Quelques minutes avant neuf heures, une luxueuse automobile sortait en grondant de l'immeuble en lequel résidait Rémy Auvray et, gagnant la chaussée, s'éloignait rapidement.

Eugène Pillet avait eu tout juste le loisir d'apercevoir le financier installé sur la banquette d'arrière ; déjà la vision s'était évanouie.

Hors de lui, il avait couru au plus prochain bureau de poste, libellant le pneumatique suivant :

« Mon cher,

« Cette comédie a assez duré ; j'ai absolument « besoin de vous parler. Mes affaires vont mal ; « si vous ne me secourez pas, je suis perdu. « Prenez-y garde, je ne me laisserai pas débar- « quer par vous. Si je dois sombrer, je ne cou- « lerai pas seul. Je vous attendrai, ce soir, de « cinq à six, à l'hôtel de Fécamp, rue d'Amster- « dam, où je suis descendu.

« Dans votre intérêt, je vous conseille de « venir. »

Rageusement, Pillet avait signé ce billet, puis il était rentré chez lui.

— Rémy n'osera pas me braver, se répétait-il afin de se donner confiance. Il me sait l'homme à le perdre avec moi.

Vers midi, on frappait à la porte du minotier ; le cœur battant, celui-ci avait couru ouvrir. Ce devait être la réponse d'Auvray.

De fait, le garçon de l'hôtel lui remit un pneumatique. Fébrilement, le maître de Moulin-Vieux fendit l'enveloppe. Celle-ci ne renfermait que son propre message. Auvray le lui retournait sans y ajouter aucun commentaire.

— Ah ! la canaille, cria Pillet dont le poing martela un guéridon voisin. Il me le paiera.

Durant plus d'une heure, il arpenta sa chambre, en proie à une colère folle, ébauchant des projets de vengeance qui, à la réflexion, s'avéraient tous impraticables.

Il ne pouvait rien contre Rémy Auvray, à moins de se livrer lui-même à la Justice, ce dont le misérable n'avait pas la moindre envie. A la fin, le sentiment de son impuissance s'imposa à lui, irrémédiable, écrasant.

Non, il ne devait compter que sur lui-même.

— Eh bien, soit, je me tirerai d'affaire tout seul, murmura-t-il.

Le soir même, Pillet reprenait le train pour Vandeuil et, le lendemain, il se trouvait dans son bureau de Moulin-Vieux.

Durant la nuit, il avait achevé de mettre au point un projet qui, il l'espérait bien, le sortirait d'embarras.

Certes, Eugène Pillet n'aimait point payer de sa personne, courir des risques ; mais, cette fois, il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Accoudé à sa table de travail, le front soucieux, il supputait ses chances de succès, calculant son affaire afin de ne rien laisser au hasard.

Ceux de ses clients ou de ses employés qui le virent ce matin-là ont gardé le souvenir d'un homme singulièrement préoccupé et plus hargneux que d'ordinaire.

CHAPITRE XIV

Ce soir-là, on veillait dans l'ancien rendez-vous de chasse, car Irène avait plusieurs robes à finir pour une noce qui devait avoir lieu, quelques jours plus tard, dans un chef-lieu de canton voisin. Aussi, après dîner, sa mère et elle s'étaient-elles remises à la tâche.

Dans un coin, le père Lampué rafistolait artistiquement un de ses collets détériorés, tandis que Charles parcourait un journal tout en grillant une cigarette.

Comme dix heures venaient de sonner, le vieux braconnier se leva et, glissant l'engin prohibé au fond d'un coffre, il se disposa à sortir.

— J'espère que vous n'allez point chasser ? s'enquit Irène dont le joli visage se leva, interrogateur. Vous savez ce que je vous ai dit ; Mulot, le garde-chasse de Barne, a juré de vous mettre la main au collet. Donc, durant quelque temps, pour le moins, soyez prudent.

— Ne craignez rien, mademoiselle, Mulot ne me tient pas encore.

— Il est fin.

— Et puis, rappelez-vous que je vous ai donné ma parole de ne point faire de sottise au moins d'ici une dizaine de jours. Je la tiendrai, mademoiselle, protesta Lampué avec un grand air de dignité froissée qui fit sourire la jeune fille.

— C'est juste, je vous demande pardon, riposta-t-elle.

— Je m'en vais faire un tour par les bois, justement afin de jouir de la tête de Mulot, s'il monte la garde en m'attendant, expliquait cependant le forestier. Viens-tu avec moi, Charles ?

Le représentant de commerce ne demandait pas mieux ; il adorait ces excursions nocturnes, à travers la forêt endormie.

Au reste, depuis quelque temps, il multipliait les occasions de se trouver seul avec le vieux braconnier.

Depuis que les dames Auvray résidaient sous son toit, Lampué s'attachait de plus en plus à Irène pour laquelle il éprouvait un dévouement de chien caniche ; aussi, fidèle à sa tactique, Govin le ramenait-il constamment sur l'époque où Georges Auvray était le maître à Moulin-Vieux.

La conviction du jeune homme n'avait point varié ; Lampué n'avait pas tout dit lors de la première instruction dirigée contre le père d'Irène et c'est cela qui, parfois, lui donnait cet air pensif presque chagrin.

On eût dit que le vieux paysan ressentait quelque chose qui ressemblait à du remords ; ce soir, il semblait particulièrement morose et, à maintes reprises, Charles avait constaté qu'il observait Irène de bizarre façon.

Aussi, dès que les deux hommes se trouvèrent dehors, l'ex-comptable attaqua-t-il résolument :

— Vous êtes un drôle de type, père Lampué ? Il y a des moments où l'on jurerait que vous avez sur le cœur une mauvaise action dont le poids menace de vous étouffer.

— Que me chantes-tu là, mon gars ?... Moi, je n'ai jamais fait de tort à personne.

— Possible. Cependant je garde mon idée... Tenez, vous direz tout ce que vous voudrez, lorsque vous vous trouvez en face des dames Auvray, vous êtes loin de vous sentir à votre aise et si Irène, ma chère fiancée, vous demandait quelque jour : pourquoi vous taisez-vous, père Lampué ? pourquoi ne m'aidez-vous point à réhabiliter la mémoire de mon père ? je ne sais trop ce que vous répondriez...

Sous ce coup direct, le braconnier tressaillit et sa voix était sourde, mal assurée, lorsqu'il répliqua :

— Pourquoi veux-tu que Mlle Auvray me questionne pareillement ?

— Parce que je le lui conseillerai.

— Toi ?

— Quand j'aurai acquis la certitude que je ne tirerai rien de vous par mes propres moyens, je ferai agir ma fiancée. Vous avez de l'affection pour elle...

— Oh ! cela, beaucoup.

— Eh bien, peut-être sera-t-elle plus heureuse que moi. Après tout, c'est de son bonheur, du mien, du nôtre dont il s'agit... Irène et moi ne serons heureux que lorsque nous aurons déchiffré l'énigme qui coûta l'honneur à Georges Auvray, lorsque nous saurons pourquoi Eugène Pillet nous poursuit de sa haine implacable.

— Oh ! celui-là... gronda le forestier, dont les petits yeux lancèrent un éclair.

— C'est un coquin capable de tous les crimes.

— Parbleu.

— Cependant, vous le protégez contre nous, père Lampué, en ne révélant point tout ce que vous avez su concernant l'affaire de Moulin-Vieux... Ne niez pas, ce serait inutile, je suis sûr de ce que j'avance.

Et Charles Govin se dressait devant le braconnier auquel il barrait le passage, bien résolu qu'il était à en terminer coûte que coûte ; les deux hommes étaient parvenus dans une assez vaste clairière située à l'orée des bois.

Les nuages qui, jusque-là, avaient voilé le firmament, venaient brusquement de se disperser sous une rafale puissante du vent d'ouest et, maintenant, une pâle clarté tombant des étoiles baignait les choses et les gens.

Les yeux à terre, le père Lampué semblait absorbé dans une profonde méditation :

— Il faut parler, votre devoir vous le commande ; et puis, il y a Irène, reprit Govin avec autorité, en vous taisant vous vous faites le complice de ceux qui la persécutent ; enfin, vous n'avez rien à craindre, je suppose. Jamais vous n'avez aidé les ennemis de la famille Auvray dans leurs sombres machinations ?

— Oh ! ça non, protesta le bonhomme avec énergie.

— Alors ?

— Eh bien, que veux-tu, mon gars, je n'aime guère les histoires de justice, d'autant qu'au tribunal, je ne suis pas tenu pour un saint, au contraire. J'aurais préféré que la vérité fût révélée par un autre, car entre nous je n'ai pas ce que les magistrats appellent une preuve.

— N'importe... Dites toujours, insista le jeune homme dont le cœur battait à rompre.

— Tu y tiens ?

— Au nom d'Irène, je vous en supplie...

— Alors, voilà: c'était la nuit où, à Moulin-Vieux, on vola soixante mille francs à M. Georges. Comme je l'ai dit à l'instruction, cette nuit-là, je me promenais au bord de la Torine. Je vis donc sortir par une fenêtre de la minoterie un homme qui tenait quelque chose sous son bras.

« Il traversa le barrage et dans le bois qui se trouve sur la rive opposée, rejoignit un autre individu. Quelques minutes plus tard, tous deux se séparaient et, tandis que le second regagnait le pont qui mène à Vandeuil, emportant le paquet que l'autre lui avait confié, celui-ci rentrait à Moulin-Vieux.

« Longtemps, j'ai cru que ce personnage était M. Georges... Cela, j'en aurais mis ma tête à couper... Il n'y a que quelques mois que j'ai compris la vérité. Te rappelles-tu, garçon, le matin où tu quittas pour toujours la minoterie?

« Je te rencontrai dans la cour et te demandai si ce n'était pas M. Rémy Auvray que je venais de voir passer en automobile?

— Oui, oui, murmura Charles, haletant.

— Eh bien, la nuit du vol, Rémy Auvray était à Moulin Vieux où il n'avait pas mis les pieds depuis des années; c'est lui qui traversa la Torine... Le paquet dont il était porteur, ce devaient être les soixante mille francs qui venaient d'être volés. Je ne le reconnus que lorsque je le revis cet été... Brusquement, ce fut comme une lueur qui m'éblouit.

— Oh! serait-ce possible?...

— Tu vois, garçon, tu doutes...

— C'est que cela serait si épouvantable... Un frère volant son frère...

— Je sais... Je sais... C'est pourquoi je me taisais, me disant qu'on ne me croirait pas. Et cependant, je suis sûr, tu entends, je suis sûr de ce que j'avance.

Et comme Govin, stupéfait, se taisait, s'efforçant de classer les faits en son esprit, le braconnier poursuivit, s'animant:

— Quant au second personnage, à celui qui attendait dans le bois, j'ai fini par deviner qui il était.

— Quoi, vous sauriez aussi cela?

— Chaque fois qu'il est arrivé malheur à la famille Auvray, à Moulin-Vieux, Rémy y est venu... Cet été, lors de l'histoire de Mlle Irène, qui justifiait sa visite?...

— C'est vrai, murmura Charles qui, bien des fois, s'était posé cette question, et en était arrivé à se dire que le minotier avait sans doute télégraphié au banquier dont il connaissait l'existence afin de l'informer de la conduite de sa nièce.

— L'homme que je vis filer vers Vandeuil, la nuit du crime, l'homme qui emportait l'argent de Georges Auvray, c'était Eugène Pillet... Tandis que Rémy descendait chez son frère, il s'installait à l'hôtel, en ville. Ils étaient d'accord pour manigancer ce coup-là. Ils ne valent pas mieux l'un que l'autre.

— C'est possible.

— C'est certain... Maintenant, comprends-tu pourquoi Pillet voulait obliger les dames Auvray à quitter le pays, pourquoi il vous poursuit tous de sa haine... C'est qu'il a peur qu'un jour ou l'autre vous parveniez jusqu'à la vérité. S'il vous déteste pareillement, c'est qu'il tremble en songeant au crime commis il y a huit ans.

— Oh!...

Charles Govin était comme ébloui par la lumière que les confidences du père Lampué projetaient sur toute cette affaire, jusque-là mystérieuse, incompréhensible.

Oui, le vieux braconnier avait raison dans ses déductions. A présent, tout s'expliquait, devenait clair, limpide.

Mais comment tirer parti de ces choses?

Voilà ce que Govin ne voyait pas encore distinctement; le forestier avait raison de dire qu'il ne possédait pas la moindre preuve de ce qu'il avançait; aucun fait n'était là pour étayer son système et le représentant de commerce n'ignorait point qu'en justice les preuves matérielles comptent seules.

Cependant, Lampué avait repris la parole; en phrases courtes, hachées par de longs silences, il s'efforçait de justifier sa conduite, son silence, formulant la conclusion désolante à laquelle Charles était parvenu du premier coup, à savoir que l'absence de preuves rendait ses révélations à peu près inutiles.

— Vois-tu, garçon, les coquins auxquels nous avons à faire sont forts et ce sera dur de les démasquer, acheva-t-il, en hochant la tête.

— N'importe, nous essaierons... On peut compter sur vous?

— Naturellement.

— Eh bien, je vais réfléchir à tout ceci. Puis, avant d'en parler aux dames Auvray, je vous expliquerai ce que je compte faire. Sur ce, bonsoir...

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main et, tandis que le père Lampué s'enfonçait dans les taillis, à la recherche de son adversaire, le garde-chasse Mulot, Govin s'éloigna à pas lents par un sentier voisin.

Le représentant n'était pas fâché de se retrouver seul; en son cerveau, les idées bouillonnaient; il fallait qu'il les classât, qu'il examinât cette affaire qui lui apparaissait maintenant sous un jour tout nouveau.

Il cheminait lentement, la tête penchée sur la poitrine, s'arrêtant parfois, puis repartant, indifférent au trajet parcouru.

Soudain, il tressaillit, car un bruit familier venait de frapper son oreille.

Ayant levé les yeux, Charles constata qu'il était parvenu sous les arbres de ce petit bois s'élevant juste en face de Moulin-Vieux, sur l'autre rive de la Torine, et où, durant la nuit du crime, Eugène Pillet avait attendu que son complice Rémy vînt lui apporter les soixante mille francs volés.

Le fracas qui l'avait arraché à sa rêverie n'était autre que le bruit des eaux que frappait l'énorme roue du moulin.

A présent, adossé au tronc d'un arbre, Govin examinait les lieux comme s'il les voyait pour la première fois; là-bas, c'était le vieux bâtiment de la minoterie, sombre et inhabité à cette heure; vers la droite, cette masse confuse, c'était le pavillon des Vermont; enfin, un peu plus loin, la construction abritant la roue du moulin s'avançait presque jusqu'au milieu de la rivière. Par la pensée, le jeune homme s'imaginait ce qu'avait fait Rémy Auvray lors de la nuit du

crime; il croyait le voir surgir par une des fenêtres du premier étage, se glisser le long d'une des corniches de la façade, gagner le barrage. Tout à coup, Govin faillit pousser une exclamation.

Justement, l'une des fenêtres qu'il observait s'ouvrait avec précautions et un homme, enjambant la barre d'appui, se hasardait sur l'étroite corniche circulant à la hauteur du premier étage.

— Je suis en proie à une hallucination, murmura le représentant de commerce en se frottant les yeux.

— Mais non, il était bien éveillé; il ne rêvait pas.

Alors, quel était cet homme que son regard suivait ? Pourquoi se livrait-il à cette périlleuse gymnastique?...

— Oh ! j'en aurai le cœur net, gronda-t-il.

Et, tout en ayant bien soin de se maintenir dans l'ombre des arbres, Govin se rapprocha avec précaution de l'endroit où le barrage se confondait avec la berge.

Quand le mystérieux promeneur prendrait terre il se dresserait devant lui et alors il verrait son visage.

A présent il descendait l'échelle de fer permettant de gagner le niveau de la rivière, puis il se hasarda sur les pierres glissantes qui caressaient constamment le flot.

A ce moment il s'immobilisa, tournant la tête en arrière avec inquiétude.

Une lueur soudaine emplissait le ciel, dissipant les ténèbres, mettant des réverbérations rougeâtres sur les flots de la Torine. Charles, qui avait levé la tête, eut un geste de stupeur.

Une haute gerbe de flamme venait de crever le toit de Moulin-Vieux, puis des lueurs rouges surgirent derrière les fenêtres dont les vitres de plusieurs éclatèrent. A cette heure l'incendie dévorait l'ancienne demeure des Auvray.

Une seconde, le représentant demeura interdit; puis, instinctivement, ses yeux se reportèrent vers l'étrange personnage dont, précédemment, il épiait le manège.

Il s'était remis en marche, pressant l'allure, dans l'intention d'atterrir le plus rapidement possible, car l'obscurité ne le protégeait plus et, parfois, une colonne de flammes éclairait en plein son visage.

Ce fut ce qui permit à Govin de l'identifier. Un nom lui échappa :

— Eugène Pillet...

Oui, c'était bien le minotier qui était là, pataugeant dans l'eau glacée de la Torine. Sous le pardessus gris clair dont il était revêtu, on entrevoyait le plastron blanc de sa chemise, car il était en costume de soirée.

En effet, cette nuit-là, l'Association des Vignerons de l'Yonne, section de Vandeuil, donnait son bal annuel, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville.

Toutes les notabilités de la cité y avaient été conviées ; Eugène Pillet y avait paru dès neuf heures et demie, montrant une physionomie souriante, apaisée.

Il allait de groupe en groupe, causant presque aimablement, plaisantant même ; mais, vers onze heures, profitant de ce que l'affluence était devenue énorme, Pillet s'était discrètement éclipsé par une porte de derrière et, ralliant son auto, qu'il avait laissée dans une ruelle voisine, il avait à toute vitesse gagné le bois situé sur la berge opposée à la minoterie.

Là, laissant la voiture au revers du chemin, il avait chaussé de fortes bottes de caoutchouc et relevé le bas de son pantalon noir ; puis, résolument, il avait traversé le barrage.

Quelques minutes plus tard, il était à l'intérieur de la minoterie.

Avant de se rendre au bal, le misérable avait procédé à certains préparatifs, installant des foyers d'incendie dans diverses pièces.

Vermont, le surveillant en chef, faisait une première ronde vers dix heures, il s'agissait de mettre le feu au brasier après son passage.

C'est à quoi Pillet s'était employé.

Avec une hâte fiévreuse, il avait arrosé d'essence les tas de bois, de copeaux préparés à l'avance ; puis, son briquet au poing il avait couru de l'un à l'autre.

L'opération ne lui avait pas pris un quart d'heure ; il ne lui restait plus qu'à rejoindre sa voiture, à dépouiller ses bottes et à reparaître au bal. Plus de cent personnes pourraient attester qu'il avait passé là la soirée ; il était impossible que son absence, laquelle n'aurait pas duré plus d'une demi-heure, eût été remarquée.

On croirait à un accident et la Compagnie d'Assurances n'aurait plus qu'à payer l'indemnité stipulée dans la police, soit deux cent cinquante mille francs.

Du coup, Pillet rétablissait ses affaires. Tel était le projet conçu par le misérable et qu'il venait de mettre à exécution.

Malheureusement, il avait agi avec trop de zèle ; les foyers, trop nombreux, trop largement arrosés d'essence, avaient gagné de proche en proche, cela plus vite qu'il ne se l'était imaginé, d'autant que le fléau trouvait dans les vieilles charpentes du bâtiment un aliment de premier ordre.

— Du diable si je m'étais figuré que cela flamberait si vite, grognait le minotier en se hâtant vers la rive.

Pourtant, il n'avançait qu'avec une lenteur relative, n'ayant nulle envie de choir dans la rivière et le chemin qu'il suivait se révélant singulièrement glissant.

Tout à coup, le bandit étouffa un juron.

Un homme venait de surgir des profondeurs du bois et s'élançait à sa rencontre, l'air menaçant.

— Charles Govin... Ah ! il ne manquait plus que celui-là...

De fait, c'était bien le fiancé d'Irène Auvray qui, poussé par une force irrésistible, incapable de se contenir plus longtemps, se précipitait au-devant du malfaiteur, dont, instantanément, il avait deviné les desseins.

— Ah ! cette fois, tu ne m'échapperas pas, bandit, cria-t-il, au comble de la fureur.

Et, sans se soucier de l'eau froufroutant à ses pieds, il courait sur le barrage, n'ayant qu'une idée en tête, mettre la main au collet de l'incendiaire, arrêter le persécuteur de sa tendre Irène.

Rapidement, la distance qui les séparait diminuait de seconde en seconde, quoique Pillet eût considérablement ralenti l'allure. Enfin, Govin fut près de lui et sa main s'allongea, empoignant le misérable par le revers de son pardessus.

— Lâche-moi, grinça celui-ci ou sinon...

— Cette fois, je te tiens... Tu ne m'échapperas pas...

Une courte lutte s'engagea entre les deux hommes ; Govin tenait bon, résistant aux efforts de son antagoniste. Durant un instant, ils combattirent ainsi au-dessous du gouffre, enlacés en une étreinte mortelle et, soudain, Charles jeta un appel désespéré :

— A moi, au secours...

Sournoisement, le minotier venait de sortir une main que jusque-là, il avait tenue dissimulée dans la poche de son pardessus ; il brandit un poignard à manche court dont la lame étincela aux reflets de l'incendie qui, maintenant, flambait haut dans le ciel et Govin, atteint en pleine poitrine, lâcha prise, reculant d'un pas.

Ses bras battirent l'air, cherchant un point d'appui qu'ils ne rencontrèrent pas.

— Voilà qui t'apprendra à te mêler de mes affaires, ricana Pillet.

Et, d'une bourrade, il acheva de précipiter l'infortuné dans les eaux glacées de la Torine, lesquelles se refermèrent sur lui en bouillonnant. Alors, prenant son élan, l'assassin bondit vers la rive, disparaissant sous le couvert des arbres.

Cependant, la fraîcheur de l'eau avait brusquement ranimé Govin. Il tenta de nager... de résister au courant qui l'entraînait...

Mais son sang qui coulait en abondance, l'affaiblissait ; une douleur aiguë déchirant son épaule paralysait ses mouvements et soudain, il comprit la vérité.

La Torine se précipitait avec la vitesse d'un torrent vers la roue du Moulin... Avant peu, Charles serait jeté sous les énormes palettes de celle-ci où son cadavre se trouverait broyé, déchiqueté. A cela, il n'y avait rien à faire. Le malheureux ne pouvait escompter aucun secours humain.

L'image d'Irène, de sa fiancée, s'évoqua devant ses yeux qu'obscurcissait déjà l'approche de la mort. Il la revit telle qu'elle était, jolie, tendre, souriante et une plainte désespérée, un regret éperdu, lui échappa :

— Oh ! Irène, Irène, tu étais mon cher bonheur...

Déjà, il coulait à pic ; une vague avait passé par-dessus sa tête. Machinalement, en un suprême effort, il parvint à regagner la surface. A nouveau, il allait disparaître, lorsqu'un appel, traversant l'espace, frappa son oreille :

— Attrapez cette corde... lui criait-on.

En même temps, à quelques centimètres de lui, une sorte de long serpent noirâtre se développait, fouettant l'eau avec violence.

C'était un câble de moyenne grosseur, solide et fortement tressé. Un nœud coulant le terminait. Obéissant à cet instinct de conservation qui survit chez les êtres à tout autre sentiment, Charles Govin fit ce qu'on lui ordonnait.

Sa main s'allongea, saisissant la corde salvatrice et son poignet se trouva engagé dans le nœud coulant.

Aussitôt, celui-ci se resserra ; en même temps, la voix de tout à l'heure retentissait à nouveau, disant :

— Courage, on va vous hâler.

Le représentant de commerce perçut ces paroles ainsi qu'un rêve, sans pouvoir identifier le timbre de la voix. Il n'avait même pas la force de tourner la tête pour apercevoir la personne qui lui portait secours et il se laissait aller, ballotté par les flots tumultueux de la Torine.

La roue du moulin, qui tournait avec violence à moins d'une trentaine de mètres de là, emplissait ses oreilles d'un fracas qui semblait augmenter de seconde en seconde.

— Irène... Irène... balbutia le malheureux.

Et épuisé, défaillant, il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à la vie, il contempla le lieu où il se trouvait avec une surprise mal dissimulée ; il était étendu dans un lit étroit aux draps bien blancs, meuble principal d'une chambre coquettement tapissée de papier bleu clair. Une armoire à glace laquée de blanc lui faisait vis-à-vis et, dans un coin, près d'une fenêtre entr'ouverte, se trouvait un petit bureau.

Quelques chaises ou fauteuils complétaient le mobilier.

Par la croisée, entrait le murmure grondant de la Torine.

— Où suis-je ? murmura Govin à qui cette pièce était totalement inconnue.

— Ensûreté. Monsieur Charles, vous n'avez plus rien à craindre, articula une voix féminine venant de la gauche.

Tournant la tête dans cette direction, l'ex-comptable entrevit alors une jeune fille qui se tenait debout à son chevet, épiant son retour à la vie. En la reconnaissant, il ne put réprimer un geste de contrariété : c'était Cécile Vermont.

La jeune fille ne se méprit point sur ses sentiments et son ton révélait une indicible tristesse, lorsqu'elle reprit avec une douceur singulière :

— Vous êtes fâché que ce soit moi qui sois là pour recueillir votre premier regard, je le vois bien. Mais rassurez-vous, j'ai fait prévenir Mlle Irène Auvray, elle ne tardera pas à arriver.

— Merci, murmura Govin.

Puis, ayant fait effort pour renouer le fil rompu de ses idées et la mémoire lui étant revenue, il questionna :

— Qui m'a sauvé ?.... Qui m'a jeté cette corde à l'instant où j'allais couler ?...

— Quelqu'un qui se trouvait à cette fenêtre.

Et la dactylographe esquissait un geste vers la croisée voisine.

— Ah ! très bien.

— Vous vous trouvez dans le pavillon servant de domicile à mon père... Le docteur va venir, je ne pense pas que votre blessure soit sérieuse... Elle ne saigne plus.

A ce moment, un fracas formidable s'éleva au dehors, couvrant la voix de la jeune fille et de grandes lueurs dansantes trouèrent les ténèbres extérieures. Cécile Vermont, qui s'était précipitée vers la porte, revint presque aussitôt, disant :

— Le vieux bâtiment de la minoterie vient de s'effondrer... Heureusement, personne ne se trouvait à l'intérieur.

L'arrivée de plusieurs personnages l'empêcha de poursuivre.

Il y avait là le docteur Massier, de Vandeuil,

Vermont, le surveillant en chef, M. Combreux, le commissaire de police, son secrétaire et deux gendarmes.

— Messieurs, commença le médecin, je passe d'abord.

— Parfaitement, répliqua le magistrat en s'inclinant. Pendant ce temps, je procéderai à l'interrogatoire de Mademoiselle.

Ce disant, il se reculait, faisant signe à Cécile de le suivre dans une chambre contiguë.

Le docteur Massier était un vieux praticien plein d'expérience en qui Govin avait toute confiance. Déjà, rejetant le drap, il découvrait le buste du jeune homme. Alors, Charles s'aperçut qu'on l'avait dépouillé de ses vêtements trempés et que, présentement, il était enveloppé dans une vaste chemise en flanelle de coton qui ne lui appartenait point.

Il n'eut pas le loisir de questionner à ce sujet; le docteur, ayant ouvert sa trousse, défaisait le pansement sommaire appliqué sur la blessure du jeune homme.

Le coup de poignard donné par Eugène Pillet avait fort heureusement glissé sur les côtes, causant une blessure assez longue, mais toute superficielle, allant de l'épaule au milieu du sternum.

— Un beau coup, murmura Massier en faisant claquer sa langue. Celui qui vous l'a octroyé aurait frappé un peu plus bas, vous seriez mort à l'heure qu'il est, mon ami.

— La canaille...

— Tandis qu'avec cette déchirure-là, poursuivait le docteur, qui bavardait volontiers, vous n'en aurez pas pour une semaine. Les chairs reprendront vite et le quinquina, les viandes rouges vous permettront de récupérer le sang perdu. Décidément, vous êtes un heureux gaillard.

Et fort habilement, Massier, ayant sondé la plaie, mettait dessus un pansement qu'il maintint solidement avec un bandage.

— Si la fièvre ne s'en mêle pas, tout marchera comme sur des roulettes, conclut-il.

Mais le commissaire de police entrait avec son escorte; s'excusant, il entreprit d'interroger Charles sur ce qu'il savait. Un témoin qui a assisté au drame, de cette fenêtre, nous a conté les faits. Je ne vous demande donc que quelques précisions, monsieur Govin. C'est bien M. Eugène Pillet qui vous a frappé alors qu'il venait d'incendier sa minoterie et qu'il s'enfuyait en traversant le barrage ?

— Oui.

— Vous vouliez l'arrêter. C'est pour cela que vous avez tenté de vous opposer à sa fuite ?

— En effet. Mais qui vous a si bien renseigné ?

— Je vous l'ai dit, quelqu'un qui se tenait à cette fenêtre... cette même personne qui, avec une présence d'esprit remarquable, vous a jeté une corde alors que vous alliez couler... Mademoiselle Vermont, tous mes compliments... M. Govin vous doit la vie...

— Comment, c'est vous, Cécile ?

Et Charles tournait vers la jeune fille rougissante un regard où la stupeur le disputait à la reconnaissance.

A ce moment, Irène entrait, suivie de sa mère; toutes deux avaient entendu les paroles prononcées par le commissaire de police.

— Merci pour me l'avoir conservé, murmura la jeune fille en se précipitant vers la dactylographe qu'elle étreignit longuement sur sa poitrine. Jamais je n'oublierai que je vous dois mon cher bonheur... Nous nous aimons tant... Voyez-vous, vous serez notre sœur.

Cécile ne répondit point; elle étouffait et de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues, larmes d'émotion, de regret, peut-être; en tout cas, il ne s'y mêlait aucune amertume.

Ce fut elle qui guida Irène vers le lit de Charles.

Tandis que les deux jeunes gens s'embrassaient, elle se détourna pour ne pas voir.

CHAPITRE XV

— M. Rémy Auvray, je vous prie ?...

A la demande de Charles Govin, le domestique qui était venu lui ouvrir, s'empressa de répondre :

— Monsieur est couché, malade. Je ne sais s'il pourra recevoir.

— M. Auvray nous attend. Je me nomme Charles Govin.

— En effet, j'ai ordre d'introduire Monsieur.

L'ex-comptable de Moulin-Vieux pénétra dans l'antichambre. Irène et sa mère qui l'accompagnaient le suivirent.

On les introduisit dans un salon où tous trois demeurèrent en proie à un émoi qu'ils ne songeaient guère à dissimuler.

Il y avait déjà huit jours que Charles avait failli périr sous le poignard d'Eugène Pillet et, bien qu'il fût encore un peu pâle, il ne semblait pas se ressentir de sa blessure.

Quant à son meurtrier, alors qu'il fuyait par la nuit obscure, loin du théâtre de son crime, il avait voulu traverser un passage à niveau non gardé, à l'instant où un train de marchandises arrivait. L'automobile, prise en écharpe par la locomotive, avait été broyée, ainsi que son occupant. Lorsqu'on avait dégagé Pillet, il avait cessé de vivre.

Mais ce n'était point ce décès qui amenait les dames Auvray et leur jeune ami avenue de Wagram chez le banquier.

L'avant-veille, ils avaient reçu une lettre collective et pressante, les priant instamment de venir à Paris.

Comme ils hésitaient à se rendre à cet appel, deux dépêches étaient survenues coup sur coup; Rémy Auvray se déclarait très malade. Il suppliait Govin, si son état le lui permettait, d'accourir à son chevet, puisque ses parentes semblaient s'y refuser.

L'opinion du jeune homme avait été que, dans ces conditions, il n'y avait pas à hésiter et, en dépit de l'opposition du docteur Massier qui aurait bien voulu voir son malade garder la

chambre quelques jours de plus, tous trois s'étaient mis en route pour la capitale.

— Govin n'avait pas jugé à propos d'informer les deux femmes des confidences du père Lampué ; elles ignoraient donc le rôle joué par leur parent dans le cambriolage de Moulin-Vieux.

Il sera bien temps de leur en parler quand nous mettrons la justice en mouvement, avait songé le jeune homme.

— Je me demande ce que mon oncle peut bien avoir à nous dire, murmura Irène en s'adressant à sa mère.

Cependant, le valet de chambre du banquier revenait :

— Monsieur demande si les personnes qui accompagnent M. Govin sont bien madame et mademoiselle Auvray? s'enquit-il.

Les deux femmes répondirent par un signe affirmatif.

— En ce cas, veuillez me suivre, murmura le domestique.

Sur ses pas, les trois visiteurs traversèrent un second salon tout aussi luxueusement meublé que le premier. Les meubles de prix, les œuvres d'art y étaient entassés comme chez un antiquaire. On devinait que le maître de céans avait constitué là des collections d'un prix inestimable.

Un silence profond, absolu, régnait dans la demeure.

Enfin, le domestique poussa une dernière porte et s'effaça. Sur un mot, Govin et les deux femmes se risquèrent dans une immense chambre à coucher prenant jour sur une cour intérieure par deux larges fenêtres.

L'ameublement était sévère; partout, c'était du bois noir, des bronzes ciselés, des tentures sombres. Mais ce qui attira tout de suite l'attention des nouveaux venus, ce fut le grand lit barrant la pièce aux deux tiers de sa longueur.

Un homme au teint cireux, au visage amaigri, au regard fiévreux, y était allongé. Sa chevelure, de grise qu'elle était l'été précédent lorsqu'il était venu à Moulin-Vieux, était toute blanche.

— Ah! c'est vous, murmura-t-il d'une voix à peine perceptible en tournant la tête avec difficulté. Approchez-vous, je suis si faible... Je vous remercie tous trois d'être accourus à mon appel.

Il se tut, suffoquant ; le cœur serré, Irène contemplait cette physionomie ravagée par la souffrance.

Mme Auvray demeurait à l'écart, montrant ainsi qu'elle ne faisait point abstraction de ses légitimes rancunes. Quant à Govin, il était froid, calme, impassible.

Il attendait, se disant que le financier ne les avait sans doute point dérangés uniquement pour leur adresser un adieu suprême.

Ce fut lui que Rémy interpella :

— M. Govin, la lecture des journaux m'a appris les récents événements qui se sont déroulés à Vandeuil; par eux, j'ai su encore que vous vous étiez constitué le protecteur de mes parentes, que ma nièce était votre fiancée.

L'ex-comptable esquissa un geste vague, cependant qu'Irène, que l'émotion gagnait, s'appuyait doucement à son épaule.

— Je vous souhaite donc sincèrement à tous deux le bonheur que vous méritez. Auparavant, j'aurais un aveu à vous faire. C'est à vous que je m'adresse tout particulièrement, Irène... Vous êtes jeune. vous êtes bonne... Les vôtres doivent vous adorer... Ils entendront votre voix et me pardonneront, si vous les en priez.

— De quoi s'agit-il ? balbutia la jeune fille, éperdue.

— Mon enfant, en ma vie, j'ai commis une seule mauvaise action, vie, mais lorsque j'y songe, ce crime, car c'en fut un, m'épouvante...

Et, après un court silence, Rémy Auvray ajouta :

— C'est moi qui, jadis, ai volé mon frère Georges, l'acculant ainsi à la faillite, au désespoir.

Deux exclamations retentirent, proférées par Mme Auvray et par la jeune fille.

Cette dernière avait eu un mouvement de recul et, maintenant, elle considérait le mourant d'un regard horrifié :

— Oh ! j'aurais dû m'en douter, balbutiait la veuve de Georges d'une voix sourde.

— Cet été, quand je me suis présenté chez vous, Emilie, je venais pour vous faire cet aveu qui m'étouffait. Vous m'avez chassé sans me laisser m'expliquer, comme c'était votre droit.

— Vous êtes un misérable.

— Oui. Par ma faute, le meilleur des frères, le meilleur des hommes a été déshonoré. Si vous saviez comme je m'en suis repenti, depuis... Si vous connaissiez ma vie, vous sauriez qu'elle a été une longue expiation... Des années durant, je vous ai recherchées, ainsi que Georges, sans parvenir à vous joindre... Vous aviez disparu... Lorsque, par Eugène Pillet, mon complice, j'ai su que vous étiez revenues à Vandeuil, je suis accouru. Hélas, vous m'avez fermé votre porte. A présent, je vais mourir, vous savez tout... Dans mon coffre-fort, on trouvera ma confession détaillée. C'est à monsieur Govin que je la remets; il en usera comme il l'entendra, afin de réhabiliter la mémoire de mon frère.

On saura ainsi comment, par l'escalier secret, dont j'étais seul à connaître l'existence, je me suis introduit dans le bureau de Georges, comment, en traversant la Torine sur le barrage, j'ai rejoint Pillet à qui j'ai remis les fonds volés.

Le moribond se tut, ses forces déclinaient rapidement; une sueur d'agonie mouillait ses tempes et au fond de ses orbites caves, ses yeux luisaient, implorants.

— Irène, reprit-il, vous serez mon héritière. Ne refusez pas ma fortune; c'est pour vous que je l'ai amassée... Je suis un misérable, comme l'a dit votre mère... Pourtant, croyez-moi, sans cette heure de folie, j'aurais pu devenir un brave homme. J'en ai été cruellement puni, je vous le jure. Aussi, voudrais-je entendre mon pardon tomber de vos lèvres.

J'aurais moins peur de me présenter ensuite devant le juge suprême... Irène, Irène, aurez-vous pitié ?

Sa voix n'était plus qu'un râle; un frémissement agitait ses mains diaphanes.

Tout son être était tendu et exprimait la supplication; la jeune fille ne put y tenir davantage.

D'un coup d'œil, elle consulta sa mère, son fiancé.

Mme Auvray s'était laissée tomber à genoux et, les mains jointes, elle balbutiait une fervente prière. Quant à Charles Govin, sa pâleur avait augmenté; on le devinait troublé jusqu'au plus profond de son être. Alors, Mlle Auvray s'avança et, se courbant vers son oncle, elle dit de sa voix harmonieuse et pure :

— Mourez en paix, mon oncle... En mon nom personnel, je vous pardonne... Personne, parmi les miens ne me blâmera.

D'un signe de tête, Charles acquiesça, tandis que Mme Auvray fermait les yeux.

— Ah ! merci, merci, vous êtes un ange... Grâce à vous, la mort libératrice me semblera plus légère.

Rémy allongeait la main, cherchant les doigts de la jeune fille : mais ses mouvements étaient gauches, ses regards obscurcis.

Enfin, il rencontra ce qu'il cherchait :

— Monsieur Govin, votre main... Prenez celle d'Irène... C'est une enfant bonne, tendre, charitable. Aimez-la comme elle mérite de l'être et vous serez heureux.

Il se renversa en arrière, la respiration lui manquait; c'était la fin...

Durant quelques minutes, il haleta, sur ses oreillers; puis, son souffle s'apaisa, sa figure se détendit, prenant une expression d'auguste sérénité. Alors, Charles comprit qu'il était mort et, entraînant Irène qui sanglotait sur son épaule, il dit doucement :

— Retirons nous. Cet homme n'est plus. Actuellement, il appartient à la justice divine...

Le lendemain de ce jour, Charles Govin se présentait au cabinet du Procureur de la République, au Palais de Justice de Paris. Ce magistrat n'était autre que M. Daumas, lequel avait jadis procédé au début de l'instruction ouverte à la suite du cambriolage de Moulin-Vieux.

Trompé par les apparences, il avait conclu à la culpabilité de Georges Auvray.

Un pneumatique de Charles l'avait averti des aveux et de la mort de Rémy.

M. Daumas reçut le jeune homme avec bienveillance.

— Monsieur, vous direz de ma part à Mme Auvray et sa fille combien je suis navré de l'erreur que je commis jadis, déclara-t-il en débutant. Bien souvent, j'ai pensé à cette affaire et, peu à peu, une conviction voisine de la vérité s'était imposée à moi : oui, j'avais presque deviné que Rémy Auvray était le coupable.

Commencé sur ce ton, l'entretien se poursuivit empreint de la plus franche cordialité...

Ce que Charles était venu demander au magistrat, c'était un conseil : que convenait-il de faire en l'occurrence ?

Par suite de la mort des deux coupables, l'action de la justice se trouvait éteinte; cependant, la veuve de Georges tenait à ce que la mémoire de son mari fût lavée de tout soupçon.

D'autre part, le banquier défunt portait le même nom que le père d'Irène. Publier sa confession, n'était-ce point réveiller le scandale, éclabousser de fange le nom des Auvray?..

M. Daumas réfléchit longuement; à la fin, il conclut :

— Non, la justice n'a rien à voir en tout ceci; laissez-moi faire, monsieur, je me charge d'éclairer l'opinion publique ainsi qu'il convient.

Charles s'inclina, acceptant en son nom et en celui de la mère de sa fiancée.

Quelques minutes plus tard, il prenait congé de M. Daumas qui le reconduisit jusqu'au seuil de son cabinet, renouvelant les excuses qu'il était chargé de présenter à Mme Auvray.

La semaine suivante, les grands journaux de Paris, de même que les feuilles du département de l'Yonne, publièrent de nombreux articles rappelant le vol qui, huit ans auparavant, avait été commis à Moulin-Vieux.

On y expliquait comment des documents découverts récemment permettaient d'affirmer qu'il avait été perpétré par Eugène Pillet qui, convoitant la minoterie, avait usé de ce moyen pour acculer Georges Auvray, son propriétaire, à la faillite.

Évidemment, ces articles avaient été inspirés par M. Daumas, lequel tenait parole.

Personne n'éleva la moindre objection; l'accusation portée contre Pillet ne fut pas discutée, bien au contraire; pour tous ceux qui l'avaient connu, le misérable apparaissait comme étant un malfaiteur capable de tout.

Le nom de Rémy Auvray ne fut même pas prononcé.

. . . . . .

Deux mois plus tard, dans la cathédrale de Vandeuil qui se révélait trop petite pour contenir la foule accourue, Irène Auvray épousait Charles Govin.

La mariée était exquise en sa simple toilette blanche.

En effet, bien que, par la mort de son oncle qui lui laissait près de cinq millions, Irène fût devenue riche, elle avait voulu que sa toilette fût plutôt celle d'une simple dactylographe que d'une héritière fortunée.

Elle n'était qu'une petite employée lorsque Charles et elle s'étaient aimés.

C'est ainsi qu'elle voulait se donner à lui.

Lorsque le prêtre à cheveux blancs qui bénit les époux prononça les paroles sacramentelles, un émoi profond bouleversa l'âme de la jeune fille.

Son beau visage devint très pâle et elle ferma à demi les yeux comme pour mieux savourer son intime sensation.

Inquiet, Charles se pencha vers elle.

— Qu'as-tu, ma chérie? s'enquit-il dans un souffle.

— Je suis heureuse, murmura Irène en lui livrant le miroir limpide de ses larges prunelles. Et toi?

— Oh, tu es mon cher bonheur... celle que j'ai toujours aimée, que je chérirai jusqu'à mon dernier souffle.

Un sourire illumina le visage de la jeune femme; elle avait foi en ses promesses, foi en l'avenir qui s'ouvrait, radieux, devant elle.

Au fond de la cathédrale, les orgues mugissaient, entonnant un chant d'allégresse en l'honneur des époux; un murmure sympathique des rangs de la foule. Oui, pour Irène Auvray, c'était un beau jour: il la payait au centuple de tout ce qu'elle avait souffert au cours des années précédentes.

. . . . . .

Bien des années ont passé depuis ces événements dont, pourtant, le souvenir ne s'est point effacé en ce coin de l'Avallonnais qui en fut le théâtre.

Si quelque jour, ami lecteur, vous passez par Vandeuil, ne manquez point de passer jusqu'aux rives de la Torine.

La petite rivière aux eaux fraîches coule toujours entre ses rives boisées; son courant actionne un nouveau moulin édifié sur l'emplacement de l'ancien, selon la volonté expresse d'Irène. Si vous pénétrez à l'intérieur de l'exploitation, et que vous demandiez à parler au chef du personnel, vous serez reçu par Vermont, l'ancien surveillant en chef.

C'est lui qui, à présent, a la haute main sur Moulin-Vieux, cela pour la satisfaction de tous.

Mme Galand, l'entrepreneuse qui, durant un temps, donna du travail à Irène, est là également. Mme Govin lui a confié la nursery de l'établissement.

En effet, un certain nombre de femmes y sont à présent employées. Comme plusieurs d'entre elles sont mères, elles apportent leurs poupons en venant travailler.

C'est Mme Galand qui s'en occupe et les chérubins sont choyés comme il convient.

Le mari de l'entrepreneuse est toujours mécanicien chef à Moulin-Vieux.

— Et Cécile Vermont? me direz-vous ?

Pénétrez dans le bureau où travaillent quatre dactylographes et vous l'apercevrez.

C'est une personne à la physionomie un peu grave, au regard profond presque triste, qui est assise à l'écart, ainsi que l'exigent ses fonctions de chef.

Cécile est devenue la meilleure amie d'Irène, et, deux ou trois fois par semaine, elle va dîner au petit château que les Govin se sont fait construire, de l'autre côté de la Torine, à l'orée de la forêt de Barne.

Jamais plus elle n'a reparlé à Charles du rêve qu'elle avait fait, mais tout porte à croire que l'amour ancien n'est pas entièrement mort en son cœur.

A plusieurs reprises, son père l'a pressée de se marier, elle a toujours refusé, déclarant qu'elle était formellement résolue à demeurer vieille fille.

— Et le père Lampué?... demanderez-vous.

Eh bien, l'ancien braconnier est devenu le surveillant des gardes-chasse de M. Govin, et je vous prie de croire qu'il s'acquitte en conscience de ses fonctions. Comme il a le droit de traquer le gibier il n'en use guère, c'est tout au plus si, de temps à autre, Charles peut le décider à venir pêcher à la ligne avec lui.

Le bonhomme habite toujours l'ancien rendez-vous de chasse où, jadis, il offrit aux dames Auvray l'hospitalité.

Evidemment, la demeure a été réparée, meublée plus confortablement; néanmoins, son aspect extérieur est resté le même. Dans la pièce du fond, celle qui fut la chambre à coucher d'Irène et de sa mère, le père Lampué garde le pauvre mobilier des deux femmes. Ce sont pour lui autant de chères reliques qu'il conserve avec un soin jaloux.

— Voyez-vous, déclare-t-il volontiers, si ces dames n'étaient point venues chez moi, je n'aurais jamais été heureux. Bien certainement j'aurais fini mes jours en prison, loin de ces grands bois que j'aime tant et, dame ! je n'aurais pu y vivre... C'est donc grâce à elles que je suis encore de ce monde.

Tout porte à croire que le père Lampué continuera encore durant de longues années à vagabonder par les futaies confiées à sa surveillance, car, bien qu'il ait plus de soixante-quinze ans, il a toujours bon pied, bon œil.

La semaine dernière, il a, à l'aide de son couteau, sculpté une locomotive de bois pour Georges, le premier né d'Irène et de Charles, un délicieux bambin de quatre ans et il n'a pas été peu fier des compliments que lui a adressés le gamin. Aussi lui a-t-il promis de fabriquer le train complet.

Présentement, le père Lampué s'est mis à la besogne avec acharnement et, s'il n'a pas encore terminé quand vous irez le voir, je vous conseille de ne pas prolonger votre visite, car vous le dérangeriez et il n'hésiterait pas à vous mettre à la porte.

FIN

Prochain volume à paraître :

AU NOM DE L'AMOUR !

par Maurice LANDAY

1 fr. 25 le roman complet

Imprimé en France. Imprimerie CRÉTÉ, Corbeil. — 2911-12-29.

MAURICE LANDAY

AU NOM DE L'AMOUR !

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il était lugubre, ce lendemain de mi-carême. Le jour s'était levé dans un ciel gris et bas.

La pluie avait cessé de tomber vers cinq heures à pointe d'aube.

Dans les rues boueuses, le flux habituel des foules laborieuses déferlait des hauteurs de Montmartre pour aller se perdre dans les voies étroites et grises du quartier des Halles et jusque sur les quais de la Seine enveloppés par les brumes épaisses montant du fleuve dont les eaux, impétueuses, coulaient en laissant au long des berges des franges d'écume d'un gris sale.

Sept heures avaient sonné, que bien des boutiques étaient encore fermées. Mais tous les marchands de vins-liquoristes étaient ouverts.

Le marchand de vins de nos jours est l'âme de la rue.

La mort fauche les races, les révolutions passent, le marchand de vin, lui, demeure invulnérable. En France, c'est presque un élément de philosophie nationale.

Ce matin-là, devant le comptoir puant l'alcool d'un assommoir de la rue Vavin, des hommes discouraient, racontaient entre deux mêlé-cassis ce qu'ils avaient vu et fait la veille ; ils racontaient cela en s'écoutant parler, le regard un peu vague, racolant des auditeurs complaisants.

Ces hommes pour la plupart étaient des ouvrier ou de petits employés. Seul, assis à l'écart, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu élégamment, faisait tache dans la boutique principalement encombrée de bourgerons et de blouses.

Le front dans les mains, le regard dans les lointains d'un rêve il donnait l'impression d'être en proie à de pénibles réflexions et, certainement, il n'entendait pas un mot de ce que disait près de lui un gros homme d'une cinquantaine d'années aux prunelles injectées de sang.

— Si ce n'est pas honteux de penser qu'il y a des gens qui dépensent des cent, des deux cents, des cinq cents francs de serpentins, de confettis dans une journée, comme celle d'hier et ça sans compter la mangeaille et tout le tralala, quand il y a de pauvres travailleurs qui crèvent de faim, et ont des femmes et des portées de mioches à nourrir.

— Ah! tu parles!... laissa tomber, d'une paire de lèvres écarlates et goulues, un grand diable efflanqué dont les pommettes étaient couperosées et le regard mort. Moi, qui te cause, ma bourgeoise a fait coup double avant-hier ; ça m'en fait cinq de gosses, et je gagne pas mes cent sous de l'heure !

— Si c'est pas une honte, hoqueta une pocharde de trente ans.

— Qu'est-ce que tu veux, nous autres, le peuple, on est fait pour ça, pour avoir des gosses... c'te sale graine !... Si c'est pas un malheur qu'on

Lire la suite dans quinze jours : AU NOM DE L'AMOUR !

OEUVRES DE PONSON DU TERRAIL

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

1. La Jeunesse du Roi Henri.
2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle.
3. Les amours du Valet de Trèfle.
4. La Reine des Barricades.
5. Rocambole.
6. Le Club des Valets de Cœur.
7. Les Exploits de Rocambole.
8. La comtesse Artoff.
9. La Résurrection de Rocambole.
10. L'Auberge maudite.
11. La Maison de Fous.
12. Les Étrangleurs.
13. Les Millions de la Bohémienne.
14. Un Drame dans l'Inde.
15. Le dernier mot de Rocambole.
16. L'Enfant perdu.
17. Les Tribulations de Shoking.
18. Rocambole en prison.
19. La corde du Pendu.
20. Les voleurs du grand Monde.
21. Cartahut.
22. Le buveur de Rakl.
23. Le Paris mystérieux.
24. Les Compagnons de l'amour.
25. La Dame au Gant noir.
26. Le Forgeron de la Cour-Dieu.
27. Les Amours d'Aurore.
28. La Justice des Bohémiens.
29. Les Cavaliers de la Nuit.
30. Le Page du Roi.
31. La messe Noire.
32. Le Palais mystérieux.
33. Le Capitaine Coquelicot.
34. Les Gandins.
35. L'Agence Matrimoniale.
36. Le capitaine des Pénitents noirs.
37. Pas-de-Chance.
38. Les Mystères des Bois.
39. La Chasse à la Muette.
40. Mémoires d'un Gendarme.
41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy.
42. Le Capitaine Curebourse.
43. L'Armurier de Milan.
44. Le Filleul du Roi.
45. L'Héritage du Roi René.
46. Le secret du Dr Rousselle.

OEUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

Chaque volume, sous belle couverture illustrée en couleurs, forme un récit complet

1. Les Trappeurs de l'Arkansas.
2. Les Rôdeurs de frontières.
3. Les Francs-Tireurs.
4. Le Cœur loyal.
5. La Belle Rivière.
6. Le Souriquet.
7. Le Grand Chef des Aucas.
8. Le Chercheur de Pistes.
9. Les Pirates des Prairies.
10. La Loi de Lynch.
11. La Grande Flibuste.
12. La Fièvre d'Or.
13. Curumilla.
14. Valentin Guillois.
15. Les Bois-Brûlés.
16. Balle-Franche.
17. L'Éclaireur.
18. La Forêt Vierge.
19. Les Outlaws du Missouri.
20. Les Chasseurs d'Abeilles.
21. Le Cœur de Pierre.
22. Le Guaranis.
23. Le Montonero.
24. Zéno Cabral.
25. Cornelio d'Armor.
26. Les Coupeurs de Routes.
27. Une Vengeance de Peaux-Rouges.
28. Les Gambucinos.
29. Sacramenta.
30. La Mas-Horca.
31. Rosas.
32. Les Aventuriers.
33. Les Bohèmes de la Mer.
34. La Castille d'Or.
35. Le Forestier.
36. Les Titans de la Mer.
37. Les Rois de l'Océan.
38. Vent-en-Panne.
39. Ourson Tête-de-Fer.
40. Le Chasseur de rats.
41. Le Commandant Delgrès.
42. La Main-Ferme.
43. L'Eau-qui-Court.
44. Les Nuits Mexicaines.
45. Les Vaudoux.
46. Le Roi des Placers d'Or.
47. Le Rancho du Pont-de-Lianes.
48. Le Rastréador.
49. Le Doigt de Dieu.
50. Le Trouveur de sentiers.
51. Les Bisons blancs.
52. Cardénio.

OEUVRES DE LOUIS NOIR

Beaux volumes, sous couverture illustrée en couleurs

1. Surcouf.
2. Empereur et Corsaire.
3. Le Coupeur de Têtes.
4. A la recherche d'un trésor.
5. Les Chasseurs du Désert.
6. Le Corsaire aux cheveux d'or.
7. La Vengeance du Roi de la Grève.
8. Le Roi des Chemins.
9. Le Trou de l'Enfer.
10. Les Millions du Trappeur.
11. Le Trappeur malgré lui.
12. Le Voyageur Mystérieux.
13. Le Tueur de Lions.
14. Un Enlèvement au Harem.
15. Une Guerre de Géants.
16. Le Forban Noir.
17. Jean-qui-Tue.
18. Le Serpent du désert.
19. Un drame au fond de l'abîme.
20. Le Secret de la Ville Fantôme.
21. Les Mystères de la Savane.
22. A la Conquête des Dieux d'or.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

A. FAYARD & Cie, Editeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIVe)

A. FAYARD & Cie, éditeurs, Rue du St-Gothard, 18-20, PARIS (14e)

LE LIVRE POPULAIRE

Beaux volumes sous couverture illustrée en couleurs

Mettre à la portée de tous, à un prix modique, les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Marcel ALLAIN
Midinette et Nouvelle riche.
Cœur Rouge.
Paradis d'Amour.

Émile ARCHER
Les Masques rouges.

G. AVRIL et P. BOREL
A la Conquête de l'Amour.

Jules BEAUJOINT
L'Auberge Sanglante de Peirebeilhe.

Adolphe BELOT
La Femme de Feu.

Paul BERTNAY
Le Péché de Marthe.
Le Louveteau.
L'Espionne du Bourget.
Enfant de l'Amour.
Orphelins d'Alsace.
Les Millions de l'Oncle Fritz.
Le Passeur de la Moselle.
Le Secret de Thérèse.
La Pécheresse.
Arlette Saphir.
Le Secret de la flamme.
Les Lèvres closes.
Prince et Assassin.
Le Secret mortel.
L'Héritier de Chanterine.
Désespérées.

Georges de BOISFORET
L'Anneau d'Argent.

Eugène CHAVETTE
Aimé de son Concierge.

Pierre DECOURCELLE
Le Crime d'une Sainte.
La Chambre d'Amour.
La Môme aux Beaux Yeux.
Les Ouvrières de Paris.
La Buveuse de Larmes.
La Mère Coupe-Toujours.
Les Deux Gosses.
Fanfan et Claudinet.
La Voleuse d'Honneur.
Gigolette.
Amour de Fille.
Le Million de la Bonne.
La Mendiante d'Amour.
Fille d'Alsace.
Le Mort qu'on tue.
La Princesse Milliard.
Fille de Forçat.
La Danseuse assassinée.
Quand on aime.
La Reine des Perles.

Charles ESQUIER
La Couronne de ronces.
Les Vendeurs de larmes.

Paul FEVAL
Le Bossu.
Le Chevalier de Lagardère.
Le Capitaine Fantôme.
Les Mystères de Londres.
Les Habits Noirs.
Le Cavalier Fortune.

Paul FÉVAL fils
Mam'zelle Flamberge.
Les Chevauchées de Lagardère.
Cocardasse et Passepoil.
Les Bandits de Londres.

Émile GABORIAU
La Corde au Cou.
Le Dossier n° 113.
Monsieur Lecocq.
L'Affaire Lerouge.
Le Crime d'Orcival.
L'Argent des autres.

Gustave GAILHARD
Sous la Dague.
Crèvetout, hussard de la Grande.
La Démone.

G. de GASTYNE
La Dame de Pique.

Henri GERMAIN
Vengée!

Paul JUNKA
Larrons d'Amour.

Henri KEROUL
Le Petit Muet.

Georges de LABRUYÈRE
Chantereine.
Les Possedées de Paris.

Edmond LADOUCETTE
Le Masque de Fer.
La Guerre des Camisards.
Le Roi des Halles.
La Revanche de Mazarin.
L'Orpheline de Bazeilles.
Les Faiseurs d'Epaves.

Maurice LANDAY
Blanchette.
La Robe Rouge.
Fleur d'Amour.
Les Amants de Florence.
Les Martyrs d'un amour.
Calvaire de gosses.

Louis LAUNAY
Le Bon Roi Henriot.
La Reine des Cambrioleurs.

Georges LE FAURE
La Dame aux Ouistitis.

Edmond LEPELLETIER
Madame Sans-Gêne.
La Maréchale.
Le Roi de Rome.

Gaston LEROUX
Le Roi Mystère.
Un Homme dans la Nuit.
La Reine du Sabbat.
Chéri-Bibi.

Georges MALDAGUE
La Boscotte.
Mam'zelle Trottin.
La Parigote.
Deux Bâtards.
Les deux Micheline.
Trahison d'Amour.
Le Jeu de la Mort.

Jules MARY
La Fée Printemps.
Guet-Apens.
Deux Innocents.
Le Wagon 303.
La Belle Ténébreuse.
Les Damnées de Paris.
L'Outragée.
La jolie boîteuse.

Charles MÉROUVEL
Chaste et Fletrie.
Le Péché de la Générale.
Mortel Amour.
La Fille sans Nom.
Mortes et Vivantes.
Diane de Briolles.
Riches et Pauvres.
La Revanche des humbles.

Lucien-Victor MEUNIER
Le Caporal.

Xavier de MONTÉPIN
Les Filles du Saltimbanque.
La Porteuse de Pain.
Sa Majesté l'Argent.

Yves MORA
L'Ensorceleuse.

Michel MORPHY
Mignon.
Les Noces de Mignon.
Mademoiselle Cent-Millions.
La Mie aux Baisers.
Le Gosse de Paris.
Mirette.
Fiancée Maudite.
La Fille de Mignon.
Mignon Vengée.
La Sultane blonde.
La Dame Blanche.

PONSON du TERRAIL
Cadet Fripouille.

René de PONT-JEST
Aveugle.

Paul ROUGET
La Faute de Jeannine.
Fille d'Eve.
La Femme de l'Autre.
Belle Amie.

Pierre SALES
Fille de Soldat.
La Course aux Millions.
La Mariquita.
Le Docteur Miracle.
Le Secret du Fakir.
Coqueluche Ier.

Georges SIM
Miss Baby.
Chair de Beauté.

Eugène SUE
Les Mystères de Paris.
Le Juif-Errant.

Georges SPITZMULLER
Réveil d'Amour.
Le Crime du Docteur.

Michel ZEVACO
Borgia.
Les Pardaillan.
L'Epopée d'Amour.
Le Capitan.
La Fausta.
Fausta vaincue.
Nostradamus.
Le Pont des Soupirs.
Les Amants de Venise.
L'Héroïne.
Triboulet.
La Cour des Miracles.
L'Hôtel Saint-Pol.
Jean Sans Peur.
La Marquise de Pompadour.
Le Rival du Roi.
Pardaillan et Fausta.
Les Amours du Chico.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Extrait du Catalogue :

Nos	Auteur	Titre
106	Ed. Contine	Cendrillon d'amour.
107	M. La Tour	Cœur en détresse.
108	J. de Gastyne	L'Homme de la nuit
109	M. Morphy	Marjolie.
100	—	Le Drapeau.
101	G. Maldague	Plus haut que la honte
112	M. Priollet	Fini... l'amour.
113	M. La Tour	Torture d'amour.
114	P. Sales	Un drame financier.
115	—	Trahison.
116	J. de Gastyne	Martyre de Mère.
117	E. M. Laumann et L. Perret	N'oublions jamais.
118	C. Mérouvel	Un lys au ruisseau.
119	P. Decourcelle	Le curé du Moulin-Rouge.
120	—	Seule au monde.
121	G. Maldague	La Belle Armande.
122	P. de Pont-Jest	Les crimes d'un ange
123	H. Kéroul	Flora Printemps.
124	M. Allain	Chagrin d'amour.
125	P. Sales	Louise Mornans.
126	J. de Gastyne	L'Amour en pleurs.
127	A. Matthey	La Belle fille.
128	M. Priollet	Les larmes qu'on ne pleure pas.
129	H. Mansvic	Transes d'amour
130	G. Maldague	La Bancroche.
131	J. Mary	Les Deux amours de Thérèse
132	—	Les frères de la haine.
133	P. Sales	Jeanne de Mercœur.
134	M. Morphy	Le Secret de la dompteuse
135	M. La Tour	La Dame mystérieuse.
136	—	Cœur d'Epouse.
137	J. de Gastyne	Le nom fatal.
138	G. Maldague	Ame en peine.
139	M. Priollet	Fleurette, bouquetière.
140	J.-H. Magog	La Belle aux yeux d'Or
141	H. Mansvic	Sans Amour.
142	P. Sales	Amour et Millions.
143	—	La Conquête.
144	G. Maldague	Le Secret de Diane.
145	M. La Tour	Folie d'un soir.
146	J. de Gastyne	Le Char de la nuit
147	M. Landay	Le Cœur de ma mie.
148	P. Lafargue	Dépravée.
149	P. Decourcelle	Les Fetards de Paris.
150	—	La Marchande de Printemps
151	J. Cardoze	Le Capitaine Grandcœur.
152	G. Maldague	La Délaissée.
153	J. de Gastyne	Le Crime de Reine.
154	J. Mary	Les Faux mariages.
155	—	Épouse et Amante.
156	H. Marchal	De l'Amour au Crime
157	R. de Pont-Jest	Le Serment d'Eva.
158	M. Morphy	L'Ange du faubourg.
159	—	Les Petits Amoureux
160	G. Maldague	Tragique Amour.
161	Ch. Le Facky	Passionnément !
162	P. Bertnay	L'Heure Héroïque.
163 / 164	F. M. Laumann et J. Bouvier	Amour et Larmes.
165	—	La Rançon.
166	Jean Rochon	La Galante Aventure
167	J.-H. Magog	Rêve Meurtri.
168	Pierre Sales	La Fée du Guildo.
169	—	La Malouine.
170	G. Maldague	Baisers perdus.
171	C. Le Facky	L'heureux amour d'Arlette
172	Paul Bertnay	Poste restante.
173	M. Morphy	La Dame en Or.
174	J. de Gastyne	Reines de Paris.
175	—	La Cassette de Perles.
176	G. Maldague	Celle qui tue !...
177	Paul Bertnay	Riches d'Amour.
178	Jules Mary	Le Docteur Madelor.
179	—	La Revanche de Madelor
180	J. de Gastyne	Le Secret du Condamné.
181	Pierre Sales	La Jolie Midinette.
182	Pierre Sales	La Cigale ayant pleuré..
183	G. Maldague	L'Intruse.
184	J. Bonnéry	Le Masque de Honte.
185	V. Gœdorp	L'Enigme rouge.
186	P.-Y. Sebillot	L'Ombre sur le Bonheur
187	P. Bertnay	Sacrifice d'Amour.
188	—	Impossible bonheur.
189	M. Boisson	La petite Aimée.
190	G. Spitzmuller	Jocelyne.
191	G. Maldague	Pour une femme.
192	Marc Mario	La Baronne aux cheveux d'or.
193	J. de Gastyne	Le Revenante.
194	J. de Gastyne	Quand l'Amour parle..
195	M. Morphy	La Princesse pauvre.
196	P. Bertnay	A travers le Masque
197	J. Bonnéry	Le Silence Fatal.

Nos	Auteur	Titre
198	Ch. Mérouvel	La Comtesse Hélène.
199	—	L'aveugle de l'avenue Gabriel.
200	H. Chaze	Le Cœur endormi.
201	M. Morphy	Mireille Grantaire.
202	P.-Y. Sébillot	La lutte pour l'amour.
203	G. Gailhard	Du fond de l'ombre.
204	Trotet de Bargis	Le sacrifice sublime
205	Paul Bertnay	Voleuse d'amour.
206	—	Cœurs fidèles.
207	Jean Petithuguenin	L'Impure.
208	J. Bonnéry	Entre deux amours.
209	G. Maldague	L'Amante.
210	M. Landay	Un Cœur triomphe.
211	M. Morphy	Premier Amour.
212	—	Le Secret du milliardaire
213	Paul Zahori	Sauvé par l'Amour.
214	H. de Forge et F. Dacre	Un Cœur qui s'éveille
215	J. Bonnery	Aimer?... Haïr?...
216	C. Audigier	Pour mieux la conquérir
217	E.-M. Laumann	Tu es toute ma vie.
218	R. Bringer	Le Cœur de Suzy.
219	M. Landay	Catherinette.
220	Pierre Sales	Elles vont à l'amour...
221	—	Nous allons au plaisir..
222	J. Bonnéry	Le Martyre de deux Cœurs
223	M. Morphy	Maman !...
224	R. Trotet de Bargis	Et ce fut le bonheur...
225	Léon Malicet	Je t'aimerai quand même
226	Paul Junka	Niquette et ses parents.
227	M. Boisson	L'Heure du rendez-vous
228	Jean Petithuguenin	Mère et Amante.
229	H. Mansvic	Mais il y avait l'enfant
230	J. Bonnéry	Larmes d'amour.
231	Louis Létang	Pour que tu m'aimes.
232	Jean Demais	La Mangeuse de cœurs.
233	H. France et M. Morphy	La Fille du garde-chasse.
234	G. Maldague	Tombé du Ciel !
235	J. Nauzanes	L'Accusatrice.
236	J. Clairsange	Sous le poids du passé
237	H. Mansvic	Celui qui aimait Pépita
238	H. de Chaze	L'Enfant du passé.
239	M. Idiers	Le Cœur ne ment pas.
240	P. Darcy	Les Amours d'un modèle.
241	C. Audigier	Car je t'aime en secret...
242	J. Bonnéry	Pour l'honneur... Pour l'amour
243	J. Rochon	Je te reviens, ô mon aimée.
244	M. Morphy	Le roman d'une jeune fille pauvre.
245	J. Chanteuges	Au bord de l'abime.
246	A. Delcamp	Le Faiseur d'Or.
247	René Trotet de Bargis	Amour, fleur merveilleuse.
248	A. Boissière	Le Scandale de la rue Bossière.
249	J. Demais	La Chanteuse masquée.
250	P. Junka	La Fugitive.
251	P. Sales	Amour contre Amour.
252	J. Bonnéry	Tout pour elle.
253	P. Darcy	La Servante au cœur jaloux.
254	B. Van Vorst et A. Johnson	L'Enfant perdu
255	M. Landay	Sa gosse d'amour.
256	J. Nauzanes	Le malheur sur l'amour
257	J. Clairsange	Aux ordres du destin.
258	A. Delcamp	L'Empoisonneuse.
259	J. Dalbret et Tr. de Bargis	Ma naissance est mon crime
260	R. Bringer	La Mystérieuse inconnue.
261	J. Chanteuges	L'Amour répare.
262	G. Spitzmuller	La Marche nuptiale.
263	J. Rochon	Les Amants fugitifs.
264	R. de Châteauvieux	J'ai dompté ton cœur rebelle
265	P. Dancray	Julyane.
266	H. d'Yvignac	Le cœur et la chair.
267	P. Darcy	La chanson des cœurs.
268	J. Bonnéry	Avant le bonheur.
269	H. de Testard	Sous la Cendre mal éteinte.
270	M. Allage	La Lumière dans les Ténèbres
271	G. Spitzmuller	La Gitane.
272	Ch. Le Facky	A Cœur perdu !
273	Guy Desvaux	L'Amour en détresse.
274	J. Clairsange	O mon beau rêve !
275	A. Delcamp	L'Amour, poison du cœur.
276	J. Joseph-Renaud et Eloy Alary	L'Homme à la Fleur.
277	Henri Demesse	Le Clown Filasse.
278	J. Chanteuges	Fille d'Argent, femme de cœur.
279	J. Bonnéry	Un roman d'amour
280	V. Gœdorp	La Femme du Rail.

Nos	Auteur	Titre
281	Jean Morni	Cousette d'Amour.
282	H. d'Yvignac	Le Cœur est maître.
283	P. Darcy	Le Démon de l'amour.
284	G. Spitzmuller	Les drames de Paris.
285	H. de Testard	La mort accuse.
286	J. Clairsange	Noblesse oblige !
287	J. de Saint-Marc	Que mon cœur a de peine.
288	Sreidi	Pourquoi pleurer !
289	Ch. Le Facky	Les Cœurs qui se cherchent
290	Léonce Prache	L'Amour a tué.
291	E.-P. Margueritte	Quand le bonheur arrive
292	S.-B. Mila	Jusqu'au martyre.
293	Paul Dancray	Courtisane.
294	Ch. Mérouvel	Pour un regard.
295	J. Chanteuges	La Tendresse qui veille.
296	M. Landay	Une seconde de Folie.
297	H. de Testard	Conchita farouche Amante
298	Lucy Auge	L'Heure du Crépuscule.
299	H. Chanterelle	Les Bonheurs se paient
300	E. Saillard	Les beaux yeux de nuit.
301	J. Bonnéry	L'Inconnue.
302	J. Clairsange	Les Paroles trompent.
303	G. Clavigny	Nora, l'Irlandaise au grand cœur
304	P. Darcy	L'Amour s'éveille.
305	J. de Saint-Marc	L'Infamie.
306	M. Landay	L'Amour n'est pas un [illegible]
307	R. Navailles	La Fée aux Fleurs.
308	Georges Sim	Le Feu s'éteint.
309	G. Desvaux	Je crois à l'amour.
310	P. Dancray	Fille de Danseuse.
311	Henry Gayar	La Fiancée Veuve.
312	J. Chanteuges	L'Éternelle Chanson.
313	R. Le Moine	Pauvre Micheline.
314	N. de Guy	La Passion Criminelle.
315	Eugène Thebault	Francette.
316	Paul Darcy	Au jardin secret de mon cœur.
317	Jean Clairsange	Les Lèvres scellées
318	M. Landay	Une Femme à pile ou face.
319	R. Navailles	La Rançon du premier amour
320	H. d'Yvignac	La Perle Noire.
321	P. Dancray	Traître à l'amour.
322	L. Prache	J'ai douté de ton amour.
323	J. Chanteuges	Quand le Bonheur passe
324	L. Létang	Amour tragique.
325	Robert Lérac	Le Cœur qui se venge.
326	A. Boissière	Entre toutes les Femmes
327	J. de Saint-Marc	L'Amour est le plus fort
328	Paul Darcy	Cœurs de vingt ans.
329	René Le Moine	Pourquoi aimer?
330	M. Landay et A. de Lorde	L'étrange amant du [illegible]
331	J. Clairsange	L'exorcisme d'amour.
332	Christian Brulls	Mademoiselle X...
333	H. Chanterelle	Cœurs dépravés.
334	Jacques Morland	Un cœur déchiré.
335	Guy Desvaux	Pourquoi ne pas s'aimer?
336	Paul Dancray	De tout leur grand amour
337	Henri Gayar	L'amour chemine.
338	J. Chanteuges	Le retour des choses.
339	Albert Boissière	Le Roman de Raquel
340	Georges Sim	La maison sans soleil.
341	Maurice Landay et A. La Tour	Le Marchand de poison.
342	Claude Desvalliers	L'ombre du passé.
343	Paul Darcy	Vivette enfant de l'amour
344	Chrystian Brulls	Les adolescents passionnés.
345	Henri d'Yvignac	Amour maître du monde
346	Jean Clairsange	Quand l'amour veille.
347	Robert Lérac	Les yeux dont je rêve
348	Léonce Prache	Tu n'es qu'à moi.
349	Jacques Morland	Je veux vivre ma vie.
350	Robert Navailles	Estrella, fille d'Espagne
351	Guy Desvaux	Le cœur jaloux.
352	Paul Dancray	Le crime des autres.
353	Georges Stell	Mimi Bleuet
354	André Delcamp	Lorsque l'enfant paraît.
355	A. de Lorde et M. Landay	Le second crime de la dame en noir.
356	Georges Sim	La Fiancée aux mains de glace.
357	J. Chanteuges	Jours de Folie.
358	R. Navailles	Maîtresse de son cœur.
359	Jean Thuno	La Nymphe endormie.
360	Paul Darcy	Tout mon cœur pour t'aimer
361	J. Valdier et Ch. Dé	L'enfant du désir.
362	A. Boissière	La Joconde aux enchères.
363	A. Salmon	Vainqueur de la Haine.
364	R. Lérac	Mon rêve en vain te suit.
365	J. Clairsange	Chanson d'adieu... Chanson d'amour !...
366	M. [illegible]errières	Miss Torpedo
367	Georges Sim	Destinées.
368	Paul Dancray	Les Nuits d'amour de la Riviera.
369	Suzanne Mila	Les Dames de Louviers.
370	Léonce Prache	Il fait si bon près de vous !

Imprimé en France.

2493-12-29. — Corbeil. — Imprimerie Crété.